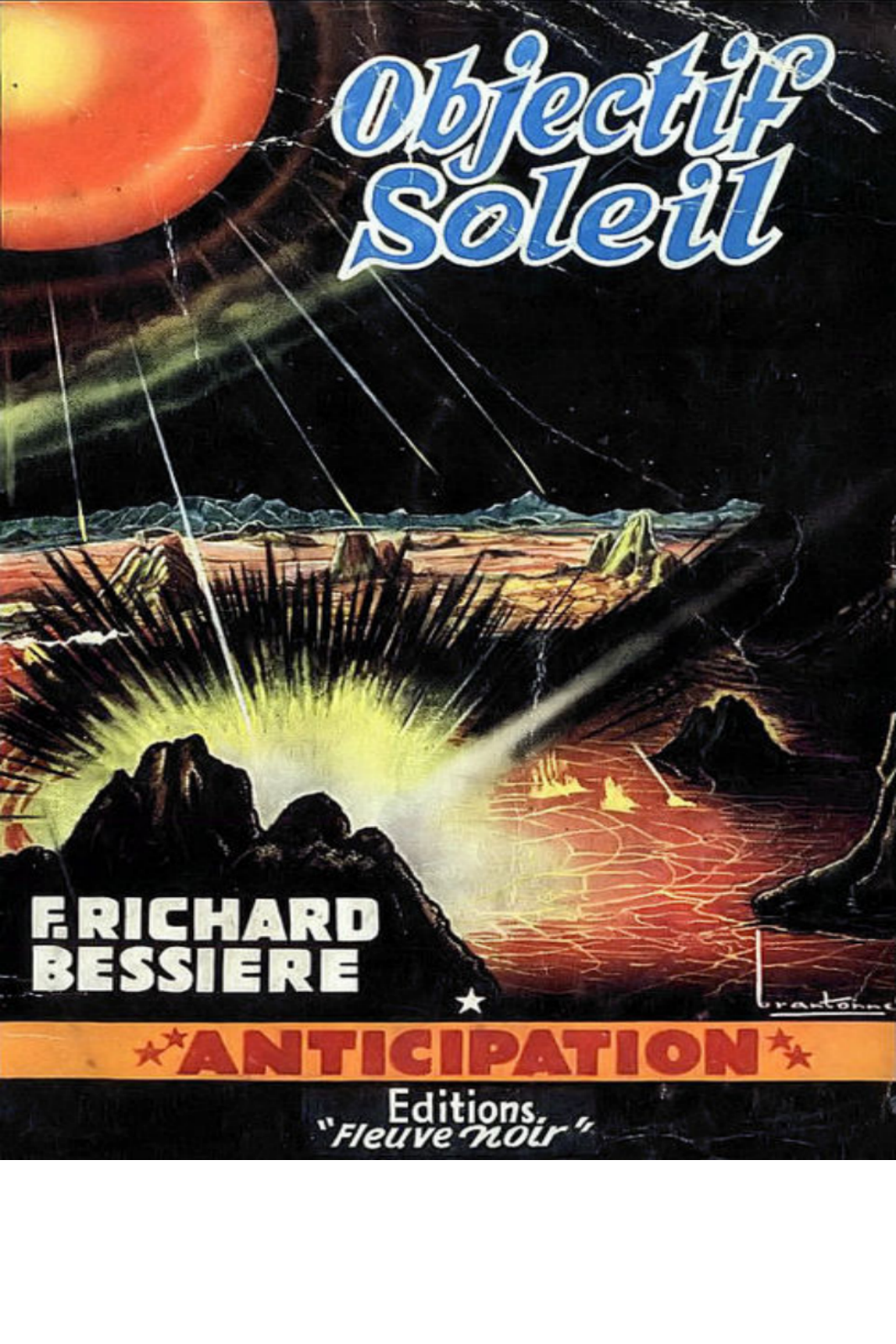


FNA 0069 - Objectif Soleil

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Objectif Soleil

**F. RICHARD
BESSIERE**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

OBJECTIF SOLEIL

DU MÊME AUTEUR :

(dans la même collection)

LES CONQUÉRANTS DE L'UNIVERS.

À L'ASSAUT DU CIEL.

RETOUR DU MÉTÉORE.

PLANÈTE VAGABONDE.

CROISIÈRE DANS LE TEMPS.

SAUVETAGE SIDÉRAL.

S.O.S. TERRE.

VINGT PAS DANS L'INCONNU.

FEU DANS LE CIEL.

À paraître :

ALTITUDE MOINS X

F. RICHARD-BESSIÈRE

OBJECTIF SOLEIL

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV^e

Copyright by « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Tous droits réservés pour tous pays
y compris l'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.
Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

Le Colonel Garland fit entrer Mac Norton dans son bureau. Ses doigts boudinés ne cessaient de pianoter nerveusement sur le meuble tandis qu'il lui parlait d'une voix cassée :

— Écoutez, mon cher Franck, j'ai passé une partie de la nuit à lire votre rapport, et j'ai dû avaler une bonne moitié d'un tube d'aspirine pour essayer de comprendre votre histoire. J'avais parfois l'impression que mon cerveau allait éclater. Donnez-moi un peu de feu.

Il était de notoriété publique que Garland n'avait jamais sur lui ni briquet ni allumettes. Après avoir lancé au plafond quelques bouffées denses de fumée, il reprit :

— Le F.B.I. vous charge d'une mission vraiment de tout repos, et vous revenez six mois plus tard en nous racontant une histoire invraisemblable. Franck, j'ai personnellement une grande admiration pour vous, nous avons fait la guerre ensemble et j'ai eu l'occasion de vous apprécier. Vous avez toujours été un de nos meilleurs agents secrets. Je suis tout prêt à vous éviter des ennuis, mais pour l'amour du ciel, comprenez que j'ai besoin d'explications.

Mac Norton se leva, se servit tout naturellement un verre de whisky, tandis que le Colonel Garland attendait sa réponse.

— Je puis vous prouver l'exactitude de mon rapport.

— Je le souhaite pour vous.

Cette conversation énervait visiblement Mac Norton. Il voyait les choses d'une façon différente de ce qu'il avait accoutumé de faire jusqu'alors, et, n'eût été l'amitié qu'il portait au Colonel, il l'aurait tout simplement envoyé se promener. Mais il lui devait des explications, il savait que c'était nécessaire.

Le Colonel se leva et marcha nerveusement dans le bureau.

— Franck, j'ai l'impression que vous devriez aller consulter le docteur Barnes. C'est un ami personnel en qui vous pouvez avoir toute confiance. Il s'agit d'un type extraordinaire, et il...

— Je vois, coupa Mac Norton, votre toubib est une réincarnation d'Esculape en personne. Je tiens à vous rassurer, Colonel, j'ai encore toutes mes facultés, et, si vous le voulez bien, nous allons reprendre mon rapport mot par mot.

Garland fit un signe de la tête, reprit sa place sur son fauteuil, puis, saisissant le rapport, l'ouvrit à la première page.

Tout y était noté, rien n'y manquait depuis le fameux soir où un appareil avait lâché Mac Norton dans cette étrange région désertique du Montana, aux contreforts même des Rocheuses.

Mac Norton s'était orienté aussitôt après s'être débarrassé de son parachute. On lui avait remis une petite carte assez détaillée de l'endroit et il eut tôt fait de se repérer. Il s'assura que son pistolet était en état de fonctionner et sans hésitation s'enfonça dans la nuit.

Il n'avait que quelques heures devant lui pour mener à bien sa mission et l'avion devait venir le reprendre à l'aube.

La nuit était calme, et il y régnait un silence total. Dans le ciel, Mac Norton voyait distinctement des amas de nuages qui filaient vers la montagne, et cela le rassura. Les clairs de lune, c'est bien joli, mais seulement au bord de la mer avec une jolie fille à vos côtés. Pour une mission de ce genre, ce n'était guère recommandé.

À vrai dire, Mac Norton ne savait pas grand chose du but réel de sa mission. Le Colonel Garland ne lui avait pas donné beaucoup de détails, et selon les règles, Mac Norton ne lui en avait pas demandé plus qu'il n'en fallait.

Tout ce qu'il savait, c'est que, depuis quelques années, c'est-à-dire sitôt après la dernière guerre, un illuminé, un savant disait-on, le professeur James Holden, avait acheté au rabais une installation de l'armée complètement désaffectée, afin d'y poursuivre ses travaux.

Depuis, il vivait seul en plein Montana, complètement isolé du monde extérieur. Une sorte d'ermite, un aigri en quelque sorte, cela, prétendait-on, depuis la mort de son frère Peter, qui avait péri bêtement au cours d'une expérience ridicule.

Mac Norton se souvenait effectivement avoir entendu parler d'un étrange appareil fabriqué par les frères Holden, et destiné à aller explorer l'Univers, exactement comme ceux que l'on a décrits gratuitement dans la plupart des romans.

L'appareil avait bien quitté le sol, mais il avait dû se perdre Dieu sait où, peut-être au fond de l'Océan. Un ami de Mac Norton, journaliste, n'avait pas hésité à écrire :

« L'appareil des frères Holden pourrait dans le fond être tout simplement un bathyscaphe... ».

Il y avait une vingtaine d'années de cela, et Mac Norton s'en souvenait parfaitement, car il était au lycée à cette époque-là, et on en avait beaucoup parlé.

Voilà que maintenant le Gouvernement américain s'intéressait à James Holden. Diverses commandes de matériel, livrées dans ce secteur à périodes régulières, des bruits, des racontars, tout cela avait fini par intriguer le Gouvernement qui, à plusieurs reprises, avait essayé d'entrer en relations directes avec le savant. Malgré tout ce qu'on pouvait dire, on le considérait comme un individu susceptible de rendre certains services au pays.

Mac Norton se demandait pour quelle obscure raison on avait jugé

bon d'aller questionner le bonhomme.

L'ermite ne tarda pas à faire connaître sa réponse. Il n'était nullement dans ses intentions, affirmait-il, de mettre sa science au service de son pays, du fait que tous ses travaux étaient sans intérêt. S'il lui plaisait d'engloutir sa fortune dans des expériences fantaisistes, la chose ne regardait que lui seul. Il était difficile de répondre d'une façon plus nette.

Garland avait dit à Mac Norton, au moment où celui-ci allait le quitter :

— En somme, c'est bien simple. N'oubliez pas que nous ne sommes pas les seuls à nous intéresser aux travaux d'Holden. Nous savons de source certaine que d'autres puissances ont eu la même idée que nous. Il faut donc faire vite. Tâchez de savoir ce qui se passe exactement dans cette bicoque. Revenez avec des documents et des pièces intéressantes. Tant pis s'il ne veut pas se laisser convaincre. Nous verrons après.

Mac Norton comprit alors que l'affaire prenait une tournure sérieuse. Il en conclut que, parmi les hommes qui venaient livrer du matériel à Holden, de temps en temps, certains avaient dû apprendre des choses intéressantes qu'ils avaient probablement dévoilées un peu au petit bonheur. La chose avait été suffisante pour mettre la puce à l'oreille des principaux services secrets.

Pour l'instant, Mac Norton ne voyait pas du tout comment les choses allaient se passer. Il se promettait, d'aviser une fois sur place.

Au bout d'une demi-heure d'une marche assez pénible, il aperçut devant lui une sorte d'enclos grillagé.

*
* *

C'est maintenant que les difficultés allaient commencer, il ne se faisait aucune illusion à ce sujet.

L'ermite avait vraisemblablement dû prendre toutes les précautions nécessaires pour se protéger, et il était vain de penser qu'on pouvait entrer chez lui comme dans un moulin.

Mac Norton fit le tour du grillage. Il supposait qu'un courant de forte intensité le traversait et il s'aperçut qu'à quelques mètres de l'endroit où il se trouvait, le grillage était défoncé et déchiqueté.

Vraiment il n'avait plus la moindre hésitation à éprouver, mais le fait lui paraissait curieux, pour ne pas dire plus ; et s'il se retrouva rapidement de l'autre côté, il sortit son pistolet pour parer à une surprise désagréable.

Dans la grande bâtisse qui se dressait au centre du terrain, une lumière brillait au rez-de-chaussée. Il jeta un rapide coup d'œil sur la petite carte qu'on lui avait confiée. On avait dessiné au verso un plan

sommaire de la demeure de Holden.

La pièce éclairée devait apparemment être le laboratoire.

Mac Norton, en s'efforçant de ne faire aucun bruit, marcha jusqu'à la lumière, mais la fenêtre était beaucoup trop haute pour qu'il puisse jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Il fit lentement le tour de la bâtisse, tous ses sens en éveil, cherchant un endroit qui lui permettrait de pénétrer dans la maison sans causer le moindre dommage.

Il vit bientôt une porte qui donnait sur un hangar. Il s'étonna intérieurement de la trouver grande ouverte.

Aucune hésitation ne demeurait permise. L'occasion était trop belle, Mac Norton entra.

Il ne pouvait s'empêcher de trouver bizarre cette facilité avec laquelle il était parvenu jusque là, à croire que le vieux maniaque avait prévu cette petite visite.

Mac Norton éprouvait une terrible envie de fumer, mais ce n'était guère le moment. D'ailleurs, si tout se passait aussi facilement, sa visite ne serait pas longue.

Un petit escalier partait du fond, faisant certainement communiquer le local avec le restant de la bâtisse. Une fois de plus, le rayon de sa minuscule lampe-torche lui permit de distinguer une porte ouverte en haut de l'escalier.

Mac Norton ne comprenait pas, et il se persuadait de plus en plus que le savant était au courant de sa visite et qu'il lui facilitait les choses, sans doute pour lui faire comprendre qu'il ne servait à rien de ruser avec lui.

Le petit couloir dans lequel il pénétra était très long, et il essaya de s'orienter avant d'aller plus loin.

Mac Norton n'avait pas fait trois pas qu'il sentit soudain comme un courant d'air dans le couloir. Il éteignit aussitôt sa torche et se colla contre la paroi.

Aucun doute ne demeurait possible : on venait d'ouvrir une porte quelque part. Les doigts de l'agent secret fie crispèrent machinalement sur la crosse du Luger auquel il avait adapté le nouveau silencieux du F.B.I.

Que se passait-il donc ? Il avait l'impression d'être épié et de jouer au chat et à la souris, avec la sensation désagréable qu'il jouait le rôle de la souris. Dans l'obscurité totale qui l'entourait, il lui sembla entendre comme un glissement léger.

Quelqu'un avançait dans sa direction, quelqu'un qui savait certainement qu'il se trouvait là, et qui avait sur lui l'avantage de connaître les lieux.

Mac Norton se raidit contre la paroi lisse. Il venait de percevoir nettement un bruit étrange dans la direction de l'escalier qui l'avait

conduit dans le couloir.

Il se trouvait coincé.

Cette fois, il s'agissait bien de pas, très distincts. Une marche craqua et le bruit résonna dans le silence pesant et glacial qui l'entourait. De ce côté-là, sa retraite était coupée, et il lui fallait agir sans perdre de temps, car dans quelques secondes il serait trop tard.

Il prit une décision subite. Sortant de sa poche les pinces coupantes dont il s'était muni, il les jeta dans le couloir en direction de la première présence qu'il avait décelée.

Ce qu'il avait prévu se produisit. Un coup de feu éclata en direction de la pince.

À la lueur de la déflagration, il avait pu, l'espace d'un éclair, distinguer une silhouette à quelques mètres de lui.

Bondissant comme, un fauve, il plongea dans cette direction et réussit à agripper un homme.

Un corps à corps terrible s'engagea aussitôt dans l'obscurité. L'homme, le premier moment de surprise passé, se défendait sans parler.

Mac Norton se rendit compte immédiatement que celui à qui il avait affaire était un homme de même force que lui, apparemment rompu à ce genre de combat.

Il s'était dégagé de la prise, mais l'arme lui avait glissé des doigts, prenant contact avec le sol dans un bruit clair.

Mac Norton sentait sur son visage le souffle rauque de l'inconnu. Il l'avait solidement empoigné, mais l'autre parvint à se reculer légèrement et à lui donner un coup de pied dans le ventre.

Il fléchit, relâcha son étreinte, la respiration coupée. L'homme, croyant la partie gagnée, tenta de le saisir à nouveau, mais Frank s'attendait à cette attaque et il le maîtrisa, le faisant tomber d'un coup sec. Il le saisit à la gorge tandis que son genou pesait sur sa poitrine.

Tout cela avait été rapide et violent, et Mac Norton commençait à s'étonner que le bruit de la lutte n'ait pas encore fait intervenir le deuxième adversaire.

Le silence régnait à nouveau.

Mac Norton avait réussi à mettre son adversaire knock-out, mais l'homme ne tarderait pas à reprendre ses sens. Il voulut savoir à qui il venait d'avoir affaire, et posa le rayon de sa torche sur le visage de l'homme qui haletait péniblement.

Il faillit alors pousser une exclamation de surprise.

Yvan Borkowitch.

Cet agent secret soviétique qui lui avait filé entre les doigts à maintes reprises...

Il ne comprenait pas comment il pouvait le retrouver là. Mais le Russe reprenait ses sens et son regard était chargé de haine et d'effroi

en même temps. Aveuglé par le faisceau lumineux, il ne savait pas encore quel était son adversaire.

Mac Norton se demanda pendant quelques secondes ce qu'il allait faire de lui. Il ne pouvait pas s'embarrasser de sa personne, d'autant plus que Borkowitch n'était certainement pas venu seul.

Il était facile de comprendre qu'un des deux devait rester sur le carreau.

À cet instant le couloir s'éclaira brutalement et un pas retentit, lourd et métallique.

Mac Norton faillit pousser un cri de surprise. Devant lui, à quelques mètres à peine, un monstrueux robot venait d'apparaître et avançait lourdement dans sa direction.

Il relâcha son étreinte et fit un bond sur le côté. À ce moment, son pied heurta un objet. Il regarda rapidement, s'aperçut qu'il s'agissait d'une serviette qu'il ramassa, tout en tenant son regard fixé sur le robot.

Borkowitch était maintenant revenu à lui, et paraissait pétrifié de terreur. Son regard ne lâchait pas le monstre métallique qui avançait inexorablement.

Mac Norton comprit que son Luger serait inutile. Les balles auraient ricoché sur l'épaisse carapace du robot. Le seul salut résidait dans la fuite.

Il eut le temps de voir le bras droit du robot se détendre et se lever lentement, tandis que dans sa main d'acier brillait une sorte de pomme d'arrosoir qu'il braqua dans la direction du Russe.

En quelques bonds, Mac Norton atteignit le bout du couloir, abandonnant son adversaire. Les cris de Borkowitch lui parvinrent, le faisant frissonner. Pourtant, il avait l'habitude de la bagarre. Mais là, il s'agissait d'une chose différente et surtout monstrueuse.

Il se retourna. Borkowitch gisait, tassé sur lui-même, sans mouvement, tandis qu'une légère fumée s'échappait de son corps.

Impassible le robot se remettait en marche dans la direction de Mac Norton.

Celui-ci aperçut alors la porte par laquelle le Russe avait débouché dans le couloir. Elle était restée grande ouverte.

Sans hésiter il fonça dans la pièce, repoussant le battant derrière lui. Il était temps. Collé contre le panneau, il entendit les pas du monstre dans le couloir. Le robot continua imperturbablement, continuant son chemin sans s'inquiéter de sa présence.

Mac Norton prit le temps de respirer et il se passa une main sur le front. Quelle drôle d'aventure, et surtout quel admirable garde de corps pour Holden. Aucun doute n'était possible. Le monstre avait pour mission de protéger le savant.

Mais pour quelle obscure raison Holden ne s'était-il pas encore

manifesté, après le bruit de la lutte dans le couloir ?

Mac Norton réalisa soudain qu'il tenait une serviette au bout de ses doigts. Il aperçut en même temps un bouton électrique qu'il abaissa. La lumière bondit dans la pièce.

C'était un salon, vide de tout occupant. Mac Norton avait d'un coup récupéré tout son calme. Il agissait tranquillement, avec une grande sûreté de gestes.

Il devait d'abord savoir ce que contenait la serviette. Il eut tôt fait d'en explorer le contenu : des papiers, des documents, des formules, mais rien qu'il puisse déchiffrer au premier abord.

Le Russe était sans doute passé avant lui et avait fait main basse sur la sacoche. En somme, il avait simplifié le travail de Mac Norton, mais celui-ci ne lui en sut aucun gré.

Malgré tout, Mac Norton se demandait pour quelle raison le savant ne se manifestait pas.

Dans le fond de la pièce, il y avait une sorte de panneau coulissant latéralement. Il se rendit compte que Borkowitch avait dû passer par là quelques instants plus tôt.

La curiosité lui fit découvrir une autre pièce dont un des murs était constitué par une mince cloison de verre dépoli, laissant passer une lumière jaunâtre, ce qui tendait à prouver que la pièce voisine devait être brillamment éclairée.

Il réalisa que ce devait être le laboratoire.

Après avoir poussé une porte vitrée il se rendit compte qu'il avait vu juste.

Ce laboratoire était encombré d'une infinité d'appareils étranges et de machines qu'on ne pouvait identifier.

Un désordre indescriptible y régnait, et Mac Norton, après avoir fait un pas vers le milieu de la pièce, vit un homme étendu face contre terre.

Il le retourna et comprit. L'inconnu était mort, tué net d'une balle en pleine poitrine.

Il portait une veste d'intérieur et des pantoufles. Il ne pouvait donc s'agir d'un complice du Russe.

C'était sûrement le professeur Holden. Le signalement qu'on avait donné de lui à Mac Norton s'adaptait parfaitement. L'homme pouvait avoir entre cinquante et cinquante-cinq ans, portait une fine moustache grise, ses cheveux étaient gris et coupés à la brosse.

Grand, maigre, il ne pouvait s'agir que du professeur Holden.

CHAPITRE II

Mac Norton eut un geste de dépit et regretta vivement de n'être pas arrivé assez tôt pour empêcher ce meurtre. Borkowitch avait dû abattre le savant avant son arrivée.

Il n'avait donc plus rien à faire dans ce domaine où, malgré tout, il ne se sentait pas tellement en sécurité.

Sa mission était remplie.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le laboratoire, il s'apprêtait à prendre le chemin du retour lorsque son regard fut attiré par la grande baie vitrée donnant sur le terrain.

Il eut soudain le pressentiment que les choses allaient se précipiter et se compliquer terriblement.

Enjambant le corps du professeur Holden, il se dirigea vers la fenêtre. Ce qu'il distingua alors lui donna sérieusement à réfléchir.

Le danger qui se précisait obligea son cerveau à réfléchir avec une rapidité étonnante.

L'engin qu'il apercevait à une cinquantaine de mètres à peine n'était pas là lorsqu'il était arrivé. La nuit était trop profonde pour qu'il pût se faire une idée exacte de la forme de l'appareil, mais ce qui le fascinait le plus était une sorte de disque brillant de petite dimension qui émettait une lueur violette, presque irréaliste, laquelle semblait donner aux contours de l'appareil une forme encore plus étrange.

Il pensa immédiatement que l'agent russe n'était pas venu seul, et que ses amis arrivaient en renfort.

Il devait essayer de sortir avant de se trouver complètement coincé. Il n'eut pourtant pas la force de se retourner, car une impression soudaine le figea sur place. Il *savait* qu'il n'était plus seul dans la pièce.

Son cœur se mit à battre précipitamment, cependant qu'une sueur froide descendait le long de son échine.

Lentement, il pivota sur lui-même et constata qu'il ne s'était pas trompé. Une demi-douzaine d'individus lui barraient le chemin et s'étaient immobilisés à l'entrée du laboratoire, fixant sur lui leur regard étonné et indécis. Toute résistance s'avérait inutile, il le comprit en distinguant dans leurs mains des armes étranges qu'ils étaient en train de braquer sur lui.

— C'est bon, dit-il, j'ai l'impression que vous êtes les maîtres de la situation. Mais je vous préviens, votre tâche n'est peut-être pas aussi simple que vous le croyez.

— Qui êtes-vous ?

Le Russe qui venait d'aboyer ainsi avait un curieux accent. Avant de répondre, Mac Norton examina les nouveaux venus avec attention.

Plutôt petits, replets, ils portaient tous un accoutrement assez bizarre constitué d'une combinaison de caoutchouc aux poches multiples ; sur leur tête, un casque, de plexiglas sans doute, laissait entrevoir un crâne presque entièrement dénudé, d'une rotondité parfaite, ce qui évoqua immédiatement pour Mac Norton des boules de billard. Leur nez était écrasé et leurs yeux extraordinairement exorbités.

Mac Norton pensa qu'il se trouvait en présence d'une délégation de boxeurs ou d'individus dans ce goût-là. Il haussa les épaules et commença d'une voix calme :

— Mon père s'appelait Mac Norton et ma mère a trouvé le prénom de Franck très original. Puis-je à mon tour connaître votre identité ?

Tandis que l'un des personnages continuait à braquer sur lui un long tube métallique, les autres s'étaient précipités vers le corps du professeur qu'ils examinèrent longuement. Au bout de quelques instants, l'un d'eux demanda :

— Depuis quand est-il mort ?

— Votre ami Borkowitch pourrait vous répondre plus exactement que moi. Peut-être une demi-heure, peut-être plus. D'ailleurs il est encore chaud.

Une grimace affreuse tortura le visage de l'homme qui répondit :

— Vous l'avez tué, n'est-ce pas ? Qu'êtes-vous donc venu faire ici ? Vous venez de détruire le dernier espoir qui nous restait.

Mac Norton renonça à comprendre, d'autant plus que l'homme s'adressait à ses compagnons dans une langue qui lui était inconnue.

*

* *

Tout en essayant de crâner, Mac Norton n'avait pas perdu son habitude d'observer les personnages à qui il avait affaire, et ceux-ci commençaient à l'intriguer considérablement. Tout d'abord leur allure, leur aspect physique, leur comportement même. Il y avait en eux quelque chose qui ne « gazait » pas, selon une expression chère à Franck.

L'homme allait à nouveau parler, lorsqu'un bruit insolite leur parvint, du fond du laboratoire. C'était comme une sorte de gémissement plaintif.

Deux inconnus se précipitèrent vers un grand placard mural qu'ils se dépêchèrent d'ouvrir.

À l'intérieur, debout, un homme bâillonné et étroitement ligoté faillit tomber, mais des mains secourables l'en empêchèrent.

On s'empressa rapidement autour de lui, on trancha ses liens et on ôta son bâillon. Un long moment, il aspira avidement l'air, puis il regarda autour de lui.

C'était un homme jeune, à l'aspect sympathique. Aussitôt qu'il eut

aperçu le corps d'Holden, il se prit la tête entre les mains.

— Misérables, gémit-il, vous avez tué le professeur.

L'un des nouveaux venus arrêta d'un geste ses jérémiades, fit un signe à l'intention de ses compagnons, désignant le corps du savant.

Deux d'entre eux le soulevèrent, cependant que d'autres intimaient à Franck et à l'assistant du professeur l'ordre de les suivre.

L'étrange cortège prit la direction de l'appareil posé au milieu du domaine.

Le disque supérieur émettait toujours sa lueur violette, comme un phare mystérieux.

Franck pénétra dans l'engin, en regardant autour de lui, car il comprenait de moins en moins.

Une grande salle, dans laquelle régnait une lueur orange lui permit de distinguer d'innombrables appareils dont il ne connaissait pas l'usage.

Aussitôt que la petite troupe fut entrée, le sas fut refermé, et l'assistant d'Holden regarda fixement Franck, dans une interrogation qu'il ne formula pas.

Lorsque Mac Norton entendit se refermer derrière lui la lourde porte métallique de l'appareil, il sentit revenir en lui l'étrange pressentiment qu'il avait eu quelques instants auparavant. Il réagit un peu à la manière d'un claustrophobe et se trouva, derrière cette porte, complètement isolé du reste du monde.

Les autres ne restèrent pas inactifs. Déjà, les deux individus qui avaient transporté le corps d'Holden avaient placé celui-ci sur une sorte de civière mécanique qu'ils dirigèrent vers un plafonnier duquel descendait en spirales une longue tige métallique terminée par un écran hexagonal minuscule.

Franck vit un des personnages fixer sur le crâne du cadavre un casque métallique un peu dans le style de ceux qu'on emploie dans les salons de coiffure, tandis que l'assistant lui touchait le coude :

— Pourriez-vous m'expliquer tout ce qui se passe ? Que vont-ils faire de nous ?

— Contentez-vous de regarder, je ne suis pas plus avancé que vous.

Celui qui paraissait diriger les opérations s'avança vers les deux Américains :

— Autant vous expliquer qui nous sommes, ainsi que le sort qui vous attend. Même si mes explications vous paraissent absurdes ou fantaisistes, je vous conseille vivement de ne pas perdre une parole de ce que je vais vous apprendre.

Il désigna ses compagnons toujours affairés, puis l'engin.

— Vous avez devant vous les représentants d'un autre monde. Nous ne sommes pas des Terriens, comme vous avez pu le croire jusqu'ici. Notre planète d'origine, dont le nom, traduit dans votre langue

correspond à GOTA, fait partie du système solaire au même titre que celles que vous connaissez, Mercure, Vénus, Terre, Mars, etc...

Il y eut un silence assez pénible, car Franck et l'assistant commençaient à se demander quelle était cette plaisanterie de la part d'un homme qui parlait le plus sérieusement du monde.

— Oui je comprends, vous éprouvez de la peine à me croire. Nous parlons votre langue, nous paraissions connaître les lieux, ainsi que le professeur Holden, et notre aspect physique ne nous différencie pas trop de vos semblables. Je reconnais qu'à votre place, je serais aussi incrédule. Nous reprendrons cette conversation un peu plus tard. Pour l'instant, je vous demande de ne pas perdre de vue l'expérience que nous allons tenter. Nous allons réaliser devant vous ce qu'aucun Terrien n'est encore capable d'accomplir.

Franck et l'assistant échangèrent un long regard, sans mot dire. Ils se trouvaient trop dépassés par les événements.

Soudain des étincelles jaillirent du casque, cependant que le corps du savant était secoué de longs frissons.

Un court moment passa encore. Insensiblement Holden commença à agiter sa tête, à droite et à gauche, puis un gémissement sourd s'échappa de sa gorge.

L'assistant se passa une main sur les yeux, comme s'il doutait de ce qu'il voyait.

Franck, lui, pensait :

« Ou c'est du bluff, ou ils sont beaucoup plus forts que je ne pensais ».

Quelques minutes s'écoulèrent encore avant que celui qui leur avait parlé fasse un geste à l'adresse de ses deux aides.

L'expérience était terminée.

Il invita d'un signe les deux terriens à s'approcher. Holden venait d'ouvrir les yeux et regardait autour de lui avec un étonnement grandissant de seconde en seconde. Son regard se posa enfin sur son assistant :

— Eddie, que se passe-t-il ? Allez-vous me dire où je suis et ce que nous faisons ici ? Et l'homme qui a tiré sur moi, où est-il ?

Il regarda Franck, puis les autres, et gémit :

— Qui êtes-vous donc ?

Un être s'avança vers lui, et avec des gestes mesurés, releva sa manche, tandis que le professeur le regardait sans rien dire.

Lentement, il lui fit une piqûre intraveineuse et le professeur tomba aussitôt dans un profond sommeil.

Tout de suite après, on le transporta dans une autre salle de l'appareil.

— Alors, messieurs, êtes-vous convaincus maintenant ? Franck hocha la tête, encore sceptique.

Mais Eddie s'était ressaisi et avait retrouvé tout son calme.

— Cet appareil, dans lequel nous nous trouvons, ne vient pas d'un autre monde. Vous êtes des imposteurs.

Il fit quelques pas dans la salle, laissant son regard se promener un peu partout.

— Oui, c'est bien ce que je pense. À part quelques modifications et ces installations intérieures, je reconnais l'appareil conçu et réalisé par les frères Holden.

— Vous étiez pourtant bien jeune à cette époque.

— Exact, mais je connais les plans par cœur, et suis capable de démonter votre engin, ou plutôt NOTRE engin, et de le remonter pièce par pièce. D'ailleurs, le professeur ne manquera pas de vous demander des explications sur ce vol, car c'en est un.

L'indignation du jeune savant n'eut aucun effet sur l'homme.

— Mettons les choses au point une bonne foi pour toutes. Voici en quelques mots de quelle façon nous nous trouvons en possession de l'appareil des frères Holden. L'expérience tentée il y a une vingtaine d'années par Peter Holden a parfaitement réussi, au delà même de ses espérances. Grisé par son succès, Peter, après avoir visité seul Vénus et Mercure, s'est lancé dans la grande aventure pour venir échouer, après avoir contourné le Soleil, sur une planète inconnue des Terriens et dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Cette planète était Gota, la nôtre.

— D'après vous, dit Franck soudain intéressé, où se trouverait cette mystérieuse planète invisible que nos télescopes ne sont jamais arrivés à déceler ?

L'homme s'approcha d'un panneau mural et déplia une carte céleste faite de matière plastique, dont le Soleil occupait évidemment le centre.

Il pointa son doigt sur une orbite située entre celle de la Terre et celle de Mars.

— Là, exactement, se trouve l'orbite de Gota. La cause de l'ignorance de vos savants à notre égard est due à ce que Gota, dans sa translation autour du Soleil, se trouve toujours cachée par l'astre central, du fait qu'elle gravite toujours en opposition avec la Terre. Le rayonnement du Soleil complique encore davantage les observations.

Eddie fronça les sourcils :

— Mais alors, la vitesse de translation de Gota est supérieure à celle de la Terre, puisque son orbite étant plus grande, elle doit en un an accomplir une révolution beaucoup plus importante.

— C'est très exact, et je vois que vous commencez à comprendre.

Gota se trouve en moyenne à 185 millions de kilomètres du Soleil, alors que vous n'en êtes qu'à 150 millions environ.

— Ce que je ne m'explique pas, s'entêta Eddie, c'est que, par le calcul des masses, nous n'ayons pas décelé cette présence, de même qu'Herschel pour sa découverte de la planète Uranus.

— Cela provient du fait que nos calculs et les vôtres ont été faussés par les masses des divers astéroïdes qui peuplent la zone comprise entre Mars et Jupiter, et bien d'autres choses encore que vous apprendrez peut-être un jour. D'ailleurs, en ce qui nous concerne, nous ignorions la présence de la Terre jusqu'à l'arrivée de Peter Holden.

Un nuage passa.

— Qu'est devenu Peter Holden ?

— Nous venons de sa part chercher son frère.

Une bombe serait tombée aux pieds d'Eddie et de Franck qu'ils n'en auraient pas été plus surpris.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Vous aurez le temps de l'apprendre.

Préférant changer de conversation, celui qui venait de donner des explications continua :

— J'ai oublié de me présenter. Je suis le Professeur Uko, spécialiste des questions astrophysiques, et mes compagnons sont mes assistants ordinaires. Je suis de plus un ami personnel de Peter Holden. Quant à vous, messieurs, j'aimerais savoir qui vous êtes exactement.

Il se tourna d'abord vers Eddie :

— Pour vous, je pense qu'il est facile de conclure que vous êtes l'assistant d'Holden ?

— Rien n'est plus exact. Je me nomme Eddie Murphy et travaille avec le professeur depuis cinq ans.

Franck se dit qu'il allait être obligé de dévoiler sa véritable identité. Aussi enchaînant aussitôt qu'Eddie se fut arrêté, il débita d'une seule traite :

— Mon nom est Franck Mac Norton, je vous l'ai déjà dit. Je suis Agent Fédéral de l'État Américain, envoyé ici pour protéger le professeur Holden. Malheureusement je suis arrivé un peu trop tard. Vous connaissez la suite.

L'entorse à la vérité que venait de faire Franck eut l'air de satisfaire Uko et ses compagnons, ainsi qu'Eddie, qui s'écria avec un large sourire :

— J'aime mieux ça, je croyais que vous faisiez partie de cette bande de fripouilles qui depuis quelque temps importunent le professeur.

Il rendit à Franck la carte officielle que celui-ci lui avait confiée, mais l'agent fédéral avait sur les lèvres une question qu'il lui tardait de poser. Il eut la satisfaction de devancer Eddie, lequel s'appêtait à profiter de la détente produite entre les Gotiens et eux :

— Serait-ce trop vous demander, professeur Uko, de nous expliquer par quel miracle vous avez pu ramener à la vie un homme dont j'avais tout d'abord personnellement constaté la mort ?

— Demande pertinente à laquelle je vais répondre. Tout d'abord bénissons le hasard providentiel qui nous a permis d'arriver ici, moins de cinq heures après la « mort » d'Holden. En effet, notre double psychique reste lié à notre corps matériel pendant plusieurs heures. C'est du moins ce que nous ont appris nos nombreuses expériences. Chez nous, les accidents dits mortels ne sont la plupart du temps que des accidents bénins, à condition bien entendu que le corps ne soit pas anéanti. Nous avons réussi à trouver, au moyen d'électrochocs à ondes courtes, le moyen de retenir le lien psychique en l'obligeant en quelque sorte à réintégrer son enveloppe. Je passe sous silence les moyens que nous employons, mais sachez qu'ensuite nos connaissances médicales et biologiques sont assez avancées pour nous permettre de ranimer la circulation sanguine et les centres nerveux du sujet qui reprend petit à petit toutes ses fonctions normales. Le reste, c'est-à-dire la blessure, se guérit dans un temps plus ou moins long, selon la constitution du sujet, et suivant surtout la perte de sang occasionnée. Espérons que la transfusion qu'on est en train de faire au professeur sera concluante.

Puis, sans transition, il désigna la serviette que tenait toujours l'agent secret :

— Qu'avez-vous là-dedans ?

Franck comprit qu'il ne servirait à rien de mentir, et il expliqua de quelle façon il était en possession des documents du professeur.

— Pouvez-vous me les confier ?

— Je regrette, mais ces papiers sont la propriété du professeur, et je les lui remettrai dès qu'il sera en mesure de nous recevoir.

CHAPITRE III

Le séjour dans cet appareil commençait à peser à Franck qui, consultant sa montre-bracelet, s'aperçut qu'il allait être en retard au rendez-vous de l'avion qui devait le reprendre.

Non seulement mécontent d'avoir raté la mission qui lui avait été confiée, il se trouvait mêlé à une aventure abracadabrante dont jamais personne, à commencer par ses chefs, ne voudrait croire le moindre mot. Il ne tarda pas à donner libre cours à sa mauvaise humeur et, interpellant Uko qui était retourné auprès de ses collaborateurs, il lui dit :

— Je pense qu'il serait temps de ramener le professeur chez lui, car nous ne pouvons rester ici indéfiniment.

Avant de poursuivre, il sentit comme une sorte de flottement dans la cabine, assez désagréable, tandis qu'un sifflement aigu lui parvenait de l'extérieur.

— Je pense aussi que vous feriez mieux de vous mettre en relations avec les autorités de mon pays.

Eddie avait bondi à ses côtés :

— Mais qu'est-ce qui se passe ? M. Mac Norton, l'appareil ne se trouve plus sur le sol.

Il était devant un des grands hublots de verre et gesticulait comme un pantin désarticulé.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Uko s'était avancé, se plaçant entre Franck et Eddie :

— La vérité. Nous quittons la Terre en direction de Gota.

Puis s'effaçant, il invita Franck à se rendre compte de la véracité de ses paroles.

Sur le moment, Franck ne trouva rien à dire, pas plus qu'Eddie. Les deux hommes se tenaient côte à côte, tout contre le hublot, et ne pouvaient détacher les yeux du spectacle auquel ils assistaient.

Ils virent, dans l'aube naissante, la maison du professeur fuir sous eux, puis disparaître à leurs yeux, et l'appareil évolua bientôt dans une nappe de brouillard, tandis que le sifflement devenait de plus en plus aigu.

Ils conservaient pourtant l'impression qu'ils restaient immobiles.

Au bout de quelques instants, Mac Norton retrouva son sang-froid et il bondit vers les Gotiens :

— De quel droit nous emmenez-vous ? C'est un abus de confiance.

— Nous ne faisons qu'exaucer les vœux de Peter Holden.

— Au diable ce savant que je ne connais même pas. Eddie et moi n'avons rien à faire dans vos histoires, et je vous demande de nous ramener sur le sol.

Uko fit une légère grimace et secoua ses lourdes épaules :

— Soyez raisonnable. Nous vous ramènerons, mais plus tard. Pour l'instant, il ne saurait en être question. Mieux vaut pour l'instant que tout ce qui vient de se passer soit ignoré des Terriens. Lorsque le moment sera venu, les frères Holden eux-mêmes feront le nécessaire auprès de leurs collègues terriens. Et puis, n'oubliez pas qu'il y va aussi de la sécurité de James, car nous ne serons pas toujours là pour le sauver d'une agression possible. Cet attentat a échoué cette fois-ci, mais, malgré votre valeur, Mac Norton, il n'est pas dit qu'il ne réussirait pas une autre fois.

Franck regarda Eddie, tassé dans son coin, qui paraissait réfléchir à la situation présente. Il le détailla mieux et le trouva sympathique : grand, élégant, il pouvait être âgé de trente-cinq ans environ.

— Encore un de ces savants, pensa Franck, qui se moquent de l'existence. Je parierais mes derniers dollars que, dans quelques instants, il va être le plus heureux des hommes.

Il pensa ensuite que la science faisait abstraction de tout sentiment, mais lui, Franck, n'était pas fait de la même pâte, et il ne pouvait s'empêcher de songer à tous les ennuis que ne manquerait pas de lui attirer une histoire de ce genre.

Il fut tiré de ses pensées par Uko :

— Le professeur vous attend, mais soyez bref, car il n'est pas encore trop en état de supporter une longue conversation.

Sans répondre, l'agent secret suivit le Gotien jusque dans une salle où se trouvait confortablement installé le professeur Holden.

*

* *

Le visage d'Holden paraissait radieux, et le professeur avait l'air jeune, malgré son âge. Il devait être au courant des décisions d'Uko, car sans transition il s'adressa à Franck et à Eddie :

— N'est-ce pas merveilleux, messieurs ? Je puis à peine croire à ce qui m'est arrivé et pourtant je vis, je vis... Mes forces reviennent peu à peu, je le sens nettement. Jamais je ne pourrai rendre à nos nouveaux amis un tel service, car en plus de cela, ils vont me permettre de revoir mon frère bien-aimé. Je vais l'aider à poursuivre certains travaux dont j'ignore encore le but, mais d'après les dires du professeur Uko, ce but est extraordinaire.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et poursuivit :

— Je me suis permis, mon cher Eddie, d'accepter de votre part votre participation à nos travaux. J'espère que vous n'y voyez aucun inconvénient ?

La joie d'Eddie était visible, et Franck eut à son adresse un regard chargé d'un peu de pitié, puis il toussota afin de rappeler au

professeur qu'il faisait lui aussi partie du voyage.

— Quant à vous, M. Mac Norton...

— Vous connaissez mon nom ?

— Uko me l'a appris. Je disais donc que je ne sais comment vous remercier d'avoir réussi à récupérer les documents que mon assassin se proposait de transmettre à ses chefs.

— Vous tenez vraiment à me remercier ?

— C'est la moindre des choses.

— Demandez alors à ce brave Uko de me ramener sur Terre.

Il y eut un silence assez gênant que rompit délibérément le professeur Holden.

— Uko vous a certainement expliqué les raisons qui l'ont poussé à vous emmener avec nous. Essayez d'être compréhensif, vous verrez que bientôt vous ne le regretterez pas.

— C'est bon, je m'incline, d'autant plus volontiers que je ne puis faire autrement. Mais si j'avais su cela, j'aurais emporté au moins mon nécessaire de toilette et quelques paquets de cigarettes.

Franck et Eddie, se rappelant que le professeur ne pourrait soutenir une longue conversation, le laissèrent reposer et revinrent dans la salle de pilotage.

La Terre leur apparaissait comme une boule brillante tandis qu'autour d'eux régnait une nuit absolue au cœur de laquelle on voyait scintiller d'innombrables étoiles.

Le spectacle était grandiose et Franck se laissa prendre à cette beauté, au point qu'il en oublia de récriminer intérieurement.

— N'est-ce pas merveilleux ? s'écria Eddie hors de lui. Et dire que tout cela est l'œuvre du professeur Holden.

Franck le regarda curieusement :

— Vous êtes fier, pas vrai ?

— Comment ne le serais-je pas ? Si vous connaissiez le professeur aussi bien que moi, je suis certain que vous éprouveriez les mêmes sentiments. Tout cela est son œuvre et celle de son frère, bien sûr, mais les Terriens les ont toujours ignorés, tout au moins jusqu'à ces derniers temps.

Il parlait comme un prêtre en plein sermon, et Franck profita d'un silence pour le questionner :

— Je ne suis pas très ferré dans ce genre de chose, mais j'aimerais savoir comment fonctionne cet engin. J'ai entendu parler de fusées, de réacteurs atomiques, de soucoupes volantes, mais dans le fond, je manque de connaissances.

— Appelez cela une soucoupe volante si vous voulez, le terme est à la mode. Le sifflement que vous avez perçu lors du départ est dû à la rotation du bourrelet métallique extérieur dans lequel sont placés les réacteurs nucléaires, qui agissent à la manière de fusées contre les

couches atmosphériques. La partie intérieure de l'appareil, dans laquelle nous nous trouvons, reste immobile, insensible à toute attraction. Un transformateur de masse à puissance variable et à réglage automatique nous permet de ressentir pendant tout le trajet les effets de la pesanteur dont notre organisme a besoin pour son équilibre sanguin et sensitif. Le métal qui compose cet engin est formé d'alliages divers pouvant supporter des températures de plus de 2.000° centigrades, qu'il s'agisse des tuyères, des chambres de combustion, des déviateurs de trajectoire, etc...

Il eut un sourire dans lequel on sentait une fierté grandissante,

— La vitesse de l'appareil est supérieure à 11 kilomètres-seconde, soit environ 40.000 kilomètres à l'heure, bien que cette dernière vitesse soit suffisante pour vaincre la gravitation terrestre.

Franck l'avait écouté avec attention. Sortant son unique paquet de cigarettes, il le tendit à Eddie, lequel attendit du feu. Après avoir tiré deux ou trois bouffées, l'agent secret lâcha :

— C'est suffisant, en effet, mais nos connaissances actuelles ne nous permettent pas d'atteindre de telles accélérations. Et je m'amuse bien lorsque, de temps en temps, je lis dans les journaux que des savants doivent « lancer » un satellite artificiel autour de la Terre. Qu'ils aient calculé exactement la vitesse de translation de ce satellite, qui somme toute, est fonction de sa masse et du diamètre de l'orbite à parcourir, j'en conviens, d'autant plus que cette vitesse décroît au fur et à mesure de l'éloignement de la Terre. Mais de là à prétendre que ce lancement se fera aisément à 11 kilomètres-seconde, je n'y crois pas encore. Peut-être dans vingt ou trente ans ; c'est possible, pourquoi pas ?

Eddie avait écarquillé les yeux, et sa bouche entrouverte faillit laisser échapper la Pall-Mall :

— Hé là, Franck, mais vous êtes bougrement calé sur la question. Qui êtes-vous au juste, un élève d'Einstein ou un mathématicien qui s'ignore ?

Franck éclata d'un rire bruyant :

— Ni l'un ni l'autre, Eddie, mais il est utile de savoir beaucoup de chose dans le métier que j'ai choisi.

Il désigna la serviette de cuir dont il ne s'était pas encore séparé. Eddie fit claquer sa langue et tapa familièrement sur l'épaule de son nouvel ami :

— Je crois que nous allons nous entendre, tous les deux, fit-il, et vos remarques sont exactes. Cela vous prouve simplement que le professeur Holden a vingt ou trente ans d'avance sur ses collègues terriens.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Que voulez-vous dire ?

Franck désigna d'un geste Uko et ses assistants affairés auprès des

multiples appareils de pilotage.

— Nous en reparlerons plus tard, Eddie.

La Terre semblait fuir de plus en plus et se rapetisser. Ils en apercevaient les continents, ce qui leur permit de vérifier l'exactitude des cartes géographiques.

Après avoir dépassé l'orbite de la Lune, et avoir aperçu notre satellite qui avait pris des proportions colossales, ils se trouvèrent dans le vide, environnés d'une nuit complète.

L'appareil semblait foncer vers le Soleil.

Franck demanda pour quelle raison le sifflement avait cessé et Eddie lui expliqua aussitôt que c'était l'effet du vide absolu dans lequel ils se trouvaient.

Un des assistants d'Uko vint interrompre leur conversation en leur annonçant que s'ils désiraient prendre quelque nourriture, ils devaient se joindre à l'équipage. C'était le professeur Tago, lequel se présenta en quelques mots.

— Qu'y a-t-il au menu ? demanda Mac Norton.

— Je suis assez embarrassé pour vous expliquer de quoi il se compose, car aucun des aliments que nous vous proposons ne se trouve sur votre Terre. Toutefois, comme le règne animal existe encore chez nous, ce ne sera qu'une question d'habitude. D'ailleurs Peter Holden s'y est bien fait.

Ils furent bientôt installés auprès de leurs nouveaux compagnons de route qui se montrèrent d'une politesse excessive à leur égard.

Franck surprit à plusieurs reprises les regards qu'Uko jetait vers la serviette dont il ne s'était pas séparé une seconde, et qu'il tenait sur ses genoux.

Les sièges étaient très confortables avec leur équipement de caoutchouc-mousse extra-souple.

Quant à la nourriture, si elle les surprit au premier abord, elle n'était nullement désagréable, et ils mangèrent de bon appétit, d'autant plus qu'on leur avait servi une boisson vraiment excellente.

Tout en mangeant, Franck demanda :

— Comme je suis très curieux de nature, j'aimerais savoir une chose. Je suppose que c'est grâce à Peter Holden que vous avez appris notre langue ?

Il s'était adressé à son voisin de table, qui n'était autre que Tago. Celui-ci se contenta de hocher la tête et poursuivit son repas, cependant qu'Uko répondait à sa place :

— C'est exact, mais je sais que nous avons encore besoin de nous perfectionner dans votre langue, car depuis que je vous connais, certaines subtilités m'échappent.

Franck comprit l'allusion et sourit :

— C'est toujours ainsi que je parle ou interprète les six langues et les

trois dialectes que je connais et écris.

— Dans ce cas, je gage qu'il vous sera facile d'apprendre une septième langue, la nôtre.

L'agent secret hocha la tête d'un air entendu :

— Cela dépend du temps que je passerai chez vous.

Tago l'avait regardé, puis il replongea le nez vers son assiette.

Après le repas, on leur indiqua leurs couchettes, car il était temps de prendre un peu de repos. Franck s'en était aperçu en regardant sa montre. D'ailleurs il était rompu de fatigue, car il n'avait pas dormi depuis deux jours.

Ils se trouvèrent bientôt seuls, Eddie et lui, dans une petite cabine.

— Mon cher Eddie, combien de temps pensez-vous que va durer notre petit voyage ?

Eddie se livra mentalement à un petit calcul, pendant que Franck s'amusait à l'idée que le jeune savant devait avoir dans la tête une machine à calculer.

— Si aucune modification n'a été apportée à l'invention des frères Holden, compte tenu des distances à parcourir, c'est-à-dire 350 à 360 millions de kilomètres, chiffre obtenu en additionnant la distance Terre-Gota, plus un détour vers l'orbite de Mercure afin d'éviter le Soleil, nous devons mettre cinq jours environ.

— Demandez à votre cerveau électronique de me donner la vitesse de l'appareil.

— Très simple : 833 kilomètres/seconde, soit près de trois millions de kilomètres/heure.

Franck avait placé la serviette sur une petite table qui séparait les deux couchettes.

— Vous êtes sensationnel, Eddie, et je suis certain que si nous revenons un jour sur Terre, on vous élèvera une statue.

Cela fit rire l'assistant du professeur Holden, qui, désignant la serviette, demanda :

— Quand comptez-vous la rendre au professeur ? Franck se pencha vers Eddie et baissa la voix :

— Écoutez, Eddie, vous êtes l'assistant du professeur, et je suis certain que vous ferez l'impossible pour protéger ses travaux.

— Quelle question.

— Sachez alors que, jusqu'à preuve du contraire, je n'ai qu'une confiance limitée dans nos nouveaux amis. Peut-être est-ce une déformation professionnelle, mais je m'en voudrais de ne pas prendre les précautions élémentaires au sujet de ces fameux dossiers.

— Je ne vois pas comment...

— C'est bien simple. Puisque vous connaissez tous les travaux effectués par le professeur, dont l'essentiel se trouve dans cette serviette, je vous demande de faire un tri de chaque dossier, de

manière à faire de chacun d'eux deux parties différentes, et surtout à rendre incompréhensibles les parties qui resteront dans la sacoche. Ceci dans le cas où on nous la volerait.

— La chose est faisable, mais ne pensez-vous pas qu'il s'agit là d'une précaution inutile ?

— Eddie, vous êtes un savant, un intellectuel bourré de chiffres, et on ne peut vous demander d'agir à la manière d'un Sherlock Holmes. Avec moi, c'est différent. Mon métier m'oblige à me méfier de tout le monde, y compris des Gotiens, puisque Gotiens il y a.

Puis désignant le bout de son nez, il ajouta :

— Mon flair ne me trompe pour ainsi dire jamais.

Eddie n'insista plus. Il se mit au travail, séparant en deux chaque dossier. La sacoche fut remise en ordre, et ce qui restait des documents fut dissimulé dans une cavité qu'ils obtinrent après avoir dévissé une plaque métallique.

Quand cela fut fait, les deux hommes s'endormirent.

CHAPITRE IV

L'appareil poursuivait sa marche régulière. On avait traversé l'orbite de Vénus, qui se situe à environ 108 millions de kilomètres du Soleil, et on se rapprochait de Mercure, qui s'en trouve à 60 millions seulement.

L'appareil commençait à obliquer, pour éviter l'astre central qui leur apparaissait comme un disque énorme et colossal.

Déjà, à l'intérieur de l'engin, les appareils compensateurs de température et d'humidité fonctionnaient à plein mais l'atmosphère demeurait malgré tout suffocante.

Eddie n'avait pu s'empêcher d'expliquer à Franck, pendant un instant où ils se trouvaient seuls :

— Voilà un des défauts de l'appareil. Lorsque Peter Holden a voulu l'essayer, son frère lui avait surtout recommandé de se montrer prudent à l'approche du Soleil. D'ailleurs, dans la serviette se trouvent les résultats d'une modification que James aurait aimé apporter à l'engin s'il était revenu.

Un peu plus tard, Tago vint leur donner des nouvelles du professeur Holden qui, d'après lui, se rétablissait à vue d'œil. Ils s'étonnèrent du fait qu'on ne leur eût pas permis de revoir le professeur, depuis leur brève entrevue, mais Tago les rassura :

— C'était dans son intérêt. Bientôt vous aurez tout le temps de converser avec lui.

Puis changeant de sujet, il ajouta :

— Nous tenons à votre disposition des combinaisons chauffantes que vous pourrez régler à votre guise, sitôt que nous arriverons.

Il désigna leurs vêtements légers.

— Vous en trouverez dans un des placards de votre cabine.

— Merci infiniment. D'après ce que vous venez de dire, faut-il conclure que vous habitez une région froide ?

Tago se contenta de secouer la tête, ce qui pouvait passer pour un acquiescement, puis il se retira comme il était venu.

— Un de ces jours, grogna Franck, il finira par éclater comme un ballon de baudruche, à force de garder en lui tous les mots qu'il économise.

L'orbite de Mercure fut dépassée, de l'autre côté du Soleil. L'appareil fonçait vers l'orbite de Gota, et Franck et Eddie se contentaient la plupart du temps de rester en tête-à-tête, à échanger des impressions et des points de vue.

Le lendemain, ils furent conviés à rendre visite au professeur Holden, qu'ils retrouvèrent beaucoup plus alerte, et absolument enchanté des soins qui lui avaient été prodigués.

À le voir, on n'aurait jamais pu croire qu'il s'agissait d'un grand blessé, tant son visage était clair et enjoué.

Si Franck et Eddie avaient été tenus dans l'ignorance presque absolue en ce qui concernait la vie gotienne, il n'en allait pas de même avec Holden qui paraissait très au courant de ce qui les attendait sur cette planète mystérieuse.

— C'est, paraît-il, un globe identique au nôtre. Même poids, même volume, densité 5,30, rotation en 24 heures. À peu de choses près, c'est une réplique de la Terre. À part sa vitesse de translation qui est de 37 km 850 à la seconde au lieu de 30 pour nous, et l'absence totale de saisons, car l'axe n'a aucune inclinaison. Les températures ne différencient que suivant la latitude ; par conséquent tous les points situés sur la même latitude ont la même température d'un bout de l'année à l'autre.

Ses deux interlocuteurs l'écoutaient sans l'interrompre, et, après avoir repris son souffle, le professeur poursuivit :

— Évidemment, son éloignement du Soleil, soit 35 millions de kilomètres de plus que la Terre, ne lui permet pas de recevoir autant de chaleur que nous, mais la race gotienne s'est adaptée depuis des millénaires à cet état de choses. Il nous appartiendra de nous acclimater, grâce aux combinaisons chauffantes qu'on mettra à notre disposition. Ce sera chose facile, si j'en crois le fait que mon frère y a parfaitement réussi. Ah vraiment, je suis ému à la pensée de le revoir bientôt.

— Pouvez-vous réagir sans le besoin d'une aide extérieure ? demanda Franck.

— Pas encore hélas, mais d'après mes collègues, ce n'est qu'une question de jours, car le traitement qu'on est en train de m'administrer est extraordinaire.

Puis se tournant vers Eddie :

— J'espère que vous avez vérifié si tous les documents confidentiels que vous connaissez se trouvent bien dans la sacoche.

Il désignait la serviette que Franck tenait toujours au bout de ses doigts. Franck eut l'impression que le brave Eddie, sans méfiance, allait raconter tout bonnement la petite opération à laquelle il s'était livré. Il lui écrasa le pied et s'empressa de répondre à sa place :

— N'ayez aucune crainte, professeur. Votre assistant a tout contrôlé. Si vous le permettez, nous conservons ces documents jusqu'à votre complet rétablissement, ou plutôt nous les remettons à votre frère aussitôt que nous serons arrivés.

Holden secoua la tête en signe de mauvaise humeur :

— Je suis très reconnaissant au gouvernement américain de vous avoir envoyé pour me protéger, mais ici, je ne pense pas avoir besoin de vos services. Ne suis-je pas en sécurité ?

Ce fut Eddie qui mit les choses au point :

— Il n'est nullement question de suspicion, mon cher professeur, mais vos travaux ne concernent que votre frère et vous-même. Si quelqu'un doit avoir un jour la joie de voir réaliser ces projets, que ce soit sur Terre ou sur Gota, il vaut autant que ce soit vous qui en profitiez. Professeur, dites-vous que les savants, Gotiens ou autres, sont très curieux...

Holden, que l'entretien avait visiblement fatigué, eut pour son assistant un petit sourire de commisération.

— C'est bon, n'en dites pas davantage. Mais vous êtes responsable de tout cela, ne l'oubliez pas. Sur ce, je vous demanderai de me laisser me reposer. Nous nous reverrons demain.

Les deux hommes prirent congé du professeur et regagnèrent leurs couchettes, où ils allaient pouvoir discuter à leur aise.

Dans le fond, ils remerciaient intérieurement les Gotiens qui faisaient preuve à leur égard de la plus grande discrétion, ne se montrant pour ainsi dire jamais, et ils avaient l'impression qu'ils étaient seuls à bord de l'appareil.

*

* *

La planète Gota était maintenant visible dans toute sa splendeur, et la vitesse venait d'être réduite.

Derrière eux, ils pouvaient apercevoir le Soleil, mais plus petit que ce qu'ils avaient accoutumé de le voir de la Terre.

Franck et Eddie avaient facilement trouvé les combinaisons chauffantes, qu'ils avaient essayées et au maniement desquelles ils étaient maintenant familiarisés.

Depuis quelques instants, Franck se tenait devant un hublot, admirant le spectacle grandiose qui s'offrait à sa vue. C'était absolument magnifique. Dans le fond, il était en train de vivre une aventure merveilleuse, et n'eût été le souci de revenir un jour sur la Terre, il aurait accepté de plein gré la suite des événements qui allaient se dérouler.

Il sentit une légère pression sur son coude. C'était Eddie.

— Nous allons arriver, dit-il. Il me tarde de connaître tous les secrets des Gotiens, leur vie, leurs mœurs, leur civilisation. Voilà qui va nous distraire et nous passionner.

— Peut-être bien. Personnellement, j'aimerais savoir deux choses.

— Dites la première.

— Ont-ils de quoi fumer sur leur planète ? Cela m'ennuie de n'avoir plus aucune cigarette.

— C'est possible, bien que nos hôtes n'aient pas l'air d'apprécier particulièrement le tabac. Quelle est la seconde chose que vous

aimeriez savoir ?

— Est-ce que l'espèce féminine est aussi insignifiante que ces représentants du sexe fort que nous avons sous les yeux ?

Eddie se mit à rire franchement, et envoya une bourrade dans les omoplates de Franck.

— Vous vous en rendrez compte bientôt, car j'ai entendu Uko déclarer tout à l'heure que dans deux heures nous toucherions le sol de Gota. Ils viennent de signaler notre arrivée par le poste émetteur du bord. Encore une invention de mon patron. Si je vous indiquais la portée maxima de cet émetteur à ondes courtes, vous ne me croiriez pas.

Franck, absorbé par ses pensées, ne l'écoutait pas. Il pensait à une jeune fille à qui il avait donné rendez-vous, une jeune fille qui devait se demander pour quelle raison il lui avait posé un lapin qui durait depuis plusieurs jours.

Ils venaient d'entrer dans le champ d'attraction de Gota, et l'appareil avait effectué un renversement parfait. Franck s'en était un peu étonné, mais Eddie lui avait expliqué qu'il s'agissait là d'un phénomène tout à fait normal.

Le plancher de l'engin se dirigeait maintenant vers la planète, et ils tombaient.

Les tuyères extérieures faisaient entendre leur sifflement, qui devenait de plus en plus aigu, à mesure que la couche atmosphérique s'intensifiait.

La brume épaisse se dissipa bientôt et ils purent apercevoir un globe faiblement éclairé. Ils distinguaient des continents, des mers et de vastes calottes polaires.

Aucun satellite ne tournait autour de ce globe isolé qui grossissait à vue d'œil.

La voix d'Uko résonna dans la salle de pilotage :

— Préparez-vous, nous arrivons. Que tout le monde soit prêt dès que nous ouvrirons le sas.

Franck et Eddie étaient déjà équipés, et on les invita à se rendre auprès du professeur Holden.

Celui-ci avait également été équipé et installé sur une civière confortable fixée sur un chariot mécanique.

Il était radieux et énervé comme un enfant au soir de Noël.

— Merveilleux, formidable, le rêve de ma vie est en train de s'accomplir, ne cessait-il de répéter dans son impatience grandissante.

Puis il parla de son frère, donnant libre cours à sa joie débordante.

Le sol montait rapidement, et l'appareil avait considérablement freiné son allure.

On apercevait déjà une cour immense bordée de bâtiments très hauts. Une foule considérable s'y trouvait rassemblée, mais l'engin

fonça vers une grande terrasse située au sommet d'un immeuble géant.

Il se posa sans le moindre heurt.

Tago actionna immédiatement l'ouverture du sas, et une bouffée d'air frais leur frappa le visage.

Uko et Tago sortirent les premiers, accueillis par quelques personnalités qui manifestaient leur enthousiasme.

Ce fut ensuite le tour de Franck et Eddie, puis Holden sur sa civière, accompagné des assistants de Uko.

Une longue conversation s'engagea entre Uko et ceux qui les accueillaient, dans la langue du pays, car ni Franck ni Eddie n'en purent comprendre le moindre mot.

Uko devait vraisemblablement mettre ses congénères au courant de tout ce qui s'était passé sur la Terre. Franck vit Uko indiquer Holden à plusieurs reprises, tout en ponctuant ses paroles de nombreux gestes, puis ce fut au tour de Franck et d'Eddie d'être désignés, tandis qu'on ne cessait de les dévisager avec curiosité.

— D'ici qu'on nous expose dans la galerie des phénomènes, il n'y a pas loin, souffla Franck à l'adresse d'Eddie.

Il est vrai que sa grande taille devait intriguer les Gotiens, plutôt moyens, et dont l'aspect physique était assez ordinaire. Mais Franck pensait comme un Terrien, et il devait s'en rendre compte par la suite.

— Je ne vois personne qui ressemble à Peter, murmura Eddie.

Franck n'eut pas le loisir de lui répondre, car déjà Uko leur faisait signe de suivre le petit groupe qui se dirigeait vers une large ouverture de laquelle émergeait une plate-forme métallique.

Tout le monde prit place sur cette plate-forme qui bientôt s'enfonça dans les entrailles de l'immeuble, sans bruit et sans secousse.

Une lumière parvenant d'une source invisible les environnait, et bientôt ils se trouvèrent en face d'un couloir gigantesque, bordé de cloisons métalliques et luisantes.

Ils le longèrent, toujours en silence, et arrivèrent dans une grande pièce dans laquelle se tenaient plusieurs personnages qui paraissaient assez âgés.

Cette réception assez officielle, en somme, se déroula comme toutes ses semblables, avec discours de bienvenue, hommages vibrants à la science terrienne, joie du rapprochement de deux peuples qui s'ignoraient jusqu'à ce jour, et promesses de collaborations fructueuses et amicales pour l'avenir de la Terre et de Gota.

Franck, au point où il en était, s'attendait à ce que tout cela se termine par un hymne national quelconque, agrémenté d'un vin d'honneur national, avec remise de bouquets aux nouveaux arrivants, mais il fut déçu, car rien de ce qu'il avait prévu ne se produisit.

Après que le professeur Holden eut, en quelques mots, remercié les Gotiens de leur amicale réception, Uko déclara qu'en raison de l'état

de santé du professeur terrien, les entretiens plus sérieux seraient remis à plus tard : il importait seulement pour le moment de familiariser les Terriens avec les habitudes gotiennes.

Pourtant, comme il fallait s'y attendre, Holden s'étonna de n'avoir point encore aperçu son frère Peter.

Ce fut encore Uko qui se chargea de le rassurer :

— J'ai appris, tout à l'heure que votre frère, légèrement souffrant, vous priait de le rejoindre dès votre arrivée. Nous allons mettre à votre disposition une de nos fusées transcontinentales qui vous permettra de le rejoindre en quelques heures. Des ordres ont déjà été donnés dans ce sens, et si vous le désirez, vous pouvez partir immédiatement.

Holden ne cacha pas sa joie, et un sourire heureux s'inscrivit sur son visage. Eddie était près de lui et les deux hommes se serrèrent la main.

Franck, pour sa part, ne semblait pas participer à cette allégresse et ses sourcils légèrement froncés indiquaient qu'il avait quelques soucis en tête.

Uko prit rapidement la parole, pour dire qu'Eddie et Franck resteraient ici, attendant qu'Holden les convoquât aussitôt qu'il serait guéri, ce qui ne saurait guère tarder, affirmait-il.

Le professeur ne parlait que de départ, et il demanda tout naturellement à Franck de vouloir bien lui remettre sa serviette.

Celui-ci s'attendait à cette demande, et il comprit qu'il ne pouvait se soustraire à cette obligation. De son air le plus naturel, il s'avança vers le professeur et lui remit la serviette de cuir. Holden la posa à ses côtés.

L'entretien était terminé. Il ne restait plus maintenant qu'à souhaiter un prompt rétablissement au professeur qui ne s'aperçut même pas du désappointement de son assistant et de la colère intérieure de Mac Norton.

CHAPITRE V

Le professeur étant parti, on pria Franck et Eddie de suivre de nouveaux personnages.

Ils étaient libres de visiter la planète, mais en compagnie de quelques cicérones mis à leur disposition.

On les conduisit tout d'abord aux appartements qui leur avaient été réservés.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans les locaux aménagés à leur intention, Eddie ne cacha pas son émerveillement devant le confort inattendu qui s'offrait à eux. Il s'intéressa immédiatement aux petits riens qui faisaient de cette demeure une sorte de palais de conte de fées.

Il y avait en effet de quoi être étonné et émerveillé pour un Terrien.

L'éclairage, ils l'apprirent par leur cicérone, était produit par l'électrification des parois métalliques de la pièce. Aucun objet ne créait autour de lui la moindre zone d'ombre, ce qui, au premier abord, avait grandement intrigué les deux Terriens.

Le contact avec les parois était sans danger, et l'intensité lumineuse pouvait être réglée à volonté à l'aide d'un simple bouton. Ils pouvaient même créer dans le coin de la pièce une zone opaque dans le cas où ils désireraient prendre quelque repos.

Les meubles avaient des formes bizarres, et ils ne surent de prime abord leur donner une destination exacte, sauf évidemment pour celui qui servait de lit, qui à peu de choses près était conçu sur les modèles préconisés dans le style futuriste.

D'innombrables appareils encastrés dans les cloisons faisaient plutôt ressembler leur appartement à un poste de pilotage d'avion supersonique. C'est du moins ce que pensa Franck avant qu'on leur donnât les détails leur indiquant l'usage auquel étaient destinés ces étranges engins.

Il y vit un régleur de température, un poste émetteur et récepteur de téléphonie sans fil avec cadran individuel pouvant ainsi permettre une communication directe avec le poste voulu sans que le message soit capté par ailleurs.

Bien entendu, et c'est ce qui les étonna le moins, il y avait un écran de télévision en couleurs et en relief, que l'on pouvait brancher sur n'importe quel point du globe.

Le problème de l'eau enthousiasma particulièrement Eddie. Il s'agissait d'un petit appareil de forme conique, pas plus volumineux qu'un de nos chauffe-eau, qui captait l'humidité de l'air extérieur, la transformant en eau potable après l'avoir soumise à un bombardement intensif d'ultra-sons, ce qui détruisait tous les bacilles diphtériques, typhiques, tuberculeux ou autres, ce que les meilleurs filtres terriens

étaient incapables de réaliser.

Il y avait aussi des dictaphones à ondes courtes, des machines à écrire qui fonctionnaient uniquement d'après les sons émis par la voix humaine. Leur cicérone leur indiqua qu'il s'agissait là de « scribiophones », ajoutant qu'ils ne pourraient les utiliser que lorsqu'ils connaîtraient parfaitement la langue gotienne.

L'heure était donnée par un appareil mural composé de multiples cadrans, qui indiquaient en même temps l'heure exacte dans les différentes régions du globe Gotien. Ces cadrans donnaient également les indications météorologiques sur n'importe quelle latitude de Gota.

Toutefois, Eddie remarqua que si le globe tournait sur lui-même en vingt-quatre heures terrestres, le jour gotien n'était divisé qu'en vingt parties égales, de sorte que le calcul des minutes et des secondes était bien différent de ce qu'il était sur la Terre.

Mais cela ne constituait qu'un petit détail et surtout une question d'adaptation.

On leur montra ensuite une cabine dans laquelle était installé un appareil qu'on aurait pu prendre pour une douche, mais qui avait une utilisation différente. Il s'agissait là d'un émetteur d'effluves régénérateurs qui avait pour mission de débarrasser le corps humain de toutes les impuretés emmagasinées au cours d'une journée de travail. Il détruisait certaines bactéries nocives, régénérait les tissus organiques et passait pour être un préventif efficace contre certaines maladies microbiennes.

Quant au restant, ce n'était qu'un perfectionnement de tout ce que les Terriens connaissaient déjà.

La politesse exquise de leur cicérone avait considérablement impressionné les deux amis, et ils se sentirent parfaitement à l'aise parmi ces gens qui s'attachaient à rendre leur séjour sur Gota le plus agréable possible.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, Eddie enthousiaste ne put s'empêcher de déclarer :

— Dépêchons-nous de faire un peu de toilette, car il me tarde de jeter un coup d'œil sur toutes les merveilles que notre guide nous a promis de nous faire admirer.

Franck s'était approché d'une large haie et regardait le ciel grisâtre et légèrement bleuté qui ressemblait à celui des régions antarctiques, à peu de choses près. Ah, qu'il était loin, le beau soleil de la Floride que Franck avait quitté huit jours à peine avant cette extraordinaire aventure.

— Ce ne doit pas être commode pour les Gotiennes de se brunir pendant les vacances, remarqua-t-il, et je ne pense pas que les bains de mer soient bien à la mode dans ce pays.

Eddie s'était approché à son tour :

— Je ne m'explique pas, murmura-t-il, ce peu de luminosité de l'astre central, ni cette température peu élevée.

— Quoi de plus naturel, mon cher, puisque cette planète se trouve plus éloignée du soleil que la Terre.

— Bien sûr... bien sûr... mais cette particularité ne me paraît pas suffisante. D'après nos observations, Mars, qui se trouve pourtant à une distance encore plus éloignée du soleil, à peu près quarante millions de kilomètres de plus, possède une température plus élevée qu'ici.

— Vous y êtes déjà allé ?

— Non, bien sûr, mais nos calculs sont formels.

— Ne vous frappez pas, nous demanderons cela à notre compagnon, ce qui vous évitera de vous casser la tête.

Le raisonnement simpliste de Franck eut l'air d'étonner Eddie qui, en bon disciple d'Holden, ne trouvait vraiment de solution qu'après avoir établi des quantités d'équations plus ou moins biscornues.

Franck, furetant un peu partout, avait déniché un dépliant qui, d'après lui, était un planisphère du globe gotien. Ce dépliant était relié au poste de télévision.

Le planisphère indiquait que la surface de Gota était occupée par cinq continents immenses, séparés par des mers encore plus vastes. Chaque continent était désigné par un signe différent, et ces signes correspondaient à ceux qui se trouvaient sur les boutons commandant l'appareil. Il y avait encore d'autres divisions dans chaque continent, facilement repérables sur le cadran du téléviseur.

— En somme, c'est bien simple, dit Franck. Nous pouvons d'ici diriger notre appareil sur n'importe quel point du globe. Voilà qui est intéressant pour savoir ce que devient ce cher professeur Holden. Mais, au fait, où l'a-t-on emmené, Eddie ?

L'assistant haussa les épaules :

— Pas la moindre idée pour l'instant.

Déjà Franck manipulait les divers boutons et déclencheurs, actionnant l'écran concave du téléviseur mural.

L'écran s'éclaira et différentes images se succédèrent. Franck s'amusait à déceler certains endroits, sans choisir, ce qui lui aurait été difficile.

Il ne tarda pas à remarquer, ainsi qu'Eddie, qui se tenait à ses côtés, que certains points du globe ne « répondaient » pas. L'écran demeurait opaque obstinément, alors qu'il leur était possible de voir ce qui se passait ailleurs.

Ils commençaient à se demander quel mystère se, cachait là-dessous lorsque leur cicérone, qui s'était présenté sous le nom de l'ingénieur Burok, leur expliqua, après avoir remarqué leur manège, que cet appareil n'était pas en état de marche et qu'il avait besoin d'une

révision approfondie.

Pourtant, il avait paru troublé en parlant, ce qui n'avait pas échappé aux deux Terriens, lesquels préférèrent ne pas insister, après avoir échangé un rapide regard.

— N'ayez aucune crainte, affirma Burok, nous changerons cet appareil sans attendre.

*
* *

La première visite de Franck et d'Eddie dans la vaste cité leur révéla bien des choses sur la vie que menait le peuple gotien. Burok disposait d'un petit appareil personnel dans lequel prirent place ses deux invités.

C'était une sorte de « marmite » volante de deux mètres de diamètre, possédant quatre sièges, actionnée par une hélice horizontale permettant l'envol à la verticale, un peu à la manière de nos hélicoptères. Mais, à une certaine hauteur, l'hélice disparaissait tandis que deux tuyères se manifestaient à la base de l'appareil, éjectant avec une puissance modérable un mélange de gaz lourds qui propulsait l'engin dans la direction choisie.

Une partie de la cabine cylindrique était en matière transparente, une sorte de plexiglas qui permettait une visibilité parfaite. D'après les dires de Burok, cet appareil pouvait atteindre aisément la vitesse du son, ce qui était largement suffisant pour ces petits engins à usages multiples. Les vitesses supersoniques étaient réservées aux fusées et aux engins officiels.

La cité leur apparut dans toute sa splendeur, énorme, colossale, avec des artères immenses se coupant à angle droit, rappelant un peu les villes modernes américaines.

Pas de jardins, pas d'arbres bordant les avenues, ce qui malgré tout donnait une certaine note de tristesse à cet amas de cubes dont les éléments auraient été alignés avec un soin très particulier.

Nos amis apprirent également que le continent sur lequel ils se trouvaient avait une température moyenne entre 3 et 5 degrés au-dessus de zéro. Les continents qui se trouvaient aux abords de l'équateur connaissaient des températures allant de 10 à 15 degrés.

Il était évident qu'avec de telles températures la flore ne devait pas être exubérante, même dans les régions soi-disant chaudes, ce qui fit dire à Franck que l'on ne devait pas manger beaucoup de bananes ou de dattes dans ce pays.

L'allusion ne put être appréciée par Burok, et Franck se contenta de hausser légèrement les épaules.

On leur fit ensuite remarquer les installations climatériques des artères de la cité qui était chauffée par des dispositifs souterrains qui,

émettant un rayonnement infrarouge, procuraient une température assez douce et très uniforme du fait qu'elle était judicieusement répartie. Les routes elles-mêmes étaient climatisées.

Franck devait bientôt connaître sa première joie sur Gota. Il apprit par Burok que les Gotiens fumaient, très peu à vrai dire, mais ils fumaient un tabac semblable à celui que nous connaissons.

Ce n'était pas le même produit, mais une plante analogue répondait au même usage avec cette différence que, débarrassée de tous les produits toxiques nuisibles à l'organisme, on pouvait sans danger en faire une consommation excessive.

Les plantes hachées et agglomérées étaient présentées comme des cigarettes de grosseur normale, mais la durée de leur combustion était de dix à quinze fois plus longue que celle de nos cigares habituels. Franck en fit une petite provision, grâce à Burok, mais une légère grimace suivit la première bouffée qu'il tira :

— Mon Dieu, confia-t-il à Eddie, on dirait du piment...

Il continua pourtant et Eddie devina qu'il finirait par s'y habituer. Franck éprouva une déception lorsqu'il eut l'occasion de rencontrer des femmes de ce globe. Elles étaient absolument quelconques, sans beauté et sans grâce, petites, replètes, et il se contenta de soupirer en songeant à la jeune fille qui devait toujours l'attendre sur la Terre, en se demandant où il avait bien pu passer.

Ils revinrent bientôt dans leur appartement, où on leur servit un repas dont ils se déclarèrent satisfaits.

*

* *

Le repas terminé, Franck décida d'avoir une conversation avec Eddie.

— Si nous parlions un peu des inventions du professeur Holden ?

— Croyez-vous que cela soit utile ?

— Je le pense, et vous demande de me répondre franchement. À quoi tout cela se résume-t-il ?

Eddie, un peu embarrassé, se gratta la tête et fit claquer sa langue. Il était évident qu'il voulait se retrancher derrière ce qu'il considérait comme un secret professionnel.

— Je vous comprends parfaitement, Eddie, mais je ne vous demande ni formules, ni indications techniques. Ayez confiance en moi, car je prévois pas mal de difficultés, malgré toute la sympathie qu'on semble nous porter.

Eddie se mit à rire.

— Que craignez-vous ? La moitié des documents sont restés dans l'appareil qui nous a emmenés ici. Je ne sais si j'ai eu raison de vous écouter, car lorsque le professeur va s'en apercevoir, nous allons être

obligés de nous expliquer avec lui.

— Écoutez, cela ne tourne pas rond. D'abord, ces gens-là viennent sur la Terre comme des voleurs, nous emmènent avec eux sans nous demander notre avis, s'assurent que nous avons bien les documents du professeur ; dès notre arrivée ici, ils promettent à Holden tout ce qu'il veut, mais nous séparent de lui. Depuis, pffftt... plus de nouvelles et on nous distrait en nous faisant admirer un jeu de construction et fumer des cigares au piment. Ah j'oubliais... évidemment la télévision ne fonctionne pas complètement, et je ne serais pas très éloigné de penser que notre cher professeur se trouve précisément sur l'un des points que l'on ne peut capter. Mon cher Eddie, vous ne trouvez pas que cela semble une petite combine préparée et étudiée à l'avance ?

Eddie réfléchit un instant et parut ébranlé :

— Qu'allons-nous faire alors ?

— Ma foi, je n'en sais rien, mais il faut nous attendre à ce que le professeur Holden fasse un pétard du diable et vous réclame d'urgence des explications.

— C'est très probable. Comptez sur moi pour faire l'ignorant. Mais revenons à votre question.

— Je vous écoute.

— Je passerai sous silence les découvertes peu importantes contenues dans la sacoche, telles que divers aménagements et perfectionnements de l'appareil interplanétaire. Mais il y a la découverte d'un robot perfectionné muni d'un cerveau électronique, qui agit aux commandements de la voix humaine. Ces robots peuvent également être réglés de façon à être influencés par les effluves émanant d'un corps humain.

— Je sais, murmura Franck, j'ai personnellement failli en faire l'expérience.

— C'était notre gardien habituel qui faisait sa ronde. Le professeur l'avait muni d'une arme terrible dont l'intensité calorique pouvait carboniser entièrement toute cellule vivante. Mais là n'est pas la principale découverte du patron. Avez-vous remarqué notre installation électrique ?

— J'avoue que je n'en ai eu ni le temps ni le désir.

— Nous captions notre lumière du rayonnement solaire.

— Voulez-vous dire que le professeur Holden serait parvenu à mettre le soleil en conserve ?

— Dans un sens, oui. Holden est arrivé à envoyer dans le soleil des ondes polarisées à grande puissance qui, après réflexion, nous ont fixés sur la puissance magnétique de l'astre central. Grâce à un radiotélescope perfectionné muni de quatre antennes paraboliques et d'un miroir concave servant à la concentration des ondes sur les antennes réceptrices, il a intensifié le captage de divers champs

électromagnétiques, que nous n'avons eu ensuite qu'à transformer en énergie lumineuse.

Franck émit un petit sifflement :

— C'est extraordinaire. Continuez, cela m'intéresse infiniment.

— Ensuite, il s'est attelé à une invention consistant à modifier le temps à sa guise grâce à une étude sur la condensation atmosphérique due encore à certains rayonnements du soleil, que nous avons pu capter après dix ans d'efforts.

Il sourit, cependant que son regard se perdait dans le vague.

— Je me souviendrai toujours du jour où nous avons déclenché une avalanche de neige en plein mois d'août, sur notre usine elle-même.

Il se reprit et conclut :

— Mais je ne puis vous parler des autres travaux accomplis sans relâche depuis vingt ans par Holden, car je ne me sens pas le droit d'en divulguer même les buts expérimentaux.

Franck hocha la tête :

— Je parie qu'il est encore question de soleil là-dedans. Eddie le regarda fixement :

— Qu'est-ce qui vous permet de le supposer ?

— Mon petit doigt.

CHAPITRE VI

Une nouvelle journée s'écoula encore. Malgré quelques questions insidieuses de Franck, Eddie resta sur ses positions, visiblement étonné et un peu irrité de l'insistance de son compagnon.

Ils furent conviés le soir à une représentation théâtrale et acceptèrent volontiers, car cela les distrairait un peu.

Le théâtre immense était composé de gradins confortables aux lignes harmonieuses, la salle climatisée et la scène de dimensions imposantes.

Il n'y avait pas de machinistes, ainsi qu'ils purent s'en rendre compte au cours d'une visite qu'ils effectuèrent dans les coulisses.

Des projections donnaient l'impression des décors et situaient exactement l'endroit où se déroulait l'action.

Les deux Terriens regardaient de tous leurs yeux et sentaient de toutes leurs narines, car des effluves odorants étaient synchronisés avec les scènes qui se déroulaient sous les yeux, au point qu'ils avaient exactement la sensation de se trouver personnellement sur le lieu de la scène.

Franck était enthousiasmé par le faste et l'impression grandiose qui se dégageait de cette manifestation artistique. Bien sûr, ni lui ni Eddie ne comprenaient un traître mot des dialogues, mais une chose leur demeurait accessible, la musique.

Celle-ci évidemment avait dû subir une évolution différente de la musique sur la Terre, mais leurs oreilles ne tardèrent pas à être charmées par la variété des rythmes employés.

Franck, qui avait toujours aimé la musique évolutive, y trouva un mélange de pièces symphoniques s'évadant parfois d'un pur classicisme pour atteindre les plus hauts degrés d'une technique nouvelle. On y devinait des accompagnements syncopés et rythmiques, se rapprochant de notre musique afro-cubaine.

Ce qui fit dire à Franck :

— C'est comme si Beethoven avait collaboré avec Rossini, Duke Ellington et Machito.

Eddie, sans doute moins ferré que Franck sur les questions musicales allait répondre par une banalité lorsque son compagnon, lui touchant le coude, lui désigna une des loges situées à droite de celle qu'ils occupaient.

— Qu'y a-t-il ?

Se penchant à son oreille, Mac Norton souffla :

— Regardez cette belle fille, là-bas. C'est incroyable ce qu'elle peut se différencier des autres Gotiennes. Je ne serais pas si loin de notre chère Terre, je croirais que c'est Marilyn Monroe.

En effet, Eddie s'en rendit compte et l'observa à son tour. La personne en question était très belle et son visage, s'il était assez rond, offrait d'autres particularités qui la différenciaient assez de ses semblables. Ses cheveux étaient d'un blond roux, et son nez très fin palpitait au-dessus de lèvres bien dessinées et moins épaisses que celles des Gotiennes moyennes. Quant à ses yeux, légèrement fendus en amandes, Franck pensa qu'ils devaient être bleus.

On ne pouvait rien dire de son corps, puisqu'elle était assise, mais Franck aurait volontiers parié qu'il ne laissait rien à désirer.

— C'est étonnant, reconnu Eddie, peut-être est-elle tout simplement originaire d'un autre continent.

— C'est ce que je pensais. Ne pourriez-vous pas demander le nom de ce continent-là ?

À l'entracte, Franck essaya d'approcher la belle inconnue qui l'intriguait, mais Tago, qui les avait accompagnés, leur fit comprendre qu'il était préférable qu'ils restent dans leur loge, afin d'éviter des mouvements de curiosité déplacés.

Il était évident que depuis leur entrée dans la salle, ils étaient le point de mire des Gotiens et surtout des Gotiennes, visiblement peu habituées à voir des personnages aussi athlétiques.

Franck attendit un moment, puis, se tournant vers Tago, il lui désigna la jeune fille et lui demanda qui elle était.

Tago regarda dans la direction indiquée, puis, réprimant un net mouvement d'impatience, il se contenta de dire qu'il l'ignorait.

Ni Franck ni Eddie ne furent dupes de ce mensonge, mais Tago n'aimait pas parler, et il devint vite évident qu'on ne tirerait rien de lui.

D'ailleurs le spectacle allait reprendre, et l'attention de tous les spectateurs se porta vers la scène.

Lorsque vint le moment de rentrer, Tago se mit à la disposition des Terriens et il leur conseilla d'éviter absolument tout contact avec le public, qui pourrait se méprendre sur leurs intentions.

Après quoi, il conduisit les deux amis jusqu'à son appareil.

*
* *

Bien qu'il fût l'heure de prendre un peu de repos, Franck ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il n'arrêtait pas de tourner dans son lit, s'énervant au fur et à mesure que les minutes coulaient.

Finalement il se leva et décida qu'il irait faire un tour. La marche lui serait salutaire.

Il y avait très peu de circulation dans les rues. Quelques Gotiens attardés rentraient chez eux, mais on ne parut pas prêter une grande attention au Terrien.

Franck ne comprit pas comment il était sorti aussi facilement. Il est vrai que les Gotiens n'avaient aucune raison de se méfier de lui, et qu'ils devaient le croire endormi.

Après avoir pensé au professeur, il se mit à se demander qui était la belle jeune fille qu'il avait eu l'occasion de contempler pendant de longs instants.

La réponse de Tago l'avait énervé et il ne savait si un jour il pourrait connaître la vérité.

Puis brusquement il se demanda sans raison si l'appareil interplanétaire qui les avait conduits sur cette planète se trouvait toujours sur la grande terrasse.

Il décida d'en avoir le cœur net, et, prenant sa décision sans plus réfléchir, il pénétra dans le vaste bâtiment qu'il connaissait.

Il ne put faire autrement que d'emprunter l'interminable escalier métallique, car il ignorait tout du fonctionnement des différents ascenseurs qui, en quelques secondes, l'auraient transporté au sommet de l'immeuble tout en lui évitant une certaine fatigue.

Il lui sembla que cela faisait des heures qu'il gravissait ces marches lorsqu'il déboucha sur la terrasse. La première chose qu'il aperçut fut l'engin, aisément reconnaissable, mais il eut la surprise de distinguer un groupe de Gotiens qui le gardaient.

Il ne pouvait demeurer éternellement là, et, tout en se demandant encore quelle idée saugrenue il avait eue d'effectuer cette ascension, il décida de revenir dans sa chambre.

Lorsqu'il se trouva au milieu de l'immeuble, il entendit un groupe qui montait l'escalier en parlant.

Il comprit qu'il n'avait aucun intérêt à se laisser découvrir et chercha des yeux un endroit où il pourrait se dissimuler.

À deux pas de lui, une porte était entrouverte. Il la poussa, pénétra à l'intérieur et referma le battant derrière lui, en essayant de faire le moins de bruit possible.

Il se trouvait dans une pièce obscure, et il s'apprêtait à sortir son briquet lorsque les parois s'irradièrent brusquement.

La foudre serait tombée à ses pieds qu'il n'aurait pas été plus secoué.

Un instant ébloui par cette illumination brutale, il se frotta les yeux tandis qu'une voix menaçait :

— Ne bougez pas ou vous êtes mort.

La femme s'était exprimée dans un anglais sans accent, et Franck la reconnut aussitôt. Elle se tenait à quelques pas de lui, dans l'embrasure d'une porte et tenait braqué sur lui un petit tube semblable à ceux que Franck avait déjà vus dans les mains des astronautes gotiens, dans le laboratoire d'Holden.

Comme c'était dans les situations les plus délicates qu'il retrouvait son calme le plus complet, il essaya de plaisanter tout en levant les

bras :

— Si je vous disais que je suis venu ici pour vous demander votre appréciation sur le spectacle de ce soir, vous ne me croiriez pas. D'ailleurs, vous auriez raison, car je suis entré bien involontairement.

La jeune fille s'était approchée et Franck put l'admirer tout à loisir. Elle était vraiment belle.

— Je n'ai aucune envie de plaisanter et je n'apprécie guère votre humour.

— C'est vraiment extraordinaire. Depuis que je suis arrivé sur cette planète, je ne trouve que des personnes qui parlent anglais. Pourriez-vous m'expliquer ce mystère ?

Un peu désarçonnée par la désinvolture de son visiteur nocturne, la jeune fille, qui devait tout de même avoir confiance dans l'arme qu'elle tenait, pria Franck de s'asseoir.

— Je ne sais s'il est d'usage sur Terre de pénétrer la nuit dans des appartements privés, mais ici, sur Gota, la chose est passible de la peine de mort, et je devrais vous tuer sans plus attendre, pour donner l'exemple.

— Si cela doit vraiment vous faire plaisir... au point où j'en suis...

En quelques mots, Franck expliqua qu'il avait éprouvé le besoin de se détendre et de prendre l'air. Il avait eu peur en entendant parler à ses côtés, et il avait simplement cherché à se cacher. Mais, insista-t-il, il ne faisait rien de mal. Il passa simplement sous silence le fait qu'il s'était rendu sur la terrasse.

La jeune fille ne fut pas dupe, car elle rétorqua aussitôt :

— Si vous voulez vous assurer que l'appareil est toujours sur la terrasse, je puis vous affirmer qu'il s'y trouve encore.

— Je vous remercie, vous êtes trop aimable, mais cela ne m'explique pas comment vous pouvez vous exprimer aussi facilement en anglais. De même, je ne comprends pas pour quelle raison vous êtes si différente des autres Gotiennes. Pendant toute la soirée je vous ai observée.

— Je m'en suis rendu compte, et vos raisons ne suffisent pas à vous excuser.

Franck se sentait gêné devant cette jeune fille qui pouvait avoir au maximum une vingtaine d'années.

Ce n'était pas seulement le fait qu'elle le menaçait qui lui causait cette impression, mais le sentiment de haine qu'il sentait percer dans ses paroles et dans ses regards. Il ne voyait pas pourquoi elle pouvait éprouver cette animosité.

Elle le regarda froidement :

— Non seulement je parle votre langue mais aussi je sais beaucoup de choses sur la vie des Terriens, et je vous hais.

— Parce que je suis Terrien ?

- Oui.
- Permettez-moi de m'en étonner.
- Aucune importance.
- Et de ne pas comprendre.

Il sentit une hésitation chez elle, cependant que son regard se durcissait. Il préféra changer de conversation :

— Puisque vous me paraissez si bien renseignée, vous devez connaître mon nom. Moi, je ne connais pas le vôtre.

— Je me nomme Marcy. Franck fronça les sourcils :

— Mais c'est un prénom de chez nous.

Marcy eut un petit sourire énigmatique qui eut le don d'énervier Franck.

— Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement, poursuivit-elle avec un calme surprenant. Il faut que vous appreniez à oublier votre comportement de Terrien arriéré, car vous êtes ici sur une planète différente de la vôtre, une planète qui lutte pour des problèmes encore plus différents. Malgré la haine que j'éprouve contre vous et votre peuple, je vais quand même vous donner un conseil. Ne prenez plus cet air arrogant et cessez de vous croire supérieur, sans quoi vous risquez de vous attirer des ennuis très, sérieux.

— Hé là... hé là... ne nous emballons pas. J'ignore les raisons de la haine que je vous inspire, ma belle enfant, mais j'aimerais que vous soyez plus claire. Si nous sommes ici, c'est parce que le professeur Peter Holden a formulé le désir de revoir son cher frère. Croyez bien que, pour ma part, je me serais volontiers passé de ce voyage.

Marcy s'était assise à côté de Franck, tenant toujours dans ses mains le tube à rayons caloriques.

— Cessez de me menacer, je n'ai aucune mauvaise intention à votre égard, ma chère Marcy, je vous en donne ma parole.

Elle abaissa son arme qu'elle posa à ses côtés.

— Je vais peut-être vous décevoir, mais qu'importe. Que vous l'appreniez ce soir ou demain, cela n'a pas grande importance. Peter Holden est mort depuis longtemps.

Franck s'était levé d'un bond, tandis que Marcy, conservant son calme, l'observait, guettant ses réactions sur son visage. Dans un éclair, il crut comprendre la vérité, mais ce fut trop fugitif ; son cerveau fonctionnait à une cadence, telle qu'il n'arrivait pas à donner une explication immédiate à toute cette aventure empreinte de mystère et d'énigmes.

— Il est mort, dites-vous ? Mais alors, pourquoi cette supercherie ? Pourquoi nous l'avoir caché ?

Il s'assit et saisit le bras de la jeune fille.

— Je vous en prie, dites-moi la vérité. Pour quelle raison nous a-t-on emmenés ici ? Quel but poursuivez-vous ?

Elle se dégagea et son corps se tassa dans le siège qu'elle occupait.

— Il ne m'appartient pas de vous répondre, et ne supposez pas que je vais vous apporter le moindre éclaircissement. J'ai simplement voulu vous donner un aperçu de mes connaissances.

Un sourire de triomphe illumina son visage :

— Pauvres Terriens... Il n'y a pas de quoi être fier de vous.

— Holden est-il au courant ?

— Il doit l'être, à l'heure actuelle.

— Qu'espère-t-on de lui, alors ?

Marcy s'était levée et Franck, une fois de plus, admira son corps d'une beauté sculpturale qu'un simple peignoir assez collant et aux coloris divers moulait à la perfection.

Elle le regarda intensément, et Franck réprima un frisson. Il venait d'éprouver l'impression qu'un reptile le fixait.

— Il se fait tard, dit-elle, et j'ai demain une journée très remplie. Voulez-vous me laisser ?

Avant que Franck ait pu répondre, elle ajouta :

— Nous aurons certainement l'occasion de nous revoir.

— Je l'espère.

Et il continua intérieurement :

— Mais je ne sais si je dois le souhaiter.

Franck regagna son appartement sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait. L'entrevue qu'il venait d'avoir avec cette jeune fille énigmatique l'avait troublé à un point qu'il ne soupçonnait pas.

Il se demandait qui elle pouvait être. Certainement un personnage assez important.

Puis il pensa à la mort de Holden. Pour quelle raison les Gotiens la leur avaient-ils cachée ?

Il pénétra dans sa chambre et eut un moment la tentation d'éveiller Eddie pour le mettre au courant de tout ce qu'il venait d'apprendre.

Mais son compagnon donnait si profondément qu'il préféra le laisser continuer son somme. Rien ne pressait, dans le fond, et le fait que le jeune savant soit au courant ne les aurait avancés à rien, car ils ne pouvaient strictement rien tenter, du moins pour le moment.

Il se coucha donc, mais fut très long à trouver le sommeil et s'éveilla à plusieurs reprises, ce qui ne lui arrivait pour ainsi dire jamais.

Le lendemain, il retrouva son compagnon, et, après avoir mûrement réfléchi, il se demanda s'il était prudent de tout lui dire. Quelles allaient être les réactions de ce garçon tout dévoué à son maître ?

Pendant que Franck se demandait quelle conduite tenir, l'écran téléphonique s'éclaira et Tago parut. Il leur demanda de se tenir prêts, car il viendrait les prendre dans une heure.

— Qu'est-ce qu'il nous veut ? demanda Eddie aussitôt que l'image eut disparu.

— Chi lo sa ?

Effectivement, une heure plus tard, Tago venait chercher les deux Terriens. Il était accompagné de deux autres personnages.

Sans préambule, il déclara :

— J'ai ordre de vous conduire auprès du professeur Holden qui désire vous voir. Mon appareil personnel vous attend.

Eddie manifesta un certain contentement et, tandis que Tago et les deux autres les précédaient, il confia à Franck :

— Tant mieux, je commençais à être inquiet. Et vous ?

— Ne vous réjouissez pas trop vite. C'est maintenant que les ennuis vont commencer, mon cher.

— Qu'est-ce qui vous permet de le croire ?

— Comme d'habitude, mon petit doigt.

Eddie arbora un large sourire et c'est avec une certaine confiance qu'il rejoignit Tago, déjà prêt à partir.

CHAPITRE VII

Le voyage intercontinental fut rapidement effectué, et c'est avec une satisfaction non dissimulée que Franck et Eddie constatèrent que l'appareil était dirigé vers l'équateur de la planète, c'est-à-dire vers une région où régnait une température plus clémente.

La cité qu'ils abordèrent offrait les mêmes caractéristiques que celle qu'ils venaient de quitter, si ce n'est que la végétation entourant la ville paraissait plus fournie et plus vivace. Mais Franck pensait avec une certaine pointe de regret à la Californie et à la Floride...

Le ciel dégagé de tout nuage était d'un bleu très pâle et le soleil, de la grosseur d'une prune, répandait un faible rayonnement dont, la tiédeur pouvait paraître suffisante pour les indigènes, alors que les Terriens trouvaient la température juste supportable.

Ils furent reçus par d'autres personnages en tenue estivale, si l'on peut employer ce terme, et furent rapidement conduits vers une bâtisse imposante où se tenait le corps médical et scientifique de Gota.

Dans la vaste salle où ils débouchèrent, ils aperçurent le professeur Uko qui les accueillit froidement.

Par une autre porte, ils virent entrer le professeur Holden qui paraissait complètement rétabli et qui s'avança vers eux d'un air bouleversé.

— Enfin, vous voilà. Je pense que vous allez pouvoir m'expliquer ce qui s'est passé.

Uko l'interrompt en priant les Terriens de prendre place sur des sièges confortables. Franck pensa que l'idée était bonne, car il prévoyait que la conversation serait assez longue.

Holden, visiblement énervé, ne cessait de se triturer les mains et de soupirer.

— Savez-vous que mon frère est mort ? Et ce depuis dix ans ? Enfin, pourquoi m'avoir joué cette comédie ?

Son visage tourmenté se tourna vers Uko qui, impassible, attendit que le professeur eût repris son calme. Eddie avait bondi sur son siège.

— Ce n'est pas possible. Comment l'avez-vous appris ?

Seul Franck n'avait pas bronché, se contentant d'observer Uko et ses assistants. Il faut croire que son attitude surprit les savants gotiens, car d'une voix calme on lui en fit la remarque.

— Cela ne paraît pas vous surprendre, M. Mac Norton ?

— Peut-être parce que je sais m'attendre à tout. C'est mon métier qui veut ça.

Holden, un peu calmé, insista à nouveau en s'adressant à Uko.

— Vous m'aviez promis de me donner des explications en présence de mes compagnons de voyage. Qu'attendez-vous ?

Il régna un instant de silence parmi les savants gotiens, puis Uko prit la parole :

— C'est exact, professeur Holden. Votre frère est mort depuis bientôt dix ans. Ce fut un très grand savant, que notre planète pleura comme s'il avait été un des nôtres. Il a vécu ici, parmi nous, pendant plus de dix années, car je dois vous dire que son appareil interplanétaire avait été gravement endommagé lors de sa chute sur Gota, planète qu'il ignorait évidemment. Les trois Terriens l'écoutaient avidement.

— L'avarie était trop importante et sur le moment, l'appareil pouvait être considéré comme inutilisable. Il fallait des pièces de rechange à Holden, mais il fallait surtout les fabriquer. D'autre part, le savant hésitait à entreprendre le voyage de retour sans avoir au préalable apporté à son engin quelques modifications qu'il jugeait essentielles.

Uko sourit légèrement et poursuivit :

— La vérité m'oblige à dire qu'il rencontra une Gotienne dont il tomba follement amoureux, mais ceci est une autre question qui pour le moment ne nous intéresse pas. Bref, il fut décidé que son voyage de retour s'accomplirait avec une délégation de nos savants qui iraient ainsi, d'une manière officielle, prendre contact avec vos semblables. Malheureusement la mort est venue frapper brutalement le professeur. Une simple électrocution, alors qu'il manipulait des appareils survoltés accidentellement. Notre projet se trouva de ce fait considérablement compromis, car, malgré la sympathie que le professeur avait pour nous, il ne nous avait jamais mis au courant des secrets de l'appareil. Nous prîmes alors la décision, à l'unanimité de nos membres, de nous initier au fonctionnement de cet engin, en y apportant, ainsi que vous avez pu le constater, quelques modifications d'ordre pratique, mais qui n'ont rien à voir avec le secret du professeur Holden, que nous n'avons jamais réussi à percer. Quant à ses travaux personnels effectués ici, ils furent remarquables, mais cet homme extraordinaire détruisait tous ses documents dès que son cerveau avait enregistré et conçu une nouvelle invention. Il nous aurait fallu lire dans son cerveau pour apprendre tous les secrets qu'il contenait.

Eddie profita d'un arrêt pour demander :

— Quelles sont les raisons qui vous ont poussés à venir sur la Terre chercher son frère ?

— Elles sont multiples. Nous savions que James s'était spécialisé, sur Terre, dans l'étude de l'électromagnétisme solaire, et à certaines confidences que nous fit son frère, nous eûmes la certitude que seul James Holden pourrait nous apporter une solution au grand problème qui nous préoccupe.

James Holden, abasourdi par cet exposé implacable, secoua la tête

et demanda :

— Mais en fait, qu'attendez-vous de moi ? Que je vous livre le secret de l'appareil ?

Puis se tournant vers Franck et Eddie, il s'écria :

— Ils m'ont volé ma serviette dans laquelle se trouvaient toutes mes formules, puis ils sont revenus en prétendant que tous mes dossiers étaient incomplets et incompréhensibles. C'était la vérité, j'ai pu le constater moi-même. Êtes-vous au courant ? Que s'est-il passé ?

Dans un éclair, Eddie entrevit le regard de Franck qui lui intimait l'ordre de se taire. Uko se leva et s'approcha d'eux :

— Oui, messieurs, environ la moitié des documents a disparu. Pouvez-vous me donner votre avis personnel à ce sujet ?

Franck fit un geste vague :

— Vous n'allez tout de même pas penser que je me suis amusé à en faire des confettis. Lorsque je suis arrivé dans la maison du professeur Holden, un homme s'était déjà emparé de cette serviette. Je la lui ai reprise et l'ai conservée pendant toute la durée du voyage, sous la surveillance de votre équipage. Est-ce exact ?

— J'en conviens.

— Alors, que vous dire de plus ?

Eddie approuva les paroles de Franck et Uko eut un mouvement d'humeur, devant l'impuissance dans laquelle il se trouvait.

— Mais enfin, poursuivit Franck, tout cela ne concerne que le professeur Holden, j'imagine. Quel intérêt a pour vous cette disparition ?

— Je vais vous le dire, puisque dorénavant vous devez rester sur Gota, et perdre tout espoir de revoir votre monde d'origine.

Les trois Terriens se levèrent d'un même mouvement. Ils avaient soudainement pâli. Uko leur imposa silence d'un simple geste :

— Vous connaîtrez après mon exposé le service que j'attends du professeur Holden. Vous n'avez pas été sans remarquer la faible luminosité et la basse température qui règnent sur Gota. Malgré le fait que nous nous trouvons plus près du soleil que Mars, nous recevons beaucoup moins de chaleur et de lumière.

Eddie et Franck se regardèrent à la dérobée, cependant que Holden interrogeait :

— Avez-vous une explication ?

— Certainement. Apprenez que notre globe est bien plus ancien que la Terre. L'apparition de la race humaine a coïncidé pour les deux globes, à peu de chose près, mais nous avons marché un petit peu plus vite que vous. Selon Holden, nous sommes en avance d'un siècle environ sur vous. Vous voyez donc qu'il n'y a pas grande différence entre notre civilisation et la vôtre, à part quelques progrès mécaniques que vos savants ne seront pas en peine de découvrir d'ici quelque

temps. Mais revenons à notre sujet. Notre espèce humaine s'est adaptée par la force des choses au milieu dans lequel elle vit, mais depuis quelques années, nos savants se sont attelés à d'importantes recherches dans le domaine de la radioactivité et de l'électromagnétisme. Pour une raison qui nous échappe, mais que nous supposons liée à des effluves électriques divers, la couche d'ozone qui enveloppe Gota a été portée du simple au double, probablement à la suite d'une transmutation quelconque des molécules d'oxygène composant l'atmosphère elle-même. L'ozone, vous le savez, est composé de trois molécules d'oxygène accolées. Le fait est là, et cette couche dont la principale, propriété est d'intercepter les radiations néfastes aux cellules vivantes, nous empêche également de recevoir du soleil la chaleur normale dont nous devrions bénéficier. Depuis ces dernières années, la température a considérablement baissé, et ce brusque changement met en danger notre humanité, par suite du rachitisme qui atteint notre flore, qui se répercute sur la faune et évidemment sur nous. D'autre part, les calottes polaires ont vu ces dernières années un accroissement de leur superficie, et cela risque de produire une rupture d'équilibre tôt ou tard, laquelle est susceptible d'entraîner des catastrophes épouvantables. Je passe sous silence le développement de la gent microbienne, puisque les rayons ultra-violetts solaires sont pratiquement interceptés par cet écran grandissant d'ozone. Mais cela concerne uniquement nos services bactériologiques.

— Où voulez-vous en venir ? demanda brusquement Holden.

Uko s'adressa à lui personnellement :

— J'y arrive. Nous avons besoin de vos connaissances, professeur, et désirons être mis au courant de tous vos travaux concernant le rayonnement solaire. Nous savons par votre frère que vous vous êtes spécialisé dans cette branche. Il nous a même laissé entendre que vos découvertes pourraient changer la face du monde si vous le jugiez utile. Voici donc notre but : Nous avons l'intention, bien que cela puisse vous paraître fantaisiste et inhumain, d'augmenter la puissance calorique du soleil en provoquant une désintégration plus active des atomes qui le composent. Inutile de vous préciser les moyens à employer, puisque personne mieux que vous ne se trouve à même de le faire.

Le professeur Holden crispa les mâchoires, haussa violemment les épaules et s'écria :

— Mais c'est de la folie. Oui, je comprends à laquelle de mes expériences vous faites allusion, mais vous ne pouvez réaliser une chose pareille. Pour ma part, je m'y refuse absolument, car c'est vouer non seulement Mercure et Vénus à un anéantissement complet, mais encore c'est condamner la Terre à une fin rapide et horrible. Si cela se

produisait, la chaleur qui vous est nécessaire deviendrait insupportable pour les organismes terriens, car cette température énorme ainsi développée communiquerait le feu aux herbes, aux récoltes, aux forêts même, sans parler de l'évaporation massive des mers et des océans. Cela créerait une atmosphère humide lourde et irrespirable, des cataractes qui se précipiteraient du haut des cieux, l'eau envahirait les continents, un orage perpétuel gronderait au-dessus de l'humanité et en quelques jours, il ne resterait pas une seule pierre debout dans nos grandes cités. Avez-vous pensé à cela ?

Uko hocha la tête.

— Oui, et je vous avoue que nous avons hésité pendant dix ans. Maintenant nous ne pouvons plus attendre.

Franck avait écouté cet exposé avec un calme imperturbable, celui qu'il s'efforçait de conserver dans les grandes circonstances. Eddie le regarda, visiblement désarçonné.

— C'est donc pour cette raison que vous teniez à vous emparer de mes documents ? demanda Holden.

— La perte de ces derniers n'est pas très grave, du moment que vous êtes là, mon cher professeur.

— Ne comptez pas sur moi. Jamais je n'accepterai de réaliser une telle monstruosité.

— Le Soleil, poursuivit Uko sans relever les paroles du professeur, perd, vous le savez, environ 250 millions de tonnes de son poids à la minute. C'est un édifice qui se désagrège et qui convertit sans cesse sa matière en rayonnement, en se dévorant lui-même, comme victime d'une hémorragie lumineuse. Il ne suffit donc que d'activer cette désintégration, et vous seul, professeur, le pouvez. Peu importe si nous précipitons sa décrépitude ; étant donné que nous avons une marge de plusieurs millions d'années, je pense que la chose vaut la peine d'être tentée.

Tago jugea bon d'intervenir à son tour :

— Ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu les dangers que court la Terre ? Quelques degrés de plus, dans le fond, ne risquent pas forcément de brûler votre globe.

— Je sais ce que je dis, hurla Holden, presque hors de lui. Jamais, m'entendez-vous, jamais je ne me prêterai à cette expérience, et vous n'avez aucun droit de m'y obliger.

Le professeur s'était levé et gesticulait abondamment. Uko se contenta de le regarder d'un air indéfinissable.

— Je ne pense pas, dit-il, que nous ayons intérêt à poursuivre cette conversation pour le moment.

— En effet.

— On va vous conduire dans les appartements qui sont mis à votre disposition, vous et vos amis. Nous reprendrons, plus tard cet échange

de vue, mais je vous préviens que vous avez tout intérêt à accepter ce que je vous demande.

Franck haussa les épaules et s'approcha d'Holden :

— Calmez-vous, professeur, murmura-t-il. Nous avons encore du temps devant nous.

Sur un signe d'Uko, deux Gotiens s'avancèrent et invitèrent les Terriens à les suivre.

Les trois hommes sortirent lentement. Eddie ne savait visiblement que faire et il demandait muettement conseil à Franck, mais celui-ci restait impassible, comme s'il avait prévu tout ce qui venait de se produire.

CHAPITRE VIII

Il était évident que l'idée monstrueuse émise par les Gotiens ne pouvait être admise par les Terrien, et chacun des trois exilés réagit d'une façon différente, selon son tempérament.

Mais ils se trouvaient tous les trois obnubilés par la pensée du cataclysme qui menaçait la Terre, et il leur était difficile de chercher une solution à ce problème, tout au moins pour l'instant.

Ce fut Franck qui, le premier, analysa les suites possibles, aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls dans les appartements du professeur.

— Je ne crois pas exagérer en déclarant que nous allons trouver des complications. Ils ont l'air terriblement entêtés...

Holden, qui s'était calmé, émit un petit grognement :

— Je préfère me suicider, dit-il sourdement.

— Ne prenez pas cette peine, professeur, répondit Franck, ils sont capables de vous ressusciter à chaque fois.

— Oui, c'est vrai. Mais alors, que puis-je faire ?

— Gagnons du temps.

— Vous en parlez à votre aise. Mais au fait, maintenant que j'y pense, je n'ai pas eu jusqu'à ce jour le temps d'approfondir l'excuse que vous m'avez donnée pour justifier votre venue dans mes laboratoires du Montana. Plus j'y réfléchis, plus je me demande quel était vraiment le but exact de votre mission, car je n'ai jamais demandé ni aide ni protection au gouvernement américain. Eddie à son tour avait posé un regard interrogateur sur Franck, attendant que ce dernier mette fin à un doute qui s'était ancré en lui depuis leur départ de la Terre.

Franck Mac Norton s'attendait depuis longtemps à cette question, et après avoir allumé un cigare à goût de piment il s'adressa aux deux savants :

— Je pense en effet qu'il vaut mieux mettre les choses au point. Vous êtes un savant un peu ombrageux, Professeur Holden, c'est du moins l'opinion que l'on s'est forgée de vous à Washington. Chaque fois, vous avez rejeté les propositions qui vous ont été faites, à savoir de collaborer avec nos laboratoires qui auraient mis à votre disposition tout le matériel dont vous pouviez avoir besoin.

— Je comprends, soupira Holden. En voyant que mon refus était net et catégorique, le gouvernement n'a rien trouvé de mieux que d'envoyer un de ses agents pour me dérober le résultat de mes travaux. C'est bien cela, n'est-ce pas, que vous êtes venu faire ?

— Pas tout à fait. Nous savions que vos travaux intéressaient pas mal de puissances avec lesquels nous ne sommes pas en très bons termes. Notre devoir était de vous amener à accepter nos propositions,

et surtout à vous protéger malgré vous. Le gouvernement n'avait nullement l'intention de s'approprier vos découvertes, mais il ne voulait pas qu'elles puissent profiter à des ennemis possibles.

Eddie intervint :

— Le professeur n'est-il pas le seul qualifié pour disposer à sa guise des fruits de ses travaux ? N'a-t-il pas le droit, s'il le veut, de garder pour lui seul tous ses secrets ?

Franck lui fit face brusquement et sa mâchoire se crispa un instant.

— Non, Eddie, il n'a pas le droit... pas plus que Pasteur et Fleming n'avaient le droit de conserver pour eux le secret de leurs découvertes. Vous êtes des savants avant tout, et des Américains ensuite. N'oubliez pas que vous pourriez tomber sous le texte de loi punissant toute personne qui refuse son aide à la nation. Mais inutile de continuer. Si vous aviez écouté nos conseils, non seulement nous ne serions pas sur Gota, – ce qui ne serait déjà pas si mal, – mais encore vous n'auriez pas été « assassiné » après avoir été dépouillé de tous vos secrets.

Holden toussota légèrement, et, d'une voix plus calme, répondit :

— Veuillez m'excuser si j'ai été un peu dur avec vous, mais je ne me croyais pas en droit pour l'instant de divulguer les travaux commencés avec mon frère, que j'avais poursuivis seul ensuite. J'avais toujours l'espoir, bien faible sans doute, qu'il reviendrait un jour. Et puis il était mon aîné, c'était à lui de décider.

— Vous ne manquez pas de constance... Attendre de si nombreuses années... Enfin, inutile de s'y appesantir, car cela n'arrange pas les choses pour nous.

Le professeur resta pensif et regarda Franck.

— Il y a dans toute cette histoire une chose que je ne comprends pas, un mystère dont vous pourriez peut-être me donner la solution.

— Quoi donc ?

— Dans la fameuse serviette que vous connaissez si bien, mes documents étaient complets. Comment se fait-il que je n'en trouve qu'une partie strictement inutilisable ?

Franck ouvrit de grands yeux, fit un geste d'impuissance et se contenta de murmurer :

— Vraiment, je ne puis vous être d'aucun secours.

Eddie le regardait fixement. Franck se demanda s'il n'allait pas parler. Il préféra prendre les devants :

— Ni Eddie ni moi ne pourrions vous renseigner à ce sujet. N'est-ce pas, mon ami ?

Eddie s'inclina. Sans qu'il sût pourquoi, il comprenait qu'il devait obéir à ce diable d'homme.

On vint les chercher le lendemain pour les conduire dans un vaste amphithéâtre dans lequel se trouvaient réunis une centaine de savants gotiens, des magistrats, médecins, en bref toute l'élite de la nation.

Les Terriens furent invités à prendre place au milieu de la tribune faisant face à l'hémicycle. Ils mirent sur leur tête des casques légers munis d'écouteurs qui leur permettraient, par le truchement d'un traducteur, de comprendre le langage gotien.

Après un vague discours du président de l'assemblée, la parole fut donnée à Uko qui aborda immédiatement le sujet principal de la réunion :

— Nous devons aujourd'hui, commença-t-il, prendre une décision vitale pour notre globe. Vous êtes tous au courant de l'insuccès de nos recherches tendant à obtenir un accroissement de température destiné à compenser la perte de chaleur solaire. Ce phénomène, comme je vous l'ai déjà indiqué, provient en grande partie de l'ozone. Dispersé dans l'atmosphère sur une épaisseur de plusieurs kilomètres, ce gaz, jusqu'à ces derniers temps, avait une densité totale correspondant à celle d'un écran d'ozone pur de trois millimètres. Or actuellement, cette densité équivaut à un écran de cinq millimètres. D'après le professeur Holden, la Terre possède toujours une quantité normale de ce gaz qui, s'il était ramené à la pression atmosphérique ordinaire, ne formerait guère qu'une couche normale de trois millimètres. Pour pallier cet inconvénient majeur et surtout tragique pour notre humanité, nous avons été amenés à imaginer d'obliger le soleil à intensifier son rayonnement calorique. C'est là une découverte que les frères Holden ont, paraît-il, réalisée en laboratoire. Il ne s'agirait donc, actuellement, que de mettre en pratique cette découverte en tout point réalisable.

À ce point du discours, un certain remous se produisit dans l'hémicycle, où plusieurs savants avaient engagé des discussions particulières qu'Uko eut peine à réprimer.

Il dut même donner la parole à un de ses collègues qui monta immédiatement à la tribune.

— L'expérience que l'on se propose de tenter, s'écria-il, est contre nature, et je m'y oppose formellement. Si nos savants gotiens avaient trouvé cette solution il y a trente ou quarante ans, personne ne se serait opposé à cette réalisation, car nous ignorions l'existence de la Terre et de ses habitants. Nous savions que Mercure et Vénus, étant inhabités, ne constituaient pas un obstacle à nos projets. Mais maintenant, le problème se pose d'une façon toute différente. Nous savons que deux milliards d'êtres humains risquent d'être anéantis par notre faute, et je comprends à merveille les réticences du professeur Holden, notre collègue terrien. Je propose donc que le projet soit annulé et qu'une commission composée de spécialistes astrophysiciens

comprenant le professeur Holden soit constituée, afin de tenter de trouver une solution pacifique. Je pense que la chose n'est pas impossible, et que nous devons faire confiance au génie du savant terrien et à la valeur de nos compatriotes.

Une partie importante de l'assemblée approuva ce discours, mais Uko réclama le silence afin de poursuivre son exposé.

— Je suis heureux de l'intervention de mon collègue Notka, et constate avec plaisir que vous partagez les mêmes scrupules que moi. Il n'a jamais été dans notre intention d'anéantir la race terrienne, et si le professeur Holden m'avait laissé, hier, le temps de lui exposer mon idée dans son entier, je suis persuadé que son acceptation nous serait déjà acquise. Mais l'état d'énervement et de fureur, disons le mot, dans lequel il se trouvait m'a empêché de prolonger l'entretien, ainsi que j'en avais l'intention.

Franck tiqua légèrement, mais Eddie et Holden parurent intéressés par ce qu'ils venaient d'entendre, et ils prêtèrent l'oreille à la suite du discours.

— Voici donc les grandes lignes de notre projet, poursuivait Uko. Le professeur Holden acceptant de divulguer ses travaux, nous lui demandons de bien vouloir, en collaboration avec nos services scientifiques, chercher le moyen d'augmenter l'épaisseur de la couche d'ozone qui entoure la Terre. Ceci de manière à tamiser l'intensité calorique des rayons solaires intensifiés à la suite de l'expérience. Un savant dosage peut permettre à la Terre de continuer à jouir des mêmes effets solaires qu'actuellement, et d'un autre côté cela rétablit la situation chez nous.

Une vague d'enthousiasme déferla sur l'assemblée.

On demanda quand même des précisions à Uko. Celui-ci déclara qu'il suffirait d'émettre sur Terre les mêmes effluves électriques que sur Gota pour intensifier la couche d'ozone.

Pourtant, malgré l'euphorie générale de ces gens qui se voyaient sauvés, on sentait nettement certaines réticences.

Quelques savants demeuraient sceptiques, et inclinaient songeusement la tête.

Dans l'hémicycle, une femme se leva et demanda la parole, d'une voix enflammée. Franck n'en crut pas ses yeux. Il venait de reconnaître Marcy. Que pouvait-elle faire là ?

Quel rôle jouait-elle dans cette assemblée ?

Il faut croire qu'elle devait jouir d'un certain respect, car on accéda aussitôt à son désir et Uko la pria de venir à la tribune.

Lorsqu'elle passa devant lui, Franck entrevit le regard qu'elle lui lança. Il ne contenait rien d'amical ; bien au contraire, une sorte de fierté farouche pouvait se lire dans ses yeux bleus.

Eddie se pencha vers Franck :

— N'est-ce pas...
— Oui, c'est la jeune fille du théâtre...
— Elle vous a regardé.
— Si cela peut vous intéresser, c'est Marcy Holden, la nièce de votre patron.

Eddie manqua s'étrangler de stupeur :

— Vous êtes fou ?
— Pas du tout.
— Je connais l'histoire de votre petit doigt, mais il ne faut quand même pas exagérer.
— Écoutez donc la suite.

Eddie n'eut pas le temps de continuer, car déjà Uko présentait la jeune femme à l'assemblée :

— Je vous demande de prêter toute votre attention à ce que va déclarer le professeur Marcy Golko, déléguée du centre féminin de recherches nucléaires de Gota. Elle va vous parler des nombreuses expériences électromagnétiques qui sont à la base de l'accroissement de la couche d'ozone.

Tandis que Marcy se lançait dans l'explication des propriétés de l'ozone, interceptant l'ultra-violet solaire, qu'elle indiquait la composition moléculaire de ce gaz à odeur piquante, Franck l'observait à sa guise.

Elle parlait avec une conviction absolue, se lançant dans des considérations techniques qu'il ne pouvait pas suivre.

Un silence général s'était établi dans l'assemblée et ses paroles étaient écoutées avec un calme presque religieux.

Plus il la regardait, plus il était certain qu'elle faisait partie de la famille Holden. Il n'avait pas parlé au hasard tout à l'heure, et il aurait parié qu'elle était la fille de Peter.

James, absorbé par ce qu'il entendait, était à cent lieues de se douter que la jeune fille devait être sa nièce.

Mais une chose échappait à Franck : pour quelle raison mystérieuse Marcy avait-elle voué cette haine aux Terriens ?

Eddie la contemplait avec admiration et, un instant, Franck se demanda ce qui l'absorbait le plus, la valeur de l'exposé ou la beauté de celle qui le débitait.

— Ce qui s'est produit sur Gota peut parfaitement se produire sur la Terre, continuait Marcy avec force, car maintenant nous connaissons les causes exactes de la modification de la couche d'ozone. Un bombardement massif d'atomes d'oxygène par des effluves électromagnétiques à ondes courtes donnera sur Terre le même résultat en quelques mois seulement. Je suis persuadée qu'une alliance basée sur une compréhension réciproque peut s'établir avec les Terriens, auxquels nous offrirons toutes les garanties nécessaires. C'est

une œuvre de longue haleine certes, et qui dépend du professeur Holden, j'en conviens, mais nous ne devons rien négliger pour aboutir à la réalisation de ce projet qui ne peut engendrer, outre la sauvegarde des habitants de Gota, qu'une collaboration étroite avec l'humanité terrestre.

Des acclamations fusèrent de toutes parts, mais il y avait encore des savants qui ne paraissaient pas convaincus.

Franck se demanda quel jeu jouait la jeune fille. Quand il regardait près de lui, il voyait Eddie et Holden absolument enthousiasmés. Pour eux, cela ne faisait aucun doute, la partie était très simple à jouer et à gagner.

Mais Franck avait l'habitude de se méfier, surtout des trop belles promesses, et il demeurait sur ses gardes.

Uko fit un signe au professeur Holden et celui-ci se dirigea vers la tribune, tandis que Marcy regagnait l'hémicycle par le côté opposé.

Un peu ému, Holden attendit que les murmures se soient éteints pour prendre la parole :

— Messieurs, commença-t-il, je suis heureux de voir que les relations que nous sommes amenés à avoir peuvent se situer sur le plan de la sympathie et de la compréhension. Je tiens à vous dire avant toute chose que je ne suis qu'un savant ; les problèmes humains ont retenu mon attention depuis l'âge où j'ai été en mesure de m'y intéresser et de m'y consacrer. Beaucoup d'entre vous ont connu mon frère Peter, lequel est à l'origine de tous les travaux que j'ai pu entreprendre ; je suis certain que s'il était encore parmi vous, il vous parlerait comme je vais le faire. Certes, je ne saurais approuver les moyens que vous avez employés pour m'emmener jusqu'ici, ni le silence que vous avez observé au sujet de la mort de mon frère, mais tout cela reste en dehors du problème qui nous préoccupe. Le projet soumis par le professeur Uko ne manque pas d'intérêt et je dois reconnaître qu'il me paraît assez séduisant. Mais il reste pourtant à éclaircir certains points, que je suis disposé à étudier immédiatement. Reste aussi la question du développement des bactéries, après l'accroissement de la couche d'ozone. Nos biologistes terriens manquent encore de moyens pour combattre ces nouvelles épidémies qui ne manqueront pas de se déclencher. Le problème vous préoccupe en ce moment sur Gota. Je sais pertinemment que vous avez des méthodes plus efficaces que les nôtres pour sortir victorieux de cette guerre anti-microbienne, mais je tiens à avoir la certitude de votre appui dans ce cas.

Il prit un temps et poursuivit, au milieu d'un silence absolu :

— À part cela, je ne vois aucune raison de ne pas vous donner mon accord pour votre projet.

Une acclamation gigantesque s'éleva dans l'enceinte et se prolongea

un long moment.

Franck était blême de rage. Il aurait voulu bondir près du professeur, lui conseiller de se méfier, de ne pas se livrer, mais il se sentait impuissant.

Tago était venu auprès de lui et lui indiqua qu'il était inutile de tenter quoi que ce fût.

Quant à Eddie, il ne savait ce qu'il devait penser et ses regards allaient du professeur Holden, radieux et ému du succès qu'il venait de remporter à Franck, qu'il voyait nerveux et visiblement mécontent.

*

* *

Uko monta à la tribune rejoindre le professeur Holden et, au milieu de l'effervescence générale, il lui prit les deux mains qu'il serra fortement. Ce geste devait certainement remplacer sur Gota l'accolade symbolique employée sur la Terre dans les grandes occasions.

Franck, la mâchoire crispée, avait peine à se contenir et il parvint à se rapprocher d'Eddie.

— Le professeur Holden est devenu fou, lui dit-il à voix basse. Empêchez-le de continuer.

— Ne vous mettez pas dans cet état. Il me semble que les choses ont l'air de s'arranger, non ?

— Taisez-vous, je vous en prie. À quoi vous sert donc votre intelligence si vous ne comprenez pas ce qui se passe en ce moment ?

Franck préféra ne pas continuer, car Tago revenait vers lui en réclamant le silence. Du haut de la tribune, Holden répondait aux nombreuses questions qui lui étaient posées, et il aborda enfin le sujet de l'expérience qu'on attendait de lui.

— Je n'esquisserai, dit-il, que les grandes lignes du projet qui nous occupe, mais auparavant, j'aimerais entrer dans certains détails relatifs au comportement du Soleil. Ce dernier, vous le savez, émet des radiations sous forme d'énergie qui portent en elles une masse. Les atomes composant l'astre solaire émettant leur radiation voient automatiquement leur masse diminuée de la masse de radiation émise. Et cela dure depuis des milliards d'années, si bien que le Soleil, de même que les autres étoiles de ce genre, a perdu une très grosse quantité de sa masse depuis son origine. Cette masse perdue est évaluée à environ deux cent cinquante millions de tonnes à la minute. On avait pensé autrefois que le Soleil recevait un équivalent de cette perte de poids par la chute de matière errante sous forme d'atomes et de molécules isolés, de poussière cosmique ou de météores, mais il n'en est rien. Un de nos savants, Shapley, a découvert que la masse totale de matière météorique tombant sur le Soleil ne peut guère dépasser à la seconde la deux millième partie de la masse du Soleil qui

se perd en rayonnement. Il faut donc en arriver à la conclusion que la matière est une sorte de rayonnement concentré, se propageant à une vitesse bien inférieure à sa vitesse normale. Quant aux rayonnements qui proviennent de la dissolution de la matière, leurs vitesses varient suivant qu'il s'agit de rayons alpha, bêta ou gamma. D'autre part, certaines matières stables et immobiles ne sont que le résultat de la condensation de certains rayonnements. Ce qui nous amène à conclure que l'univers est un système d'ondes de deux espèces : ondes captives ou matière, ondes libres ou rayonnement et lumière.

Holden regarda ses auditeurs et reprit :

— Je me suis demandé un jour ce qui se passerait si une pluie très dense de météores, due à la rencontre d'un nuage cosmique, tombait en masse sur le soleil. Au contact de ces météores, les couches extérieures du Soleil, c'est-à-dire les particules d'hydrogène, se chaufferaient et deviendraient d'une luminosité effrayante, car chaque nouveau corpuscule entrant en contact ajouterait une nouvelle chaleur à celle déjà laissée par les précédents, cela par suite de la perte d'une partie de son mouvement. Ces choses-là se produisent continuellement, mais la masse des particules reçues par le soleil n'est pas suffisante pour changer quoi que ce soit dans son comportement. Exactement comme si l'on versait un verre d'eau dans une rivière. Mon expérience est pourtant un dérivé de cette constatation. Elle consiste à bombarder le Soleil avec des fusées transportant des molécules de carbone qui, libérées, déclencheront une réaction en chaîne dans la masse pâteuse du Soleil. Évidemment ces fusées devront être propulsées à très grande vitesse, afin d'éviter que les réactions nucléaires s'effectuent avant d'atteindre leur but. Cette énorme vitesse dont j'ai pu trouver le principe permettra à ces engins d'atteindre la masse interne de l'astre afin que les réactions produisent les effets attendus et espérés à la fois.

Holden se tut. Les savants gotiens qui l'avaient écouté réfléchissaient, puis ils se levèrent d'un même mouvement pour acclamer le professeur.

Uko ne voulut pas perdre de temps. Il demanda une décision immédiate et le projet fut adopté à l'unanimité, restant bien entendu que les Gotiens prenaient l'engagement d'intensifier la couche d'ozone sur la Terre, afin de rétablir l'équilibre nécessaire.

La séance était terminée. Mais Frank demeurait mécontent.

CHAPITRE IX

Franck dut encore se contenir lorsque le professeur Holden vint les rejoindre à la sortie du vaste amphithéâtre, en compagnie d'Uko.

Ce n'était pas le moment d'étaler son hostilité et il s'efforça de masquer ses sentiments.

Au moment où Tago annonçait que son appareil personnel était prêt à prendre le départ, Marcy arriva, et Uko l'appela.

La jeune fille était rayonnante et elle ne cacha pas sa satisfaction, ainsi que l'admiration qu'elle éprouvait à l'égard du professeur Holden. Franck entrevit le regard interrogateur d'Eddie et un petit sourire joua sur ses lèvres.

Il comprit que le professeur Uko cherchait un moyen d'apprendre à son nouveau collègue quels liens l'unissaient à la jeune fille. Tôt ou tard, il devrait le faire, et Franck préféra brusquer les choses, afin de montrer qu'il n'était dupe de rien.

— J'ai beaucoup apprécié votre exposé tout à l'heure, dit-il à Marcy, et je suis certain que votre père serait fier de votre érudition, s'il était encore de ce monde... ainsi que votre oncle.

Il désignait Holden qui ne comprenait visiblement pas. Uko se contenta de regarder Franck d'un air étonné, puis il dit :

— Votre ami a parfaitement raison. Bien que cela ne fasse pas partie de ce que j'avais à vous apprendre, sachez que Marcy Golko est la fille de votre frère Peter. Elle est donc bien votre nièce, bien que Peter n'ait jamais voulu épouser la mère de Marcy.

Il se hâta d'ajouter :

— Votre frère était un savant, une sorte d'idéaliste, accaparé par ses travaux, et on ne saurait guère le blâmer. De plus, il était terrien, et ses conceptions de la famille étaient sans doute différentes...

Holden ne sut que répondre, tant il paraissait stupéfait et gêné en même temps. Se contentant de sourire, il tendit la main à Marcy qui était restée impassible, cependant qu'Eddie se contentait de regarder Franck d'un air ahuri.

— Je ne sais comment vous exprimer la joie que je ressens, dit Holden. Si la perte de mon frère a été cruelle pour moi, le fait de savoir que vous êtes sa fille m'apparaît comme un grand réconfort.

Il toussota, semblant chercher ses paroles. Il était évident qu'il se sentait plus à l'aise en faisant un exposé sur les radiations solaires à travers l'espace que devant un problème humain qui le concernait.

— Vous ressemblez beaucoup à Peter, murmura-t-il, et vous devez être très jeune.

— J'ai dix-huit ans.

Holden ouvrit de grands yeux.

— En effet, dix-huit ans... Mais comment se fait-il qu'à votre âge vous soyez aussi... instruite... savante... et que vous...

Il ne trouvait plus ses mots et Uko, avec un sourire de commisération, apporta l'explication :

— Sachez, professeur, que sur Gota nous employons depuis plus de cent ans de nouvelles méthodes pour l'instruction et l'éducation de nos enfants. Dès leur naissance, ceux-ci sont soumis à des examens biologiques très approfondis et nous connaissons dès la première année les facultés intellectuelles qu'ils portent en eux. Cela nous permet de les orienter par la suite vers des postes plus ou moins élevés, tout en leur faisant subir divers traitements d'ordre biologique. Chaque enfant est soumis alors à plusieurs séances d'ondes électromagnétiques qui ont la propriété d'influencer considérablement les centres nerveux, tout en facilitant le pouvoir d'assimilation, si bien qu'à l'âge de douze ans, l'enfant peut se comporter, non physiquement mais intellectuellement, comme un adulte de chez vous. Marcy est naturellement dans ce cas.

— Décidément, soupira Holden, je ne suis pas au bout de mes surprises. J'espère, ma chère Marcy, que j'aurai le plaisir de vous revoir et l'occasion de parler longuement avec vous.

— Je le pense aussi, répliqua Marcy, dont le regard s'était posé sur Eddie.

Avant de se retirer, et tandis qu'Holden continuait à s'entretenir avec Uko, elle s'adressa à Franck :

— Je crois que je vous ai mésestimé, avoua-t-elle, vous êtes plus fort que je ne l'avais supposé.

Elle s'éloigna ensuite rapidement.

— Qu'a-t-elle voulu dire ? demanda Eddie en la suivant du regard.

— Qui le sait ?

— Mais enfin...

— Ne vous en faites pas, mon cher Eddie, nous aurons l'occasion de la revoir.

*

* *

Franck attendit le moment de se trouver seul avec Eddie et Holden pour laisser échapper sa colère. Ils venaient de regagner leur appartement et il s'adressa sans plus attendre à Holden :

— Qu'avez-vous l'intention de faire exactement ?

Un peu surpris par la question, le professeur hocha la tête.

— Respecter mon accord avec les Gotiens.

— Mais vous perdez la raison. Vous n'avez donc pas compris qu'ils ont bluffé comme des charlatans ? Je ne suis peut-être pas très calé dans le genre de question que vous avez débattu, mais je crois pouvoir

vous affirmer que vous vous êtes jeté dans la gueule du loup, avec une naïveté vraiment charmante. Leur raisonnement ne tient pas debout.

— Mr. Mac Norton, je vous prie de rester en dehors de ces questions. Elles dépassent votre compétence.

— Oui, bien sûr. Pendant que vous y êtes, dites-moi aussi que je ne connais pas mon métier. Je m'aperçois en tout cas que les Gotiens ne se comportent pas différemment des Terriens. Je connais assez les hommes pour pouvoir les juger, surtout lorsqu'ils vous endorment avec une autre idée derrière la tête.

Holden s'emporta :

— Il s'agit d'un projet qui dépasse votre entendement, je vous le répète. Sachez en tout cas que je ne négligerai rien pour sauver cette humanité, bien entendu à condition que la Terre ne doive pas en souffrir.

Franck fit un geste d'impuissance et se contenta de murmurer :

— Je suis persuadé qu'ils sont aussi incapables d'augmenter la couche d'ozone sur la Terre que d'arrêter la marche de leur planète. Tout ce qu'ils cherchent, c'est de vous faire accepter leurs idées personnelles. Ça crève les yeux.

— Vous avez entendu ma nièce. Elle a été formelle.

— Oui, un peu trop même. Holden s'arrêta, le regard furieux :

— Vous n'oseriez tout de même pas mettre en doute ses paroles ?

Franck lui fit face, une petite flamme dansant au fond de ses yeux, Il se retenait pour ne pas dire tout ce qu'il avait sur le cœur, pour ne pas bondir sur le savant, et il se contenta de s'écrier :

— Vous êtes en train de jouer avec la vie de deux milliards quatre cents millions de Terriens qui sont condamnés à périr si vous persistez dans votre entêtement. Je devrais honnêtement vous tuer pour vous empêcher de commettre ce crime monstrueux. C'est d'ailleurs l'ordre qu'on me donnerait si mes chefs étaient au courant de la chose.

Holden était devenu tout pâle. Eddie essaya de les calmer, et Franck finit par hausser les épaules.

— Je ne le ferai pas, rassurez-vous, mais ne m'obligez pas à vous le rappeler.

— Pourquoi vous disputer ? demanda Eddie. Croyez-vous que cela puisse arranger les choses ?

— Vous avez raison, Eddie. Nous sommes en train de faire le jeu de ces Gotiens.

Il fit quelques pas dans la pièce, puis, s'arrêtant brusquement, vint se planter devant les deux savants :

— Je ne puis vous en vouloir de penser et de raisonner comme des savants. Mais moi, je raisonne comme un être humain, voilà la différence. Pour vous, tout est mathématiques, formules, équations. En dehors de ça, plus rien. Vous imposez même à la nature le moule de

vos idées.

— Que serait la science si on raisonnait différemment ? objecta Holden. Ne nous a-t-on pas appris qu'un musicien sourd constatant le retour constant des intervalles, un, cinq, huit et treize sur un piano reconnaîtrait logiquement les intervalles de l'accord parfait ? Il penserait automatiquement que l'instrument doit sa construction à la pensée d'un musicien, puis il trouverait un lien entre ses propres pensées et celles qui ont permis la construction du piano. Comment voulez-vous que les savants raisonnent autrement.

— C'est exact, mais c'est là qu'est votre erreur. Tout comme les peintres cubistes qui ne voient que des cubes partout dans la nature, tout bonnement parce qu'ils ne la comprennent pas. Ils ne voient qu'une infime partie du monde qui les environne. Un savant anglais nommé Jeans prétendait même que si un musicien tombait dans un escalier en heurtant les marches numérotées un, cinq, huit et treize il verrait automatiquement de la musique dans sa tête. À condition qu'elle soit solide, bien entendu, mais cela proviendrait du fait qu'il aurait pris l'habitude de considérer toutes sortes d'intervalles comme des intervalles musicaux ordinaires.

Il secoua les épaules d'un geste las et conclut :

— Vous autres, mathématiciens, vous êtes tous les mêmes. Vous ne voyez la nature, avec tous ses problèmes, qu'à travers un écran opaque que vous tissez vous-mêmes.

Il y eut un long moment d'un silence pénible, et Holden le rompit en demandant :

— Puisque d'après vous je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez, puis-je vous demander ce que vous feriez à ma place ?

— Gagnez du temps, acceptez leur proposition, mais demeurez sur vos réserves. Ensuite nous verrons.

*

* *

Le lendemain, les trois Terriens furent ramenés dans le continent sur lequel ils étaient arrivés.

Ils retrouvèrent leurs appartements, et se demandèrent ce qui allait leur advenir.

Leur première déception ne tarda pas. En effet, ils se trouvèrent séparés du professeur Holden, car Uko avait manifesté le désir de s'entretenir avec lui.

Franck demeura seul avec Eddie. Le jeune savant avait l'air pensif, et Franck préféra ne rien lui dire.

Dans le fond, il pouvait considérer Eddie comme un allié, puisqu'il n'avait pas parlé des documents, alors qu'il savait fort bien où ils étaient dissimulés.

Il fallait donc supposer qu'Eddie ne partageait pas l'enthousiasme du professeur, ce qui était rassurant à tout point de vue.

Une idée ne tarda pas à s'ancrer dans l'esprit de Franck et il décida que la première chose à faire était de détruire ces documents, car si les Gotiens parvenaient à les découvrir, tout deviendrait terriblement dangereux.

Franck savait que l'appareil interplanétaire était toujours gardé et qu'il connaîtrait de sérieuses difficultés à l'approcher. Pourtant il ne lui restait que ce moyen s'il voulait empêcher une catastrophe immédiate.

Les documents, plus le temps passait, risquaient d'être découverts. Il fallait l'empêcher à tout prix.

Ces formules représentaient un danger universel, qu'Holden ne réalisait pas. Il fallait donc les anéantir le plus tôt possible.

Le savant mettrait un temps assez long pour les reconstituer, et c'était autant de gagné. Mais il ne fallait pas perdre une minute.

Après avoir réfléchi, Franck décida qu'il mettrait Eddie au courant. Il s'approcha de lui et murmura :

— Mon cher Eddie, merci de n'avoir pas parlé de ce que nous avons fait dans l'engin. Vous savez maintenant que c'est moi qui avais raison.

— Oui, je le crois.

— Il n'en reste pas moins que nous courons tous deux un grave danger.

— Comment cela ?

— Si ces individus mettent la main sur notre cachette, nous sommes en péril, car ils ne nous pardonneront pas cette manœuvre. Il faut donc détruire ces pièces trop dangereuses. J'ai donc décidé d'agir sans tarder.

Eddie regarda son compagnon d'un air ahuri. Il trouvait que Franck avait un courage peu commun.

— Vous allez vraiment faire ça ?

— Oui. Indiquez-moi comment pénétrer dans l'appareil.

Eddie lui enseigna le moyen d'ouvrir le sas, chose que Franck ignorait. Il se fit répéter la manœuvre, puis, certain qu'il réussirait, il dit à Eddie :

— Priez pour moi, mon vieux, et souhaitez que je réussisse. Ce soir, je vais tenter le coup.

CHAPITRE X

Franck était parvenu sur la terrasse en empruntant le chemin qu'il avait déjà parcouru une fois. Il s'étonna de constater que l'engin n'était pas gardé et il s'en félicita.

Dans la nuit, l'appareil luisait étrangement et paraissait plus volumineux, plus imposant et plus mystérieux. Il régnait un calme absolu, et seuls quelques bruits confus venant des artères qu'il surplombait arrivaient, comme tamisés et assourdis.

Le fait qu'il n'y eût aucun gardien était somme toute assez compréhensible, puisque le professeur Holden avait donné son accord à tout ce qu'on lui avait demandé. D'ailleurs, il devait être constamment surveillé, et les Gotiens n'avaient aucune raison de se méfier d'Eddie ou de Franck, qu'ils considéraient comme quantités négligeables.

Franck s'approcha et se présenta devant le sas. En tenant compte des explications d'Eddie, il se mit en devoir de manipuler les instruments d'ouverture.

Il faillit jurer à haute voix. Rien ne fonctionnait comme l'avait expliqué l'assistant du professeur. Les Gotiens avaient dû changer le dispositif d'ouverture, précaution élémentaire si on voulait bien y penser, et à l'heure actuelle, même Holden n'aurait pu pénétrer dans l'engin qu'il avait conçu.

C'était un peu comme si, en l'absence d'un locataire, un occupant de mauvaise foi eût changé la serrure de la porte d'entrée.

L'affaire était donc manquée, et il ne restait plus à Franck qu'à prendre le chemin du retour.

*

* *

Le lendemain, Tago annonça à Eddie et à Franck, par l'intermédiaire de l'écran mural, qu'Uko avait une communication à leur faire dans le courant de la matinée.

Pendant qu'ils se préparaient. Franck parlait encore à Eddie de la déconvenue qu'il avait éprouvée en se trouvant impuissant devant l'appareil et Eddie admettait que Franck avait de plus en plus raison en soupçonnant que les Gotiens n'avaient pas des intentions très catholiques.

Tago vint les chercher quelques instants plus tard et les conduisit dans un autre immeuble où ils trouvèrent Uko en compagnie du professeur Holden.

Ceux-ci avaient l'air parfaitement d'accord et étaient en train de discourir aimablement.

Uko salua les nouveaux arrivants et s'empessa de déclarer :

— Le professeur et moi-même avons tenu à ce que vous soyez au courant de nos décisions. D'ici quelque temps, une délégation se rendra sur la Terre afin de conclure l'accord nécessaire à la réalisation de nos projets. Mais auparavant, il faut que nous soyons assurés de la réussite totale de l'expérience du professeur Holden. La perte des documents oblige votre compagnon à refaire de mémoire tous ses travaux. Il lui faudra donc un certain temps et une grande patience pour arriver à ses fins, mais je garde confiance en son génie. Pendant ce temps, il nous faut trouver l'endroit où nous installerons nos premières rampes pour le lancement des fusées à destination du Soleil. Au début, l'opération s'avérera délicate et nous risquerions un échec en faisant partir nos premières fusées de Gota. J'ai donc pensé à installer nos premières rampes de lancement sur Mercure, qui est la planète la plus proche du soleil.

Franck attendit la suite, tandis qu'Eddie paraissait suivre cet exposé avec une attention soutenue.

— Évidemment, poursuivit Uko, les fusées seront radioguidées, et cette première expérience, réalisée sur une échelle réduite, nous indiquera la marche à suivre pour les suivantes. D'autres rampes seront ensuite installées sur Vénus, qui est la deuxième planète en partant du Soleil, car nous devons abandonner Mercure, dont le globe déjà brûlant sera devenu inaccessible à la suite du rayonnement solaire devenu plus intense. La même chose se reproduira sur Vénus, mais d'ici là, nos spécialistes auront appris à manœuvrer parfaitement les fusées qui pourront alors être lancées de Gota, sans crainte.

Uko venait d'expliquer son projet aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une chose toute simple et d'une banalité courante. À croire qu'il tenait dans ses mains les destinées de l'univers.

Eddie demanda :

— Serez-vous obligés de bombarder constamment le Soleil pour maintenir la chaleur supplémentaire que vous souhaitez ?

— Non. D'après le professeur Holden, qui a étudié hier un dosage approximatif, deux cents fusées seulement suffiront chaque année, et cela tant qu'il régnera des êtres vivants sur Gota.

Franck n'avait pas cessé de regarder le professeur qui, immobile derrière le vaste bureau, paraissait visiblement gêné.

Franck aurait volontiers parié que Holden gardait malgré tout ce qui avait été dit une certaine confiance dans les Gotiens, et il ne fut pas éloigné de penser que Eddie se convertissait peu à peu, devant l'attitude de son patron.

Il regrettait de plus en plus de n'avoir pas détruit ces fameux documents et se désespérait de son impuissance. Mais il ne devait rien laisser voir des sentiments qui le traversaient. Malgré tout, il lutterait

jusqu'au bout, et Uko, malgré ce qu'il pouvait croire, n'avait pas encore gagné la partie.

Ce dernier se tourna vers Holden :

— Le mieux serait, dit-il, de nous rendre d'abord sur Mercure, afin de relever l'emplacement des premières installations. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, je crois que vous avez raison. C'est bien ce qu'il y a de mieux à faire pour l'instant.

— Voulez-vous que nous partions dans deux jours, avec votre appareil ?

— Comme vous voudrez. Je tiens toutefois à vous signaler qu'il vous faudra un équipement spécial, car sur la face que Mercure présente au Soleil il règne une chaleur énorme.

— Je le sais, et j'ai tout prévu, rassurez-vous. Nos installations se feront le long de la zone interplanétaire entourant cette planète qui sépare les deux hémisphères. Cette zone fait la liaison entre l'hémisphère torride où règne une température de trois cent cinquante degrés et l'hémisphère glacé où sévit une température de moins de cent degrés. Nul doute que nous ne parvenions à trouver une ligne intermédiaire où la température sera favorable à nos travaux et nous laissera une entière liberté d'action.

— Sans doute.

— Nous ne possédons évidemment que de faibles indications au sujet de cette planète, car nous nous trouvons trop éloignés d'elle pour l'observer comme il convient.

— Remarquez, ajouta Eddie, que sur la Terre, les renseignements que nous avons au sujet de Mercure ne sont guère plus fournis, car, noyé dans le rayonnement solaire, ce globe échappe souvent à nos observations. À part les connaissances générales que nous devons aux mathématiques, nous ne savons pratiquement rien de ce qui se passe à sa surface.

Franck émit son opinion :

— Dans le cas où il y aurait des habitants, avez-vous prévu les nouvelles difficultés qui pourraient surgir ?

Uko se contenta de sourire :

— Avant d'envisager le pire, le mieux est de se rendre compte sur place.

Cette façon d'éluder la question ne plut guère à Franck, mais il préféra ne pas insister.

*

* *

Les deux jours qui suivirent trouvèrent Eddie plein de joie et d'impatience. Il ne s'arrêtait pas de parler du voyage qu'ils allaient

effectuer. Il expliquait à Franck tout un tas de détails auxquels l'agent secret ne prêtait qu'une oreille distraite, d'abord parce qu'ils lui échappaient presque complètement, ensuite parce qu'il avait d'autres soucis en tête.

Le moment arriva enfin. On vint les chercher pour les conduire à l'appareil qui était prêt à prendre le départ.

L'équipage était très important, puisqu'il comprenait vingt Gotiens, et Franck eut la surprise de reconnaître Marcy.

Tout le monde pénétra dans l'appareil, car l'heure du départ approchait.

Holden et Uko allaient se partager la charge de conduire l'engin, et Eddie seconderait le professeur.

Quant à Franck, il sentit fort bien que s'il faisait partie du voyage, c'était parce qu'on ne pouvait faire autrement.

Le départ eut lieu devant une foule immense et bientôt, dans un sifflement des tuyères en pleine activité, l'engin quitta rapidement l'atmosphère gotienne, tandis que tout disparaissait à la vue des passagers.

— Est-ce que notre voyage durera longtemps ? demanda Franck à Eddie.

— Deux jours seulement, car nous avons, à cette époque-ci de l'année, la chance d'avoir Mercure en conjonction avec Gota. Nous n'aurons donc que cent trente-cinq millions de kilomètres à parcourir.

— Oui, une bagatelle, quoi ! C'est curieux tout de même, ajouta-t-il en souriant, depuis que je vous connais, j'arrive à ne plus m'étonner de rien.

Tandis que Marcy s'approchait, Eddie poursuivit :

— Tout est relatif dans les distances. Plus tard, on jugera ridicules les trajets comme celui que nous effectuons actuellement, et on trouvera tout naturel d'aller passer son week-end dans une autre galaxie. Je vous signale, à toutes fins utiles, que les plus rapprochées sont quand même à des centaines d'années-lumière de nous.

Franck était émerveillé. Se tournant vers Marcy, il désigna de la tête le jeune savant.

— Savez-vous qu'Eddie est un type extraordinaire ? Il jongle avec les chiffres d'une façon qui me surprend toujours.

Marcy hocha la tête :

— On disait cela aussi de mon père.

Un certain malaise parut régner un court instant, mais Franck se hâta de le dissiper :

— Je n'ai pas connu évidemment votre père, mais je me souviens qu'au lycée il m'est arrivé d'entendre parler de lui, alors qu'il était encore sur la Terre, et les frères Holden constituaient pour nous la matérialisation idéale de la Science.

Puis il ajouta rapidement :

— Je suis certain que votre père devait être un homme formidable.

Marcy leva vers lui son visage sur lequel, malgré une jeunesse éclatante, on discernait une retenue qui n'était nullement de son âge, au point que l'on arrivait à se demander s'il lui arrivait parfois de sourire.

— Vous avez l'air de savoir beaucoup de choses, dit-elle.

— Vous m'avez déjà félicité pour mon savoir. Dois-je croire que vous persistez dans l'opinion que vous avez de moi ?

— Pourquoi pas ? Sur Gota, nous avons, de même que chez vous, une certaine faculté qui nous permet de juger à leur valeur les personnes que nous nous trouvons amenés à fréquenter.

— Soyez persuadée que le fait de vous fréquenter m'est particulièrement agréable. Et, puisque nous en sommes presque au chapitre des confidences, j'aimerais assez savoir, si cela est possible, quelle image vous vous faites de mon humble personne.

Marcy prit son temps, puis se décida :

— Vous êtes un être que la nature a d'abord doué de moyens physiques assez exceptionnels et d'un cerveau compréhensif, capable d'enregistrer rapidement tout ce que le commun des mortels ne peut assimiler sans étude préalable. Mais ces qualités font de vous une personne un peu orgueilleuse, dont l'égoïsme saute aux yeux. Vous ne voulez pas admettre de vous trouver en face d'autres individus qui puissent vous ramener à un peu de modestie. Votre métier d'ailleurs vous donne une assurance que vos lois encouragent et protègent, mais vous avez une certaine tendance à oublier qu'ici tout est différent.

Franck avait encaissé sans broncher. Hochant la tête, il approuva :

— Vous avez des dons de clairvoyance plutôt extraordinaires. Il ne vous reste plus qu'à trouver ma date de naissance et le prénom de ma mère, et je m'estimerai comblé.

— Je n'apprécierai jamais votre humour.

— Dommage, car cela nous aurait permis de passer le temps d'une façon plus agréable. Je trouve personnellement que le spectacle qui nous est offert manque un peu de variété. Des étoiles, toujours des étoiles et encore des étoiles.

— Vous n'êtes donc pas sensible aux merveilles de la nature ?

Eddie lui confia en souriant :

— C'est un terre à terre...

Ce fut au tour de Franck de sourire :

— Voilà notre mathématicien qui devient ironique. Je ne savais pas que la science pouvait me réserver de telles surprises.

On appelait Marcy, et la jeune fille dut les quitter sans plus attendre. Eddie la suivit du regard alors qu'elle rejoignait la délégation féminine qui effectuait quelques travaux d'observation.

— Belle fille, n'est-ce pas, mon cher Eddie ?

Un peu surpris par ces paroles, le jeune assistant préféra ne pas répondre.

— Hé là, est-ce que vous ne seriez pas amoureux, par hasard ?

— C'est une maladie que j'ignore encore, Franck.

— Alors méfiez-vous, car c'est ennuyeux, ce truc-là. Personnellement, il y a une jeune fille qui m'attend sur la Terre et qui doit... Mais je vous raconterai ça un autre jour. Pour l'instant, notre cher professeur tous réclame. En effet, Holden faisait signe à son assistant de venir le rejoindre et Eddie s'empressa de gagner le poste de pilotage.

*

* *

Franck avait une seule pensée en tête, récupérer les documents qui étaient pour ainsi dire à portée de sa main.

Mais il devrait jouer de ruse, car il lui faudrait un certain temps pour déboulonner la plaque derrière laquelle ils étaient dissimulés.

Quand il avait pris place dans l'appareil, il avait pensé que ce ne serait là qu'une simple formalité, mais, comble de malchance, la cabine qu'il avait occupée avec Eddie avait été affectée à Marcy et à une autre jeune femme, de sorte qu'il se rongait les poings en se demandant comment il pourrait s'y prendre pour agir sans attirer l'attention de quiconque.

Il fallait absolument qu'il ait trouvé un moyen d'agir avant le retour sur Gota.

Il s'en ouvrit à Eddie, lui demandant son aide. Certes, le jeune assistant ne se montra pas très enthousiaste au début, car il se demandait toujours où était la vérité, mais il finit par se rendre une fois encore aux raisons de son ami.

Il fut donc décidé que Franck, pour un motif à trouver, pénétrerait dans la cabine de Marcy lorsqu'elle serait seule. Les deux hommes trouveraient un prétexte pour appeler au dehors la jeune fille. Franck agirait sans perdre de temps, et Eddie resterait devant la porte, l'empêchant d'entrer dans sa cabine, si par hasard elle revenait trop rapidement.

Le petit scénario ainsi établi, il fallut attendre le moment propice pour passer à l'exécution.

Le hasard, qui, ainsi que Franck se plaisait à le reconnaître, s'était montré souvent son allié, leur apporta le soir même l'occasion tant souhaitée.

La compagne de Marcy qui avait déjà pris quelques heures de repos quitta la petite cabine pour aller se restaurer. Marcy était donc seule à l'intérieur et Franck décida que l'heure H venait de sonner.

Clignant de l'œil à l'intention d'Eddie, il se dirigea vers l'office, se fit servir un breuvage chaud et particulièrement goûté des Gotiennes, puis, son récipient à la main, il frappa à la porte de la cabine.

C'est avec un ahurissement qui prêtait à rire que la jeune fille regarda Franck et ce qu'il tenait à la main.

— Que voulez-vous ?

Sans attendre d'y être invité, il était entré avec un sourire gentil.

— J'ai tenu à vous apporter la preuve que je n'avais pas que des défauts et qu'il m'arrive souvent d'être attentionné. J'ai pensé à vous apporter une tasse de cette délicieuse boisson.

— Je ne vous ai rien demandé, répondit-elle en prenant machinalement le récipient que lui tendait son visiteur.

— Allons, ne soyez pas toujours aussi ingrate. Que diable, pourquoi ne serions-nous pas de boas amis ?

Évitant la question, Marcy enchaîna :

— Que va-t-on penser si on vous a vu entrer ici ?

— N'ayez aucune crainte, personne ne m'a vu, et je n'ai aucunement l'intention de vous compromettre.

— Je connais les façons d'agir des Terriens, et j'en suis la triste victime.

— Ne dramatisez pas, essayez plutôt de vous débarrasser de ce complexe, ma chère Marcy, ce complexe qui est à l'origine de la haine que vous manifestez contre tout ce qui vient de la Terre. Certes je ne saurais approuver la conduite de votre père, mais je ne suis pas qualifié pour la juger, et ce qu'il a pu faire ne me concerne nullement. Mais avouez honnêtement que vous avez tort d'en faire supporter les conséquences à l'humanité terrienne tout entière.

Marcy ouvrit de grands yeux et Franck pensa un moment qu'elle allait bondir comme une tigresse déchaînée. Il n'en fut rien, elle se contenta seulement de demander :

— Qu'est-ce qui vous permet de croire que je désire en faire supporter les conséquences aux Terriens ?

Franck se dit qu'il était peut-être allé un peu loin et il se hâta de répondre :

— Ce n'est pas exactement ce que j'ai voulu dire. D'après moi, vous généralisez un peu trop. La Terre est en somme votre seconde patrie, et c'est dommage que vous ne la connaissiez pas.

— Qu'y a-t-il donc de plus qu'ici ?

— Je ne sais pas exactement. De l'air, de l'eau, de la terre, des hommes et des femmes qui ne sont ni meilleurs ni pires que sur Gota.

Sans transition, il s'approcha de la jeune fille et saisit la tasse qu'elle venait de vider.

— Je suis certain que si vous étiez moins agressive, vous seriez encore plus jolie, car vous l'êtes, Marcy. Oui, vous êtes très jolie.

Il fallait obtenir la confiance de Marcy, et Franck se disait qu'une femme, fût-elle Gotienne, ne devait pas rester insensible aux compliments. Cela faisait d'ailleurs partie de son plan. Il ne s'était pas trompé, car la jeune fille, visiblement décontenancée au premier abord, esquissa un pâle sourire :

— Cela pourrait passer pour de la sincérité, si je ne vous connaissais pas.

— Vous me fâchez beaucoup, car je suis sincère lorsque j'aborde un tel sujet... c'est une de mes rares qualités.

Il y eut un instant de silence, puis Marcy reprit :

— La Terre manquerait-elle de jolies femmes ?

Franck la considéra un instant, et il s'avoua que la jeune Marcy en aurait remontré à beaucoup, car elle était d'une beauté extraordinaire. Elle possédait quelque chose de spécial, de nouveau, de particulier, et la réponse qu'il lui fit ne manquait pas de franchise.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais il faut reconnaître qu'il y a en vous quelque chose qu'on ne trouve pas chez les Terriennes.

Pour la première fois, il vit la jeune fille sourire franchement, et il comprit qu'il venait de marquer un sérieux point. Elle allait parler lorsqu'une lampe rouge s'alluma sur un petit cadran mural, tandis que la voix d'Uko résonnait dans un petit haut-parleur.

Marcy était priée de se rendre dans la salle de pilotage. La voix se tut, et elle regarda Franck :

— Voulez-vous attendre un moment avant de partir ? Je ne tiens pas à ce qu'on nous voie sortir ensemble ?

C'était vraiment une occasion inespérée et Franck sentit un frisson le parcourir à la pensée que le hasard lui donnait encore un sérieux coup de main.

Marcy daigna sourire avant de sortir et elle referma la porte sur elle.

Le moment d'agir était venu. Franck souhaita qu'Eddie eût pour une fois suffisamment d'imagination pour retarder le retour de Marcy, dans le cas où elle regagnerait la cabine avant qu'il eût terminé son petit travail.

Mais il n'était plus temps de reculer. Sans perdre une seconde, il bondit vers le fameux placard.

Il s'était précautionneusement muni d'un tournevis et il se mit en devoir de déboulonner la plaque métallique derrière laquelle devaient se trouver les feuillets.

Il ne s'énervait pas, mais agissait le plus rapidement possible. Dès que la plaque eut été dévissée, il trouva les papiers précieux qu'il enfouit rapidement dans sa poche, après quoi il fit l'opération inverse, tandis qu'il sentait des gouttes de sueur perler à son front.

Il entendit soudain la voix de Marcy et poussa intérieurement un juron : il lui restait encore une vis à remettre en place.

La jeune fille allait entrer, la poignée tournait déjà. Mais Eddie intervint, et Franck n'entendit plus qu'un murmure, tandis qu'il s'affairait.

La plaque était en place. Il referma le placard. La partie était gagnée.

Il attendit encore quelques secondes. Eddie, visiblement à court d'arguments, abandonnait la partie.

La porte s'ouvrit et Marcy entra.

— Vous êtes encore là ? s'étonna-t-elle.

— Il y avait quelqu'un dans le couloir.

— Oui, c'était votre ami Eddie, mais il vient de partir.

— À la bonne heure.

— Je viens, lui apprit-elle, de donner des instructions à mes compagnes au sujet du fonctionnement du scaphandre spécial qui nous sera indispensable sur Mercure.

— Je crois que je ferais bien d'aller en faire autant.

Marcy entrouvrit la porte, regarda dans le couloir et se tourna vers Franck :

— Il n'y a personne, vous pouvez sortir.

CHAPITRE XI

Franck avait rejoint Eddie qui ne pouvait dissimuler son impatience. L'assistant lui demanda :

— Alors ?

— J'ai réussi.

— Vous les avez ?

— Bien sûr.

Un soupir échappa au savant. Il serra les mains de son compagnon, puis lui expliqua qu'il avait eu toutes les peines du monde à retenir la jeune fille.

— Je crois que je n'ai pas été très fort, conclut-il. Franck se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que cela me prouve que vous êtes réellement amoureux. Sinon, vous auriez été à l'aise pour lui inventer un tas d'histoires.

— Je n'ai pas votre cynisme, en effet.

— Il vaut mieux pour vous. Sachez bien, mon vieux, que dans la vie que je mène, je n'ai pas le droit de laisser la moindre place aux sentiments. Ne m'en veuillez pas.

— Qu'allez-vous faire des documents ?

— Je vais m'en débarrasser le plus rapidement possible, car j'éprouve la désagréable impression de trimballer dans ma poche une bombe atomique.

Eddie fit la grimace, visiblement ennuyé :

— Ne pensez-vous pas que ce soit un crime de détruire toutes ces formules ?

Franck haussa les épaules.

— Ne croyez-vous pas que c'en serait un plus grand encore de laisser les Gotiens mettre la main dessus ?

Leur entretien fut interrompu, car on les invitait à aller chercher leurs scaphandres spéciaux.

— Nous en reparlerons bientôt, souffla Franck.

*

* *

Le globe de Mercure était devenu énorme. Dans quelques heures, ils seraient arrivés à destination.

Holden avait quitté le poste de pilotage pour prendre un peu de repos, car il était resté à son poste presque sans désespérer depuis le départ de Gota. Eddie ne l'avait remplacé qu'à de courts intervalles, pour lui permettre de se restaurer rapidement. Il était exalté et parlait sans arrêt en gesticulant :

— Nous allons enfin connaître les secrets de Mercure. Il va m'être possible de vérifier si les données que nous possédons sur Terre sont exactes...

— Il paraît que l'on sait très peu de choses sur cette planète, dit Franck. Pour ma part, j'avoue ma presque totale ignorance. Vous serait-il possible d'enrichir mes connaissances ?

— Je pense que vous devriez attendre le voyage de retour. Pour l'instant, je vous dirai seulement que ce globe, qui a une orbite très elliptique, gravite tantôt à quarante-neuf millions, tantôt à soixante-neuf millions de kilomètres du Soleil. On l'observe très imparfaitement depuis la Terre, seulement quelques jours par an, le matin en avril ou en septembre, et au crépuscule en janvier ou en juin.

— Ce n'est pas très vaste comme renseignements. Évidemment, on sait que Mercure tourne autour du Soleil, poursuivit Franck en prenant un air sérieux.

— Quelle question, grommela Holden, sans relever l'ironie pourtant décelable. En l'an 265 avant notre ère, Ptolémée rapporte que les Égyptiens savaient déjà que cette planète tournait autour du Soleil. C'est évidemment beaucoup plus tard qu'on apprit que sa révolution était de quatre-vingt-un jours, et l'on sait maintenant que son orbite est inclinée de 7° par rapport à celle de la Terre.

— C'est grand, ce patelin ?

— Ce patelin, comme vous dites, Mr. Mac Norton, mesure quatre mille sept cent vingt kilomètres de diamètre, environ le tiers de celui de la Terre. Son volume est vingt fois moindre, et c'est la plus petite de toutes les planètes.

— Vous oubliez quelque chose, mon cher professeur, c'est de dire qu'elle est quand même la plus lourde, car sa densité est de 6,2 alors que celle de la Terre est de 5,5. Quant à sa rotation, malgré le fait qu'on ait adopté le principe qu'elle présente toujours la même face au Soleil, comme la Lune le fait pour la Terre, plusieurs savants pensent encore que Mercure tourne sur lui-même en vingt-quatre heures environ, si mes souvenirs sont précis.

Holden ouvrit de grands yeux et resta un court moment boucha bée.

— Mais quelle sorte d'homme êtes-vous donc ? L'astronomie vous intéresse-t-elle à ce point ?

Franck sourit de toutes ses dents.

— Tout m'intéresse, professeur, et je suis doté d'une excellente mémoire.

— Quand je pense que vous m'avez laissé parler inutilement. Je vous revaudrai ça.

Franck redevint sérieux et lui prit le bras :

— J'espère que nous sommes toujours d'accord ? Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ?

Holden jeta un coup d'œil autour de lui avant de répondre :

— Mais oui, vous n'avez aucune crainte à avoir. Je ne ferai rien sans être certain de leur bonne foi.

— Puis-je compter sur vous ?

Un peu énervé, Holden haussa les épaules :

— Puis-je vous demander de ne pas gâcher un des plus beaux instants de mon existence ?

Il rejoignit sur ces paroles le poste de pilotage où Uko annonçait que l'appareil allait se renverser dans quelques minutes.

*

* *

Le sol de la planète montait maintenant vers eux, et Uko décida qu'il ferait tout le tour du globe avant de se poser.

Ils se rendirent rapidement compte que leurs prévisions s'étaient avérées exactes, à savoir que Mercure tournait toujours la même face au Soleil et qu'il existait donc sur sa surface deux zones, l'une torride et l'autre glacée.

Ils assistèrent à un spectacle impressionnant en survolant la zone exposée au soleil. C'était une fournaise insupportable, des colonnes de feu sortaient des fissures dans le sol, des vapeurs énormes tourbillonnaient sans arrêt.

Il n'y avait évidemment pas la moindre végétation, pas la moindre goutte d'eau. Le désert aride s'étendait à perte de vue.

L'autre face n'était guère plus réjouissante. Le désert y régnait aussi, mais dans la nuit qui l'entourait, il était lugubre.

Aucune trace de vie ne fut décelée, ce qui n'avait rien de surprenant, car il eût été difficile de concevoir des êtres doués pour vivre dans un climat aussi atroce.

— Cela me rassure un peu, dit Franck en enfilant son scaphandre, car s'il y avait une humanité sur Mercure, cela compliquerait bougrement les choses.

— C'est également mon avis, murmura Eddie.

L'appareil venait d'être dirigé vers la zone intermédiaire qui ceinturait la planète.

Il s'agissait d'une bande large d'une centaine de kilomètres baignée d'une luminosité perpétuelle due aux rayons solaires qui effleuraient le contour du globe.

Tout était désert, morne et désolé. On ne décelait pas le moindre atome d'air.

Sans heurt, l'engin se posa sur un sol rocailleux d'un rouge uniforme. Dans le ciel d'un noir d'encre brillaient d'innombrables étoiles que la lumière solaire ne parvenait pas à estomper. Les ombres projetées par les rocs ou les monticules de pierre étaient nettes,

comme irréelles.

L'horizon lui-même était constitué par une ligne nette et la visibilité demeurait partout parfaite.

Après une inspection minutieuse des scaphandres, Uko donna le signal de la sortie.

L'un après l'autre, les passagers de l'appareil passèrent par le sas et mirent le pied sur le sol. La pesanteur étant plus forte, ils se sentirent un peu gênés dans leurs mouvements.

Sut l'ordre de Tago, les spécialistes gotiens débarquèrent tout le matériel et l'équipement que l'on avait prévu pour effectuer les diverses expériences que se proposaient de faire Uko et Holden, en étroite collaboration.

On décida que les équipes se remplaceraient toutes les cinq heures, et trois groupes furent formés, dont le premier fut placé sous la direction de Uko et Holden.

Pour cette première prise de contact avec Mercure, il n'était question que de choisir un endroit idéal où installer les rampes de lancement que l'on transporterait à pied d'œuvre à l'aide d'un moyen de locomotion qui restait encore à trouver. La difficulté serait certainement assez aisée à surmonter.

Pendant près de quarante-huit heures, les équipes se succédèrent et l'étude du magnétisme solaire fut une des expériences les plus poussées, car il fallait redouter que la proximité de l'astre n'offrît certaines difficultés pour le guidage des fusées.

Les constatations et les calculs dûment vérifiés eurent le don de satisfaire les deux savants, si bien qu'après avoir déterminé l'endroit où seraient établies les rampes de lancement, Uko donna le signal du retour.

Tago, visiblement satisfait, devenait de plus en plus aimable à l'égard de Holden et il ne lui cacha pas sa joie de constater qu'aucune humanité n'existait sur Mercure.

— J'en suis très heureux, croyez-le bien, mais reste à savoir si Vénus est dans le même cas. Je pense que nous pourrions profiter de l'occasion pour faire un crochet vers cette planète. D'après mes calculs, cela ne nous retardera que de trois jours environ.

Uko approuva l'idée de son compatriote :

— C'est très faisable, déclara-t-il, d'autant plus que nous n'aurons pas de plusieurs mois la chance d'avoir la planète Vénus aussi près de Gota. Comme il nous faudra installer également des rampes de lancement, autant nous y rendre tout de suite.

*

* *

L'itinéraire avait été modifié dès le départ de Mercure, mais on ne

tarda pas à s'apercevoir qu'une sensible perte de vitesse affectait la marche de l'engin.

Une avarie s'était produite, qu'on ne pouvait déceler en plein vol, et pour plus de sécurité, il fut décidé de revenir sur Gota, que l'on n'atteindrait, à cette vitesse réduite, que quatre jours plus tard.

Rien ne se produisit pendant le voyage et nos voyageurs prirent pied sur Gota avec un plaisir certain.

Eddie avait été très occupé pendant le voyage de retour, et il n'avait guère eu l'occasion de converser avec Franck, mais il trouva le moyen de venir lui parler quelques instants avant l'arrivée.

— Avez-vous pu vous débarrasser des documents ?

Franck sourit et inclina affirmativement la tête.

— Quand ?

— Peu après que nous avons quitté Mercure.

— Me voilà rassuré. Mais êtes-vous certain que personne ne se doute de rien ?

— Bien sûr que non. J'ai choisi le moment où l'on évacuait les matières organiques pour jeter les papiers dans les toilettes. À l'heure actuelle, ils doivent flotter entre Mercure et Gota. Peut-être un jour arriveront-ils sur un globe où des savants comme vous chercheront à déchiffrer ces formules tombées du ciel. Voilà qui serait drôle, conclut-il en riant.

— Heureusement qu'il n'y a aucun danger à cela.

Ce n'est que le surlendemain qu'Eddie apprit à Franck les dernières nouvelles officielles.

D'accord avec le professeur Holden, il avait été décidé de la construction d'un immense engin interplanétaire capable d'emmener sur Mercure, en deux ou trois voyages, le matériel nécessaire, ainsi que les installations préfabriquées des rampes de lancement, sans oublier l'habitation provisoire du personnel qui serait désigné pour effectuer le lancement des premières fusées. Habitations étanches, aérées, climatisées, tout était prévu pour donner à cette première équipe un confort assez agréable ; on ne leur avait d'ailleurs pas caché les risques d'une telle entreprise.

Il fallait avant tout que Holden donnât les secrets de la marche d'un tel appareil à travers les espaces intersidéraux. Mais Franck apprit avec joie que, si le professeur avait accepté de diriger ces travaux de construction qu'il dessinerait lui-même, il avait donné comme condition qu'il serait le seul à conserver les secrets de l'engin.

— Comment diable s'y prendra-t-il ? demanda Franck.

— Ce n'est pas compliqué. Toutes les pièces seront fabriquées par des usines différentes et rassemblées sous la conduite de Holden et de moi-même par des équipes de Gotiens qui se remplaceront lorsque nous le jugerons nécessaire. De cette manière, nous éliminerons non

seulement les risques d'indiscrétion, mais encore les risques d'espionnage, si je puis employer ce terme.

— Bravo, approuva Franck, c'est un peu comme pour la construction de la première bombe atomique sur la Terre. Mais où cela va-t-il nous mener ? Avez-vous vraiment l'intention d'aller jusque-là ?

— J'espère que non. Croyez que je fais tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour convaincre Holden, mais ce dernier me répète qu'il ne peut éternellement éluder la question et que, tôt ou tard, il sera obligé de se mettre à l'ouvrage.

— Il n'y a qu'à prendre modèle sur Pénélope... Allons, nous trouverons bien un moyen d'éviter tout cela.

Il se rendit compte qu'Eddie ne partageait pas son optimisme, et le jeune assistant n'avait peut-être pas tous les torts.

CHAPITRE XII

Quelques jours plus tard, les deux amis apprirent que Holden et Uko, après un aller et retour sur Vénus, étaient revenus annonçant que ce globe, environné de vapeurs et d'atmosphère lourde, était aussi inhabité que Mercure.

Par conséquent, rien ne s'opposait maintenant à la réalisation des projets soigneusement étudiés.

— Il nous faut agir, Franck, dit Eddie, passablement inquiet de l'aveuglement de Holden. Avez-vous une idée ?

— Pas précisément, mais j'allais justement rendre visite de ce pas au professeur Notka.

— N'est-ce pas celui qui s'est opposé ouvertement au projet d'Uko lors du Congrès ?

— Exactement. Il m'est vraiment sympathique, ce brave homme, et de plus il ne paraît pas en bons termes avec notre chère Marcy.

— Quel rapport ?

— Mon petit doigt fait encore des siennes. Si vous voulez m'en croire, retournez sans tarder auprès de votre génial patron. Je vous rendrai compte demain de l'entretien que je vais avoir.

Comme on le laissait toujours libre de se rendre où bon lui semblait, Franck n'eut aucune peine à trouver le domicile du professeur Notka qui le reçut avec plaisir, tout en se demandant la raison de cette visite plutôt inattendue.

Frank savait que sa mission était délicate et qu'il risquait, s'il se trompait, de compromettre sérieusement la réussite de ses projets.

Mais, d'un rapide coup d'œil, il jugea le professeur Notka comme un homme intègre, ennemi de tout protocole, et aimant certainement la franchise par-dessus tout.

Après quelques banalités préliminaires, Franck l'interrogea :

— J'ai été étonné, en raison de votre notoriété, que vous n'ayez pas fait partie de notre voyage sur Mercure.

Notka sourit imperceptiblement.

— Je suis flatté que vous ayez remarqué mon absence, mais ce qui m'étonne, c'est que vous sachiez que je connais votre langue suffisamment pour tenir une conversation.

— Il n'y a rien de sorcier dans tout cela. Au cours du Congrès, j'ai simplement surpris une conversation que vous avez eue avec Holden.

— Vous êtes décidément très observateur. Non, voyez-vous, on n'a pas cru devoir me convoquer pour ce voyage sur Mercure.

Cela avait été dit d'un ton mélancolique, et Franck comprit qu'il avait vu juste en supposant que Notka ne devait pas être dans les meilleurs termes avec les dirigeants de Gota.

— Oui, je vois ce que c'est, dit-il soudain. Étant donné que vous ne partagez pas les opinions du professeur Uko, vous avez toute une majorité contre vous, jusques et y compris ce charmant professeur Marcy Golko.

— Comment le savez-vous ?

— Il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir qu'elle ne vous aime pas beaucoup. Hier encore ne vous a-t-elle pas critiqué assez vertement au cours d'une réunion ?

Notka ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je vois que votre ami Eddie est aussi perspicace que vous. Il se trouvait à la réunion, lui aussi.

— Pour quelle raison tous ceux qui ne partagent pas les vues d'Uko sont-ils comme vous tenus à l'écart par leurs collègues ?

Il sentit une certaine gêne chez le Gotien qui s'empressa de trancher :

— Il m'est pénible d'aborder un tel sujet et je préférerais que nous parlions d'autre chose.

Franck se leva :

— Écoutez, professeur, pourquoi ne pas me dire la vérité ? Je puis vous assurer que vous avez en moi un allié. Si cela pouvait vous mettre à l'aise, sachez que je suis contre toutes les décisions prises actuellement. Malheureusement je ne suis pas un savant, mais j'ai en revanche des qualités que j'aimerais mettre à votre service si cela était possible. Je vais vous parler franchement.

Notka n'eut aucune réaction. Il se contentait d'écouter.

— Je suis certain qu'Uko nous bluffe considérablement, et que la destruction de la race terrienne est le moindre de ses soucis. Il n'éprouve aucun de vos scrupules, si j'en juge d'après votre intervention de l'autre jour.

Notka secoua pensivement la tête, fit quelques pas dans la pièce puis revint vers Franck :

— Je vais vous parler franchement aussi, dit-il. Non, je ne partage pas les opinions d'Uko et des siens. Il est exact également que je sois tenu à l'écart, ainsi que tous ceux qui ont approché de près ou de loin Peter Holden. Vous ne savez peut-être pas que j'ai travaillé avec lui pendant huit ans.

Il eut un sourire de pitié puis poursuivit :

— Voilà peut-être les raisons qui poussent Marcy à me haïr. Vous n'ignorez certainement pas qu'elle...

— Qu'elle est la fille de Peter, coupa Franck. Je le sais, mais ne saisis pas le rapport.

— Le seul défaut de Peter, le plus grave, a été son amour immodéré de la science. Si à un certain moment il redevint un homme comme tous les autres, au point d'avoir un enfant, cette naissance ne le

transporta pas de joie. Elle lui laissa à penser qu'il en serait gêné pour ses travaux. Malgré mes conseils, mes avis, malgré même la grande amitié que j'éprouvais pour lui, il s'entêta à éloigner la mère et l'enfant, ne consentant à voir Marcy qu'une heure de temps à autre. La plupart du temps, c'est avec moi qu'elle passait ce qu'elle considérait comme une pénitence, car sa mère l'avait élevée dans la haine de son père et de la Terre. Peter s'intéressa pourtant à elle quand elle atteignit sa sixième année, mais c'était davantage comme un professeur que comme un père, et le fossé entre eux n'a jamais été comblé. Plus tard, Marcy s'en prit à tous les collaborateurs de son père. Mais cela importe peu. Pour en revenir à Peter, il avait été lui aussi prié d'étudier le projet qui vient d'être accepté par son frère.

Franck sursauta :

— Voulez-vous dire que ce projet n'est pas nouveau ?

— Exactement. Peter a d'ailleurs déclaré à maintes reprises et catégoriquement que nous n'étions pas en mesure de pouvoir à notre gré augmenter l'épaisseur de la couche d'ozone sur la Terre, car nous ne connaissons pas encore les causes exactes qui ont modifié celle de Gota.

— Mais alors, Uko se serait avancé à ce point-là, bien qu'il soit convaincu de l'impossibilité de ce projet ?

— Malheureusement oui. Mais que voulez-vous que je fasse ? Vous avez comme moi entendu l'exposé de Marcy, et il était très convaincant.

— Trop à mon avis, c'est ce qui m'a intrigué. Franck demanda ensuite brusquement :

— Comment Peter a-t-il pu échapper aux exigences répétées des dirigeants gotiens ?

Notka hésita un peu avant de répondre :

— Ils l'ont tué.

— Que dites-vous ?

— Je ne pourrais vous le certifier, mais tout me laisse croire qu'ils se sont débarrassés de Peter avec l'intention bien arrêtée de s'emparer de tous ses documents secrets. Mais ils ne trouvèrent rien chez lui, car Peter était doué d'une mémoire colossale et il détruisait ses formules aussitôt qu'il les avait emmagasinées dans son cerveau.

— Marcy est-elle au courant de tout cela ?

— Je ne le pense pas. Elle était très jeune à cette époque-là, et la thèse officielle de l'accident a été acceptée par tout le monde.

Franck demeura un instant soucieux, puis demanda :

— En somme, notre situation n'est guère plus enviable que celle de Peter. Si au moins nous trouvions une solution pour arranger les choses...

— Je suis persuadé que Peter l'avait trouvée, mais hélas, il est mort

avant de dévoiler son secret.

— Qu'est-ce qui vous permet de parler ainsi ?

— Notre collaboration était assez étroite, je vous l'ai dit, et je me souviens parfaitement que la veille de sa mort, il a murmuré qu'il avait enfin trouvé le moyen de ramener la planète Gota à sa température normale. De quelle façon ? Je ne l'ai jamais su. Mais c'est pour cette raison que je persiste à affirmer que l'on doit trouver d'autres procédés avant d'employer celui qui consiste à détruire trois planètes, dont une est habitée, nous le savons.

Franck était étonné de ce qu'il venait d'apprendre et il remercia chaudement le professeur de la confiance qu'il venait de lui témoigner. Il faut croire que l'agent secret était sympathique au Gotien, car celui-ci n'en avait pas terminé avec ses confidences.

Franck apprit qu'un mouvement de dissidence se formait parmi les adversaires du projet d'Uko, et ce mouvement se trouvait concentré presque entièrement sur le continent où ils se trouvaient. Il demanda enfin à Franck d'éviter de revenir, car lui-même était surveillé.

Franck en savait assez pour l'instant. Avant de quitter le professeur, il lui fit promettre de tenter l'impossible pour le tenir au courant de ce qui pouvait advenir.

Puis il sortit par un autre côté de l'immeuble, afin d'éviter toute rencontre suspecte.

Il sursauta en voyant un appareil semblable à celui de Tago se poser près de lui.

Marcy était à l'intérieur et elle lui fit signe de vouloir bien monter à ses côtés.

La jeune fille avait un visage impassible et Franck fut étonné de l'air froid qu'elle gardait.

Sans rien dire, elle le conduisit sur la terrasse de son immeuble et le fit entrer dans son appartement.

— Mais enfin, Marcy, que se passe-t-il ? Quel est donc ce mystère ?

— Je vais vous le dire. Je commence vraiment à comprendre beaucoup de choses. Voulez-vous m'indiquer quel a été le but de votre visite au professeur Notka ?

— Tiens, vous m'espionnez maintenant ?

— L'immeuble occupé par le professeur est surveillé, vous ne devez certainement pas l'ignorer.

— Ma chère Marcy, sachez une bonne fois pour toutes que je vis sur Terre libre dans un pays libre, et je n'ai jamais toléré que quelqu'un vienne s'occuper de mes affaires privées.

— Il s'agit d'affaires publiques et non privées. D'autre part, vous avez tenté à plusieurs reprises d'approcher l'appareil placé sous notre garde. Dans quel but ?

— Je ne comprends pas votre question.

— Je vais donc préciser, puisque vous m’y forcez. Dans l’appareil, il y avait, je dis bien il y avait, quelque chose qui pour vous avait une importance exceptionnelle. Laissez-moi continuer. J’occupais lors du voyage sur Mercure votre ancienne cabine. Je ne l’ai su malheureusement que plus tard. Comme il vous fallait un moyen pour récupérer ce que vous aviez caché quelque part dans cette cabine, vous m’avez joué une comédie indigne. Vous êtes très fort.

Franck ne put qu’apprécier l’esprit de déduction de la jeune fille, mais il s’efforça de prendre un air très étonné, décidé plus que jamais à jouer le jeu jusqu’au bout s’il voulait connaître le fond de la pensée de Marcy.

— Décidément, sourit-il, vous devez lire trop de romans d’aventures, car je suppose qu’il doit en exister ici comme chez nous. Non, Marcy, je regrette de vous décevoir, mais vous êtes dans l’erreur la plus complète. Je ne comprends absolument rien à votre histoire de cachette.

Marcy ricana :

— Bien sûr, vous n’êtes pas homme à avouer aussi spontanément. Mais vous avez parfaitement compris. Alors écoutez la suite. En ce moment, votre ami Eddie est arrêté et placé sous surveillance. On vous recherche partout et je puis dès maintenant vous faire arrêter à votre tour.

Franck avait la certitude que Marcy disait la vérité et il comprit que la situation devenait de plus en plus grave pour eux.

— Que reproche-t-on à Eddie ?

— Le même délit qu’à vous-même, c’est-à-dire le vol des documents appartenant à mon oncle.

— Tiens, cette parenté vous remonte maintenant à la mémoire ?

Sans relever cela, Marcy continua :

— Les documents placés dans la serviette étaient trop bien départagés et l’on pouvait affirmer que c’était là l’œuvre d’un spécialiste. Il ne pouvait donc s’agir que d’Eddie. L’ingéniosité du stratagème ne pouvait venir que de vous, je vous l’accorde, mais l’exécution concernait Eddie. Nous croyons fermement que vous êtes tous les deux responsables de cette manœuvre.

Franck hocha la tête :

— Évidemment, c’est vous qui avez donné ce point de vue aux autorités.

— Et j’en suis fière. Je vous répète que je lutte pour la sauvegarde de notre humanité.

— Et l’anéantissement de la nôtre par le même coup. Marcy, vous jouez un jeu dangereux, cruel et inutile à la fois. Ne croyez-vous pas que d’autres solutions pourraient être étudiées ?

— On voit que vous avez discuté avec le professeur Notka. C’est un

fou.

— Erreur, c'est un réaliste, ce qui ne revient pas au même.

— Allez-vous me dire où sont les documents ?

— En voilà assez. Faites-moi arrêter si vous croyez arriver à un résultat. Qu'on en finisse une fois pour toutes.

Franck essayait de gagner du temps, mais il avait affaire à forte partie, et il le constatait au fur et à mesure que la jeune fille le poussait dans ses derniers retranchements.

Elle alla au fond de la pièce et brancha la télévision. Franck regarda et soupira intérieurement. Partout les partisans de Notka étaient arrêtés et conduits immédiatement en lieu sûr.

Puis une voix s'éleva et Marcy dit simplement :

— Je regrette que vous ne connaissiez pas le Gotien. On vient d'annoncer que vous êtes recherché.

Franck se dit que la situation n'avait jamais été aussi critique.

Il se demandait aussi pour quelle oraison la jeune fille hésitait encore à le livrer à Uko. Tôt ou tard il serait découvert, il n'avait aucun doute à ce sujet. Alors, dans ces conditions, à quoi bon perdre du temps à des conversations oiseuses ?

C'est alors qu'il comprit. Marcy, sans même s'en rendre compte, obéissait à un sentiment inexplicable pour elle, mais qui pour Frank consistait en ce qu'il appelait « un attrait physique pour sa personne ».

C'était une chance inespérée pour lui.

— Je vous ai dit la vérité, Marcy. Croyez bien que la mort ne me fait pas peur. Je l'ai tant de fois affrontée au cours de mon existence que j'arrive à ne plus m'en soucier.

Il désignait du regard l'arme terrible que Marcy tenait dans ses mains depuis qu'ils étaient entrés dans l'appartement. Il savait parfaitement que la jeune fille n'hésiterait pas, en cas d'agression de sa part, à l'abattre, quitte à le regretter ensuite.

— Mourir sur des accusations fausses, voilà qui m'ennuierait profondément.

— Qui me prouve que vous dites la vérité ?

Franck s'était approché tout en parlant et s'était assis aux côtés de Marcy, admirant le gracieux visage de la jeune fille.

Elle paraissait visiblement gênée, d'autant plus qu'il se mit à lui parler gentiment.

Peu à peu, il rapprochait son visage du sien et il voyait passer dans son regard des lueurs imprécises. Il savait que le charme opérait, mais il ne tenait pas à faire une fausse note.

Finalement il fut à deux doigts de ses lèvres. Elle soupira et posa l'arme sur une petite table.

Franck bondit et s'en empara. Son visage s'était soudain durci :

— Je regrette, Marcy, mais je n'ai pas de temps à perdre.

Elle se mit à pleurer, tout en le regardant. Elle ne faisait aucun mouvement, et laissait les larmes ruisseler sur son visage enfin expressif.

— Maintenant c'est moi qui pose les questions, décida-t-il. Savez-vous que votre père, avant de mourir, avait trouvé un moyen pacifique de rétablir la situation sur Gota ?

— Non.

— Réfléchissez bien. Ce moyen existe. Quel est-il ? C'est ce que je veux savoir.

Marcy regardait Franck d'un air ahuri.

— M'avez-vous entendu ?

Il se demanda si vraiment il ne faisait pas fausse route à son tour en accusant Marcy de complicité avec Uko.

— Je vous jure que je ne suis au courant de rien. J'étais trop jeune quand mon père est mort, et ma mère, peu instruite, avait cessé toute relation avec lui depuis fort longtemps.

Franck eut un geste d'énervement et demanda :

— Puisque Notka a surveillé votre instruction, et je le sais d'après ce qu'il m'a dit, ne vous a-t-il jamais fait part d'une certaine découverte faite par votre père avant de mourir ?

— Jamais.

— Tant pis, il ne me reste pas trente-six solutions.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Marcy apeurée.

— Ce n'est pas compliqué. Il ne demeure plus qu'une seule chose à tenter. Vous allez me procurer un de vos appareils individuels dont se servaient vos « hommes suicides » au cours de vos dernières guerres. Vous voyez que je suis assez documenté sur votre histoire ancienne.

Sans chercher à comprendre de quelle façon Franck pouvait être au courant de l'existence de ces armes terribles, elle s'écria :

— À quoi cela vous servira-t-il ?

— Je trouverai bien un moyen d'amener tout le monde, y compris Holden, Eddie et vous-même à l'intérieur de notre appareil, sous prétexte de livrer les documents qui pourraient y être cachés. Comme personne ne pourra se douter que j'aurai mis en marche, sur moi, le minuscule appareil dont je connais la puissance, en une seconde tout sera désintégré dans un rayon de quinze mètres environ, si mes connaissances sont exactes. C'est bien cela ?

— C'est épouvantable, vous n'allez pas faire ça...

— J'y suis absolument décidé.

Marcy refusa de l'aider, car elle luttait malgré tout pour la sauvegarde de sa planète. Franck eut beau la menacer, rien n'y fit. Il allait se résoudre à passer à l'action quand il eut l'idée d'amener la jeune fille chez Notka, où elle serait conservée comme otage, ce qui ne pourrait qu'aider le mouvement de dissidence.

Il la força à se lever, et ils arrivèrent sur la terrasse où Marcy avait posé son petit appareil. Ils y prirent place, et Franck s'empessa de détruire à coups de pied le poste émetteur de bord, ainsi que l'écran de télévision.

L'appareil prit de la hauteur et fonça vers l'immeuble de Notka.

Personne ne s'opposa à leur marche, la présence de la jeune fille étant jugée un laissez-passer suffisant. Ils arrivèrent ainsi jusque chez le professeur qui parut surpris de les voir. Il leur répondit, par l'intermédiaire de l'écran téléviseur, qu'il les recevait tout de suite.

CHAPITRE XIII

Franck et Marcy avaient été introduits dans une immense pièce agréablement décorée et ils attendaient, cependant que l'écran venait de s'éteindre.

Franck se tourna vers la jeune fille :

— Je souhaite pour vous que vous ne m'ayez pas menti, dit-il, car si j'apprends que vous êtes au courant du projet de votre père, je n'hésiterai pas à vous rendre responsable de tout ce qui arrivera bientôt.

Marcy eut un geste d'impuissance.

— Vous êtes en train de commettre une très grosse erreur, Franck. Votre confiance envers le professeur Notka vous aveugle. C'est un monstre et un être incapable de toute pitié. Je vous le répète encore. Combien de fois n'a-t-il pas essayé de voler toutes les inventions de mon père ! Alors qu'il se disait son meilleur ami...

Franck demeura interloqué, car la jeune fille avait parlé avec un accent de sincérité qui ne pouvait tromper. Il n'arrivait pas à voir clair en lui, car il pensait en même temps à ce que lui avait dit Notka et à ce qu'il venait d'apprendre.

Il n'eut pas le temps de prendre une décision, car l'assistant du professeur vint vers eux :

— Le professeur est en ce moment très occupé, et il regrette de ne pouvoir vous recevoir, malgré ce qu'il vous a dit.

— Je regrette, coupa Franck, mais il le faut. Je risque d'être arrêté d'une minute à l'autre et n'ai pas de temps à perdre. Où est-il ?

— Dans son laboratoire, mais je vous répète qu'il m'est impossible de vous y conduire.

Franck l'écarta d'un geste brusque et fit signe à Marcy de le suivre. Comme l'homme tentait de lui barrer le passage, il braqua sur lui l'arme qu'il avait soustraite à la jeune fille.

— Passez devant, commanda-t-il, je vous suis.

Blême de rage, l'homme hésita un instant, puis, lisant dans les yeux de Franck une froide détermination, il se dirigea vers un panneau actionné par une cellule photoélectrique qui s'ouvrit d'un simple geste de la main.

Un couloir s'ouvrait devant eux, suivi d'un escalier étroit. Ils s'y engagèrent et aboutirent bientôt dans le laboratoire.

Des étincelles jaillissaient d'appareils compliqués amoncelés au fond de la pièce. Notka se retourna en entendant du bruit et grimaça :

— J'avais pourtant interdit..., commença-t-il, visiblement furieux.

L'arme que Franck tenait dans ses mains eut le don de le calmer.

— Que me voulez-vous donc ? Tiens, Marcy, quelle heureuse

surprise ! Vous vous êtes enfin décidée à me rendre visite ? Que puis-je pour vous ?

Il s'était avancé, et Franck le contempla longuement.

Maintenant il découvrait Notka sous un autre aspect. Dans ses yeux brillait une flamme étrange et sous un air de bonhomie nettement affecté, il dissimulait un sentiment de crainte.

— J'ai à vous parler, dit Franck.

— Oui, je comprends...

Se tournant vers Marcy, il ajouta :

— Félicitations. Je m'étais bien douté que vous aviez percé le secret de mes découvertes, mais je ne vous supposais pas capable de me trahir. J'avais confiance dans la haine que vous portiez, non seulement à votre père, mais encore à la Terre entière. Cela aurait pu me servir encore longtemps. Juste le temps qu'il m'aurait fallu pour présenter à cet orgueilleux Uko le secret de la réduction de la couche d'ozone sur Gota.

Il poussa un profond soupir.

— Mais vous êtes venue trop tôt.

Franck s'était tourné vers Marcy et il lut sur son visage une incompréhension totale. Quel était donc ce mystère ? Où voulait donc en venir Notka ?

Il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions, car le professeur se dirigeait vers un angle du laboratoire.

— Venez, dit-il, j'étais en train de poursuivre mes expériences.

Franck et Marcy le suivirent. Le visage de Notka était illuminé, et ses yeux semblaient sortir de leur orbite.

Il désigna un grand coffre transparent à l'intérieur duquel était placé un objet demi-sphérique, baignant dans un liquide jaunâtre.

L'objet paraissait se gonfler et diminuer à la manière d'une éponge.

De couleur grisâtre, il était formé de deux hémisphères soudés entre eux.

Au-dessus de cet objet, un immense appareil était fixé dans la cloison. On y distinguait des condensateurs, des électrodes, le tout surmonté d'une antenne flexible dont la base plongeait de quelques centimètres dans la matière grisâtre.

Notka se tourna vers Marcy et sa main tendue désignait le récipient de matière transparente :

— Regardez... regardez... c'est bien ce que vous cherchiez... le cerveau de votre père... le cerveau du professeur Peter Holden... continuant à vivre dans ce bac de verre. Holden me révèle tous ses secrets dix ans après sa mort. N'est-ce pas quelque chose d'inouï ?

Il eut un geste de pitié à l'adresse de Franck et poursuivit :

— Dans quelques jours, vous me considérerez comme un Dieu, car je vais, – avec l'aide de mon ami Holden, bien sûr, et il s'était tourné

vers le coffre de verre, tout comme s'il s'adressait à une personne vivante, – sauver votre Terre d'une mort effroyable. Je suis navré de vous décevoir, Marcy, mais votre projet et celui d'Uko ne se réalisera pas.

Marcy ne répondit pas. Son regard s'était fixé sur le cerveau de son père qui palpitait comme une chose vivante, et elle ne trouvait rien à dire.

Quant à Franck, il se demandait où voulait en venir Notka.

Il était évident que, dans son exaltation, Notka était persuadé que Marcy, ayant percé son secret, avait conduit Franck chez lui.

— Pourquoi avez-vous caché vos travaux ? demanda l'agent secret. Quel but poursuivez-vous ?

— Je veux prouver à Uko et à tous les autres que je suis capable de bouleverser le monde entier, si je le désire. Je veux lui montrer qu'il existe sur Gota des savants de la valeur des frères Holden. Il n'était pas nécessaire d'aller sur votre planète chercher le frère de Peter. Je rends hommage à son savoir, à son génie même, mais il est loin de valoir Peter.

Marcy, un moment suffoquée, s'était approchée du bac de verre et regardait avidement cette matière vivante qui continuait à se contracter et à se dilater dans le liquide visqueux où elle baignait.

— Vous voudriez me faire croire que le cerveau de mon père, dix ans après sa mort, est capable de vous livrer ses secrets ? D'abord, comment est-il en votre possession ?

Notka releva la tête, avec un sentiment de fierté très visible.

— Bien avant la mort de Holden, je m'étais spécialisé dans l'étude des radiations émises par le cerveau humain. Dans mon laboratoire personnel, j'étais arrivé à pouvoir conserver, à l'insu du professeur d'ailleurs, des cerveaux, assez longtemps pour pouvoir observer leurs réactions après la mort réelle. Lorsque Holden fut mort, et je préfère passer sous silence dans quelles circonstances, j'ai pu, avant l'incinération de son corps, m'emparer de son cerveau, que j'ai placé aussitôt dans une sorte d'hibernation, afin de le conserver. Malheureusement, mes appareils n'étaient pas encore au point pour la grande expérience que je voulais tenter. Et les années ont passé sans apporter de grands résultats. J'ai continué à travailler et suis maintenant parvenu à obtenir quelques succès. Petit à petit, Holden me livre tous ses secrets. Dans quelques jours, je serais peut-être arrivé à tout savoir, notamment le procédé qui peut sauver notre planète. Vous êtes arrivés trop tôt.

Franck avait secoué la tête, car son esprit positif se refusait à admettre une telle chose. Ou Notka était un génie ou un fou dangereux, se doublant d'un charlatan de grande envergure.

— Pourrais-je savoir, demanda-t-il, ce que vous révèle le cerveau de

Peter Holden, et de quelle façon vous arrivez à entrer en communication avec lui ?

— Le principe est simple. Je sais par Holden que, sur votre Terre, des chercheurs comme Stangeways, Harrisson et surtout Carrel ont réussi depuis longtemps à cultiver des cellules embryonnaires qu'ils ont conservées en vie longtemps après la mort de l'animal sur lequel elles avaient été prélevées. Cela évidemment n'était que le début d'une science nouvelle, bien plus avancée chez nous. Le suc embryonnaire est à la base de tous les travaux concernant la culture des tissus organiques. Carrel y avait apporté des modifications, notamment l'apport des cytoprotéines, mais il n'a jamais pu empêcher la prolifération des tissus et des cellules embryonnaires. Constatez vous-même que le cerveau du professeur Holden n'a pas varié d'un gramme depuis dix ans. Je me sers d'un suc organique entretenant un équilibre parfait dans l'état des cellules, empêchant ainsi tout accroissement anormal qui risquerait de détruire les diverses impressions laissées sur les cellules.

Il désigna les appareils imposants surplombant le bac de verre.

— Il m'a fallu construire tout cela dans le secret, car mes collègues m'auraient traité de fou si je leur avais dévoilé le but que je poursuivais. Après diverses expériences, je suis arrivé à constater que toutes les cellules du cerveau humain étaient, durant l'existence, impressionnées à la manière d'une plaque photographique. Malheureusement, suivant l'intensité de la pensée, il arrive que plusieurs cellules arrivent à être impressionnées plusieurs fois, exactement comme si l'on prenait plusieurs clichés sur la même plaque. Le tout était de trouver un moyen de séparer ces clichés, et de les rendre compréhensibles au commun des mortels. Hé bien, mes amis, je suis arrivé, non seulement à ce résultat, mais encore à obtenir une projection sur cet écran.

D'un geste, il désigna un écran opaque. Il abaissa plusieurs manettes et des éclairs jaillirent des électrodes, tandis que l'antenne se mettait à vibrer et que l'écran s'irradiait.

Il y eut tout d'abord comme une sorte de brouillard qui se dissipa peu à peu, puis des images se dessinèrent, avec suffisamment de netteté pour qu'on pût en distinguer les détails.

Notka continua sur le même ton d'exaltation, comme s'il s'était trouvé devant une assemblée de savants :

— Ce que vous voyez est non seulement le reflet visuel capté par le cerveau de Holden, mais encore les images de sa pensée, dont le synchronisme nous permet de juger si la vision fut ou non en rapport avec la pensée. Il m'a fallu séparer ces deux impressions, et j'ai eu recours à une sorte de radiogramme qui retranscrit sur un autre écran, que vous pouvez voir ici, s'il y a liaison ou non entre l'image et la

pensée. Après avoir éliminé l'image lorsqu'elle n'est plus en rapport avec la pensée, je n'ai plus qu'à me pencher sur ce troisième écran pour copier tout ce que le professeur inscrivait au fur et à mesure de ses recherches. Évidemment, il m'a fallu beaucoup de temps et encore plus de patience, mais maintenant je connais tous les secrets du professeur sauf un. Le dernier.

Franck s'était approché, intéressé :

— Voulez-vous parler de ce projet qui consistait à réduire la couche d'ozone de Gota ?

— Oui, il s'agissait effectivement de la ramener à sa proportion normale. C'est pour cette raison que je me suis dressé au Congrès contre les moyens que désire employer Uko. Le résultat final n'est pour moi maintenant qu'une question de jours.

— En êtes-vous certain ?

Franck sentit une légère hésitation chez le savant, qui dut bientôt avouer :

— Dans quelques jours, c'est peut-être m'avancer un peu, mais je suis certain que je vais atteindre mon but.

Un découragement immense s'empara de Franck. Un instant il avait espéré, comme Marcy, qu'un miracle allait pouvoir sauver la Terre de l'anéantissement, mais le temps que réclamait Notka était certainement beaucoup trop important. Il eut un instant l'envie de forcer Notka à le suivre chez Uko, afin que ce dernier retarde sa décision pour permettre au professeur de terminer ses expériences.

— Mais enfin, s'écria Franck, qu'est-ce qui vous a empêché de connaître les dernières pensées de Holden, puisque les autres n'ont plus aucun secret pour vous ?

— Plus de secrets, vous avez dit la vérité. C'est ainsi que je connais celui de votre appareil interplanétaire et celui des fusées téléguidées que l'on projette d'envoyer sur le Soleil. Je connais également le dosage des charges atomiques des fusées, ainsi que tout ce que l'on attend de James Holden. Mais ce qui nous intéresse le plus reste encore à découvrir. C'est à croire que Holden lutte encore contre le vol de ses pensées.

Presque hors de lui, il s'était appuyé contre le bac de verre et s'adressait au cerveau du savant :

— Pourquoi refuses-tu cet ultime sacrifice ? Pour quelle raison ? N'ai-je pas moi aussi sacrifié dix ans de ma vie pour toi ?

Il se retourna et fit face à Marcy :

— Je suppose, dit-il, que la commotion électrique qui le foudroya a eu des conséquences fâcheuses sur les dernières cellules qui me restent à déchiffrer, et c'est cela qui retarde mes travaux. Oui, ce doit être cela...

Au fur et à mesure qu'il parlait, son ton montait et il s'exaltait d'une

façon incroyable. Il arriva à déclarer qu'il ne voulait pas être dépouillé de ses découvertes et il en vint rapidement à accuser Franck et Marcy d'être venus le dépouiller.

Marcy, un peu apeurée de ces éclats, s'était réfugiée près de Franck qui fit un pas en avant pour s'interposer entre elle et Notka.

Ce dernier hurlait maintenant :

— Jamais je ne vous laisserai commettre un tel acte. Jamais Uko ne viendra profiter de mes travaux. Vous êtes venus trop tôt, je le répète. Et personne ne connaîtra jamais cette expérience qui est la gloire de mon existence.

Notka avait sur lui un appareil désintegrateur qui ne le quittait pour ainsi dire jamais car il avait toujours dit que, dans le cas où on viendrait l'arrêter, il détruirait tout en se détruisant lui-même.

Il le brandit dangereusement et mit le déclic en position. Marcy comprit immédiatement et poussa un cri pour alerter son compagnon.

Franck bondit sur le professeur et eut tôt fait de le désarmer, car Notka ne s'attendait pas à cette attaque.

Il tendit l'appareil à la jeune fille en lui demandant de le rendre inoffensif.

Mais Notka, d'un mouvement subit, lui échappa et se rua vers les appareils et le bac de verre.

Une étincelle immense jaillit soudain. Franck poussa brusquement Marcy devant lui et ils eurent le temps de se réfugier dans un angle du laboratoire.

Le bac avait volé en éclats ainsi que la plupart des appareils. Quant à Notka, il était mort foudroyé, et son corps gisait, recroquevillé, baignant dans le liquide jaunâtre qui venait de se répandre sur le sol.

Attiré par le bruit de l'explosion, l'assistant pénétra dans le laboratoire. Il brandit son arme, mais, plus rapide que lui, Marcy avait dirigé sur lui le rayon de l'arme qu'elle tenait à la main. Le malheureux se tordit bientôt sous les rayons caloriques impitoyables.

Marcy tremblait, mais elle reprit bientôt son sang-froid et désamorça l'engin désintegrateur.

— Hé bien, constata Franck, voilà qui est lamentable comme résultat. Il y avait une chance, elle vient de s'envoler.

Puis, regardant longuement Marcy, il ajouta :

— Petite fille, je crois que je vous ai mal jugée. Vous vous êtes conduite comme une amie, croyez que je ne l'oublierai pas. En venant ici, j'avais l'intention de vous supprimer. C'est une des rares fois que je change d'idée.

Elle soupira :

— Moi aussi, je voulais vous tuer. Et maintenant, je sais que je ne le ferai jamais.

— À la bonne heure, vous ne manquez pas de franchise.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa sur les joues, ce qui la fit rougir, puis il décida :

— Vous allez rentrer chez vous par vos propres moyens, moi, j'ai encore du travail à faire ici. J'espère que nous nous reverrons bientôt.

— Je le souhaite du fond du cœur.

CHAPITRE XIV

L'arrivée de Franck chez Uko produisit une grosse impression. La majorité des membres du corps scientifique se trouvaient réunis et ils se demandèrent visiblement la raison de cette visite.

Holden et Eddie, convoqués, ne tardèrent pas à arriver. Si Holden paraissait jouir d'une certaine liberté, et d'une certaine autorité, par contre Eddie était entouré de quelques gardes qui l'empêchèrent de se précipiter au devant de son ami.

Ce fut Holden qui prit la parole en premier :

— Il paraît, monsieur, que vous êtes responsable de la disparition de mes documents. Avec la complicité de mon assistant, vous seriez parvenus à les soustraire aux recherches. Qu'avez-vous à répondre ?

— Rien.

Uko demanda à son tour :

— Il est temps que vous sachiez que nous n'avons pas de temps à perdre. Votre complice n'a pas voulu parler, je me plais à croire que vous serez plus loquace, car vous risqueriez de subir une punition exemplaire en cas de refus.

— Vous arrive-t-il de punir des innocents ?

Uko regarda longuement Franck, réfléchit et décida :

— Vous allez être conduits tous les deux dans un appartement privé, et placés sous surveillance. Tâchez de réfléchir. C'est la dernière chance que nous vous donnons.

Franck et Eddie furent heureux de se retrouver, et Eddie s'empressa de déclarer à son ami qu'il pouvait parler sans crainte, car il avait eu le temps d'examiner la pièce et de s'assurer qu'il n'y avait aucun poste d'écoute.

Franck lui raconta tout ce qui venait de se passer et lui demanda à son tour quelles étaient les dernières nouvelles.

— Le professeur est vraiment furieux depuis que Marcy a confié à Uko que nous étions responsables de la perte d'une partie des documents. À partir de cet instant, il n'a eu qu'une seule idée, punir ce qu'il considère comme un vol, sans s'occuper des mobiles qui nous ont fait agir.

— Évidemment, cela doit donner un certain avantage à Uko.

— Bien sûr, et il lui est maintenant encore plus facile de circonvenir Holden. Le professeur ne voit dans notre décision qu'une mauvaise plaisanterie qui lui fait perdre du temps et complique ses calculs. Une équipe de savants spécialisés vient de lui être adjointe, c'est bien ce qui m'inquiète le plus.

Franck fronça les sourcils.

— Il va nous falloir agir rapidement, car ils ne doivent pas penser

que nous avons détruit ces dossiers. Ils doivent supposer que nous les avons dissimulés quelque part et ils ne reculeront devant rien pour nous arracher des aveux.

Il sortit le petit engin désintégrateur qu'il avait pris à Notka.

— Il est un proverbe qui dit : on a souvent besoin d'un plus petit que soi. Je crois que cet appareil le confirmera.

*
* *

Uko les fit venir devant lui le lendemain, au cours d'une séance où se trouvaient rassemblés les spécialistes. Il ne cacha pas que le temps pressait. Il parla ensuite, avec un grand calme, du mouvement dissident, des épidémies microbiennes qui commençaient à prendre une certaine ampleur et fit appel aux bons sentiments d'Eddie et de Franck, les adjurant de rendre ce qu'ils avaient pris.

Franck réfléchissait. Il avait mis au point un projet et s'apprêtait à déclarer que les documents se trouvaient dans l'engin interplanétaire. Il demanderait à y être conduit, et là, il...

À ce moment le plancher trembla et vacilla. Quelques personnes glissèrent, effectuant des chutes brutales. Des objets se déplacèrent, et un silence général régna soudain.

Les écrans de télévision s'éclairèrent. Des voix se firent entendre, qui commentaient les images visibles sur les écrans.

La nouvelle était inattendue. À la suite de l'effolement général et d'ordres contradictoires, ainsi que le laissaient entendre les premières informations, une formidable explosion thermonucléaire venait de se produire accidentellement dans une région désertique de la planète, où étaient entreposée une grande quantité d'engins atomiques.

La fantastique explosion dont la force colossale s'était exercée presque tangentiellement à la surface de Gota avait, pendant quelques instants, freiné la rotation de la planète.

Uko se tourna vers Holden :

— Je ne crains qu'une chose, dit-il, c'est une modification dans le comportement de l'axe de Gota. Ce serait épouvantable.

Les nouvelles se succédaient à un rythme accéléré et les craintes d'Uko se confirmèrent bientôt.

La planète venait effectivement de subir une inclinaison de son axe, due à la projection massive d'une partie de la calotte polaire nord. Il fallait s'attendre à un dérèglement complet dans le mouvement de rotation en raison de cette masse déplacée qui agissait à la manière d'un contrepoids.

Une seule solution restait à envisager : faire fondre cette masse de glace par des explosions thermonucléaires savamment dosées.

Il était encore trop tôt pour juger des conséquences de la

catastrophe.

Dans la ville, les dégâts n'étaient pas très importants, et cela était dû à la position privilégiée de la cité qui ne ressentait que des effets atténués.

Mais les nouvelles qui leur parvenaient sans cesse annonçaient un bouleversement dans le régime des océans. Certaines contrées proches du pôle se trouvaient menacées et déjà quelques raz-de-marée se produisaient dans les régions équatoriales. On prévoyait, dans les douze heures à venir, un déferlement des eaux consécutif au déséquilibre du bourrelet liquide qui était heureusement moins important que sur la Terre, étant donné que Gota n'était soumis à l'influence d'aucun satellite, mais il fallait d'ores et déjà faire évacuer toutes les zones côtières, cela sur les cinq continents, particulièrement dans les régions basses qui seraient les premières à être envahies par les eaux en furie.

Au milieu de l'effervescence générale, de l'effolement bien compréhensible, des mesures d'urgence furent étudiées.

Il fallait, ainsi que l'avait dit Uko, faire fondre une partie de la calotte polaire qui devenait de plus en plus dangereuse, car cet excédent de poids risquait de faire basculer entièrement la planète, et Uko donna aussitôt les ordres voulus.

L'observatoire principal de Gota répondit aussitôt que si cette expérience était tentée, il faudrait évacuer sans attendre le continent sur lequel se trouvait le gouvernement, car il serait entièrement submergé par la libération des eaux encore congelées.

La situation devenait de plus en plus tragique.

Personne ne s'occupait plus maintenant des Terriens, mais ceux-ci se mirent spontanément à la disposition d'Uko qui eut l'air d'apprécier ce geste.

— Hélas, déclara-t-il, les sciences gotiennes et terriennes sont impuissantes contre la nature, lorsque celle-ci se mêle de vouloir nous montrer sa force.

*

* *

L'effolement avait gagné jusqu'aux forces de police, et il fallut faire des exemples pour rétablir l'ordre.

Tous les appareils de transport avaient été mobilisés et la circulation aérienne était intense. Des ordres venaient d'être donnés pour l'évacuation qui devait se faire rapidement et dans le calme.

Des appareils de secours furent demandés aux continents les moins exposés à la fureur des éléments.

L'expédition pour fondre les glaces polaires fut préparée, mais il fallait compter un délai de vingt-quatre heures au moins pour agir

convenablement, car on devait déterminer le point exact où l'expérience serait tentée.

Des spécialistes partirent sans attendre pour étudier sur place les moyens les plus efficaces à employer.

Les trois Terriens prirent place dans l'appareil personnel d'Uko avec quelques autres Gotiens qui emportaient avec eux une grande partie des archives secrètes du corps scientifique gotien.

Déjà les éléments du ciel semblaient se déchaîner à leur tour, car le régime des vents s'étaient modifié et certaines stations annonçaient des cyclones, des ouragans d'une extrême violence qui déferlaient en direction du continent qu'ils venaient de quitter. Déjà on signalait à la radio du bord une montée anormale des eaux sur les côtes des continents situés à l'équateur, et, si cette montée s'effectuait encore lentement, on prévoyait d'ici quelques heures un assaut tumultueux.

Tout cela s'était passé si rapidement que Franck en avait oublié le projet meurtrier qu'il avait en tête. La nature se faisait en somme son alliée et il pensait que ce cataclysme apportait un sursis à la Terre. Le moment venu, il serait temps d'accomplir l'ultime sacrifice.

Ils arrivèrent bientôt sur le continent où ils étaient venus lors du Congrès, qui se trouvait le moins exposé.

C'était partout un encombrement indescriptible, les cités étaient surpeuplées et on établissait des campements provisoires.

L'épidémie menaçait de plus en plus, en raison du manque de personnel sanitaire qui avait été réquisitionné et dirigé sur les continents où la dévastation avait commencé.

Uko recommanda la plus grande prudence, car les maladies microbiennes compliquaient encore la situation. Tout le monde fut piqué, et Franck pensa que si on prenait soin d'eux à ce point, c'est que les Gotiens n'avaient pas renoncé à leur grand projet.

Ils ne tardèrent pas à apprendre que l'appareil interplanétaire avait été emmené dans la ville par les soins de Tago, et qu'il se trouvait en sécurité dans une des vastes dépendances de l'observatoire central du continent.

— Et Marcy, demanda Eddie, qu'a-t-elle pu devenir ?

— Ne vous inquiétez pas pour elle, ce n'est pas une femme à s'affoler inutilement. Si elle a été évacuée sur ce continent, nous ne tarderons pas à avoir de ses nouvelles.

Ils eurent beau interroger tous ceux qui pouvaient plus ou moins parler leur langue, ils ne purent obtenir le moindre renseignement précis au sujet de la jeune fille.

Le professeur Holden, qui s'était inquiété de l'absence de sa nièce, demanda alors que l'on fît des recherches pour la retrouver.

Mais la chose n'était pas facile en raison de l'agitation perpétuelle qui régnait à la surface du globe. Des stations météorologiques avaient

été détruites, mais l'une d'elles annonça le soir même qu'un terrible ouragan s'était abattu sur la cité qu'ils venaient d'abandonner. Un vent d'une violence inouïe avait abattu des immeubles géants et les ruines commençaient à s'amonceler dans cette capitale qui, quelques jours auparavant, était encore la fierté du peuple gotien.

Pour la première fois, Franck et Eddie distinguèrent des traces d'émotion sur le visage d'Uko.

*
* *

L'expédition était prête à partir à destination du pôle. Les communications étaient très difficiles à capter en raison des perturbations atmosphériques qui sévissaient un peu partout, mais le grand problème qui se posait pour l'instant était l'alimentation de tous ces réfugiés et, de plus en plus, le problème sanitaire.

Uko annonça qu'un conseil extraordinaire venait d'être convoqué sur sa demande, et il priait les Terriens d'y assister.

C'est précisément dans la grande salle du Congrès, que nos amis connaissaient déjà, qu'eurent lieu les débats voulus par Uko, que son autorité allait lui permettre de dominer.

Homme de science certes, Uko se doublait d'un très habile politique, et pour l'instant, il comprenait parfaitement qu'en exaltant l'amour de la race gotienne il aurait pour lui toutes les voix de ses collègues, même ceux qui, en temps normal, auraient pu s'opposer à ses idées.

Après un vibrant appel à la conscience de ses compatriotes, il s'adressa aux Terriens.

— Plus que jamais le temps presse, et vous le comprenez, Professeur Holden. Je pense maintenant que vous êtes décidé à activer vos travaux selon les accords passés entre nous. Vous avez plusieurs fois vérifié nos données sur l'accroissement de la couche d'ozone de la Terre. Êtes-vous convaincu de la possibilité qui existe de pratiquer ces expériences de laboratoire à grande échelle sur le globe terrestre ?

Holden hésita un instant, puis, avec sa franchise coutumière, répondit :

— Certes, les expériences de laboratoire semblent à première vue assez concluantes, mais la pratique nous a souvent enseigné qu'il ne faut pas trop vite généraliser. Je dois avouer que le projet me paraît, tel quel, réalisable. Il ne reste plus maintenant qu'à convaincre mes collègues terriens, et surtout la grande masse des sceptiques qui vont certainement crier plus fort que les savants. Croyez que, pour ma part, j'interviendrai avec toute l'ardeur et toute la conviction que je garde dans la réussite de cette expérience unique dans l'histoire des mondes.

— Nous devons donc prendre des mesures immédiates, répondit Uko, et simplement obtenir un accord de principe avec la Terre pour

que nous puissions sans tarder coordonner nos efforts pour le bien commun.

Holden se rembrunit un peu :

— Le grand obstacle qui s'élève contre une réalisation immédiate, c'est la disparition de mes documents, car cela va m'obliger à travailler d'arrache-pied avec l'équipe de spécialistes que vous avez bien voulu m'adjoindre.

Uko prit un temps avant de poursuivre :

— Je comprends parfaitement vos scrupules, mais je pense que si une confiance absolue s'établissait entre nous, aussi bien le projet concernant la sauvegarde de Gota que celui qui intéresse la Terre pourraient être réalisés. Il faut que vous compreniez, Professeur, que si vous tenez à garder pour vous le secret de vos découvertes, il vous faudra des années pour arriver par vos seuls moyens à rétablir tous vos calculs.

On sentait qu'une lutte ardente se livrait dans l'esprit de Holden. À plusieurs reprises son regard croisa celui de Franck et celui d'Eddie. Il crut y lire un appel angoissé, mais il ne pouvait plus reculer.

— Soit, décida-t-il, dès aujourd'hui je donnerai à chacun de mes collaborateurs les indications nécessaires pour qu'ils puissent travailler plus aisément.

Franck avait crispé les mâchoires.

— Pauvre Holden, songeait-il, son amour de la science l'aveugle.

Déjà Uko avait pris acte de cette décision importante et après avoir congratulé son confrère terrien, il ajouta :

— Je n'en attendais pas moins de vous. Voici donc ce que je propose. Nous allons immédiatement nommer une délégation pour nous rendre sur la Terre en visite officielle. L'honneur de la présider vous revient évidemment, Professeur, et je ne doute pas que vous serez d'une éloquence persuasive pour vos compatriotes. Pendant notre absence, vos collaborateurs gotiens poursuivront vos travaux, suivant les indications détaillées que vous leur donnerez avant le départ.

Puis, se tournant vers Franck et Eddie, il reprit :

— Il est inutile que ces messieurs fassent partie de notre expédition, car notre confiance en eux est à jamais éteinte. C'est par égard pour le professeur Holden que nous n'avons pas sévi contre eux. Nous voulons leur laisser encore une chance, c'est qu'ils comprennent maintenant que leur stratagème n'aura servi à rien. J'espère qu'ils se décideront, dans l'intérêt de leurs semblables, à abrégér considérablement nos travaux en indiquant le lieu où ils ont dissimulé les documents qui nous manquent. Nous voulons bien espérer que, quand nous reviendrons de la Terre, le professeur sera en mesure de s'atteler à la réalisation pratique de ses inventions, au lieu de continuer inutilement

à perdre du temps.

Franck sentit qu'il ne pouvait reculer. Il parla lentement :

— Je suis le seul responsable de la disparition des dossiers, et mon compagnon n'est au courant de rien. Puisque vous voulez savoir la vérité, je vous dirai que j'ai caché ces papiers à l'intérieur de l'appareil.

Il y eut un mouvement dans l'assemblée, mais Uko rétablit le calme.

— Je n'avais pas le choix, ajouta Franck, et je suis prêt à vous montrer l'endroit où ils sont.

Uko exultait :

— Je m'en doutais, dit-il, et Marcy avait bien raison.

Uko proposa tout de suite de se rendre dans l'appareil, mais, auparavant, il demanda aux savants qui feraient le voyage sur Terre de l'accompagner.

Quant à Franck, il exigea que le professeur Holden fût là aussi, car il tenait à lui remettre personnellement les feuillets.

Tout le monde évacua donc le Congrès et un petit groupe se dirigea vers l'appareil.

Dans la cité, il régnait encore un grand désordre en raison de l'afflux sans cesse croissant des réfugiés.

Ils purent apprendre en cours de route que la mission était arrivée au pôle et que le bombardement des glaces avait commencé.

Franck, tout en marchant, pensait à ce qu'il allait faire. Certes il n'avait pas le choix et il ne pouvait pas reculer. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il s'y était résolu, mais ce n'était pas la première fois qu'il avait à accomplir ce qu'il appelait « une corvée désagréable ».

Il vérifia par acquit de conscience si son arme redoutable était toujours sur lui et il pénétra dans l'appareil, se dirigeant vers la cabine qu'il occupait lorsqu'il était venu de la Terre.

Tout en parlant, il avait déclenché le mécanisme destructeur. Il savait que dans quelques secondes, tout serait désintégré, et ce dans un rayon de quinze mètres.

Il regarda Eddie, et les deux hommes s'adressèrent un adieu muet et pathétique.

À cet instant, on entendit des bruits de voix qui provenaient de l'extérieur.

Marcy pénétra dans l'engin, bousculant plusieurs personnes sur son passage. Elle était étrangement pâle et essoufflée.

Elle se précipita vers Franck, haletante :

— Arrêtez, Franck, arrêtez, le secret de Notka, je l'ai trouvé, il est là.

Elle lui tendait un paquet qu'elle tenait dans ses mains crispées.

Franck se contenta de sourire. Devant les yeux médusés des Gotiens, il sortit de sa poche le tube désintégradeur et le désamorça cependant

que Marcy poussait un long soupir.

— Il était temps, se contenta-t-il de dire. Plus que quelques secondes, et c'était fini.

CHAPITRE XV

Les questions se croisèrent :

— Mais enfin, Marcy, que signifie ? Que se passe-t-il ? Expliquez-vous !

À bout de souffle, la jeune fille se laissa tomber sur un siège. Un tremblement l'avait saisie, mais elle souriait et s'efforçait de reprendre son calme.

Franck la prit par les épaules :

— Tout danger est écarté, Marcy, vous pouvez parler.

— J'avais tellement peur d'arriver trop tard.

Après un visible effort sur elle-même, Marcy expliqua qu'elle était revenue dans le laboratoire de Notka, décidée à ne pas quitter les lieux sans avoir la certitude qu'il ne se trouvait pas une quelconque indication pouvant aiguiller les recherches sur les dernières pensées de son père.

C'est ainsi qu'elle avait trouvé, enregistrées sur film magnétique, les images concernant les dernières impressions ressenties par le professeur Peter Holden. Évidemment ces impressions superposées s'enchevêtraient avec d'autres, ce qui avait dû considérablement compliquer la tâche de Notka.

Par bonheur, l'écran transcripteur n'avait pas été détruit par l'explosion et, grâce à un développement automatique de la bande impressionnée, elle s'était rendu compte qu'elle se trouvait enfin en possession des derniers travaux de son père concernant la réduction de la couche d'ozone recouvrant Gota.

— Oui, Franck, j'ai la formule, c'est merveilleux. Grâce à mon père, Gota va retrouver la vie.

Uko et Holden demandèrent des explications. La jeune fille parla et Franck lui succéda. Les savants étaient abasourdis par ce qu'ils entendaient.

— Mais ce n'est pas fini, décida Franck. Professeur Uko, vous avez à répondre de l'assassinat du professeur Holden.

Marcy s'interposa aussitôt :

— C'est une erreur, Franck, l'assassin de mon père n'est autre que Notka.

Elle sortit un autre paquet contenant une bande magnétique et continua :

— Voici l'enregistrement des toutes dernières impressions visuelles de mon père. On peut voir Notka le pousser violemment vers le transformateur qui l'a carbonisé.

Franck regarda Uko et murmura :

— Je vous demande de m'excuser.

Uko haussa les épaules :

— Aucune importance maintenant. Je gage que vous n'hésiteriez pas à me donner les plans si je vous les demandais.

— Je serais bien en peine. Ils se trouvent quelque part du côté de Mercure.

Uko prit le temps de réfléchir :

— Savez-vous que vous êtes un rude adversaire, Mr. Mac Norton ?

Et sans laisser à Franck le temps de répondre, il se tourna vers la jeune fille :

— Nous vous croyons sur parole, Marcy, mais comment développer ces bandes pour en transcrire les indications ?

— Je n'ai pas eu le temps de terminer, mais nous n'avons qu'à aller au laboratoire de Notka. Personnellement je suis épuisée.

Uko devint pâle :

— Mais c'est impossible, cria-t-il. À l'heure actuelle, les explosions atomiques se succèdent sans arrêt au pôle et dans quelques heures les océans déchaînés vont se ruer à l'assaut du continent que nous avons quitté. Peut-être même qu'en ce moment l'immeuble de Notka est en ruines...

Marcy se prit la tête dans les mains :

— Je ne savais pas, soupira-t-elle. J'ai été la dernière à quitter la ville, car je tenais à empêcher Franck de mettre à exécution son funeste projet.

— Dans quel état était la cité lorsque vous êtes partie ?

— Il y avait des dégâts, certes, mais je n'ai pas eu le temps de les évaluer.

— Je ne vois qu'une solution, dit Franck. Prenons immédiatement un appareil pour nous conduire là-bas. Avec un peu de chance, on peut encore essayer de démonter l'écran transcripteur de Notka. Qu'en pensez-vous ?

L'entreprise était téméraire, hasardeuse et dangereuse, mais la tranquille assurance de Franck avait galvanisé les savants gotiens.

Après un rapide calcul, Uko décida :

— Il faut une heure pour aller, une heure peut-être pour mener à bien cette tâche. Espérons que le cataclysme ne se produira pas avant. C'est réalisable.

Il se tourna vers Tago et lui donna de rapides instructions, puis revint vers Marcy :

— Tago vous conduira avec son appareil personnel. Désirez-vous quelques aides de plus ?

Marcy désigna Franck et Eddie :

— À nous quatre, ce sera suffisant, je crois.

De toute la puissance de ses réacteurs, l'appareil de Tago fonçait dans la stratosphère en direction de la cité déserte.

Marcy était d'une nervosité extrême, et Franck lui-même, malgré le calme qu'il affichait, se demandait avec anxiété s'ils auraient le temps d'accomplir cette mission dont dépendait encore le sort de la Terre.

Nul doute que tout serait à recommencer s'ils venaient à échouer, d'autant plus que la mission désignée pour se rendre sur la Terre n'attendait que leur retour pour se décider à effectuer ou à annuler le voyage. Franck se disait aussi que son sort personnel n'était pas enviable puisqu'il y avait eu de sa part tentative de meurtre auprès des membres du corps scientifique.

Marcy le savait aussi, Eddie également. Mais chacun gardait pour soi ses pensées intimes.

Ils arrivèrent enfin sur le continent et foncèrent vers la capitale. Ce n'étaient partout que dégâts, ruines, catastrophes. La ville désertée était triste, avec ses immeubles écroulés et ses avenues désolées.

L'immeuble de Notka paraissait intact. L'appareil se posa dans la rue. Franck, Eddie et Marcy pénétrèrent dans la maison, tandis que Tago envoyait un message pour annoncer leur arrivée. Il demeura à son poste de pilotage pour garder la liaison en cas de danger.

Dès qu'ils se trouvèrent dans le laboratoire, Eddie eut un mouvement de recul à la vue des corps inertes et à demi calcinés de Notka et de son assistant.

— Ne vous inquiétez pas, ils ne sont plus à craindre.

Marcy s'était précipité vers l'écran transcripteur et pendant quelques minutes, elle s'affaira à étudier le moyen pratique le plus rationnel pour le démonter sans crainte de détériorer les pièces essentielles.

Elle donna des instructions précises aux deux hommes et Eddie murmura :

— Ce sera long.

— Nous disposons d'une heure, coupa Franck, c'est Uko qui l'a dit.

Rapidement, mais sans hâte excessive, les trois compagnons se mirent au travail, séparant les fils, évitant de couper les liaisons, prenant soin de manipuler précautionneusement les tubes, lampes et réseaux.

Les minutes coulaient inexorablement et bientôt Eddie s'aperçut que l'heure était presque passée, alors qu'il restait encore pas mal de pièces à démonter.

Eddie et Franck avaient emballé dans deux caisses métalliques la plupart des organes essentiels du transcripteur.

— Vite, Marcy, il ne nous reste pas beaucoup de temps.

— Je vous en prie, taisez-vous, je le sais.

Marcy commençait à ressentir les effets de la fatigue et ses nerfs

étaient à bout.

— Puis-je vous aider ? demanda Franck.

— Non, c'est trop délicat, il me faut encore un quart d'heure.

Eddie se redressa :

— C'est trop, il faut partir.

Marcy se retourna :

— Pourquoi cette hâte ? Elle haussa les épaules :

— Vous semblez oublier, Eddie, que chez nous les jours sont divisés en vingt parties et non en vingt-quatre comme chez vous. Par conséquent, nos heures sont plus longues de dix minutes environ.

Elle se remit au travail sans s'occuper des deux amis qui avaient ensemble poussé un soupir de soulagement.

À cet instant Tago fit irruption :

— Où en êtes-vous ? s'écria-t-il. Je viens de recevoir un message d'Uko. Il faut partir immédiatement, le danger est imminent.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'ils eurent l'impression que le sol s'effondrait sous eux. L'immeuble venait de vaciller tandis qu'un bruit sourd et continu semblait s'intensifier.

Ils reprirent leur équilibre un moment menacé. Tago était blême. Il annonça que le continent n'allait pas tarder à s'affaisser complètement. Cela était dû au changement de l'axe de la planète.

Comme pour confirmer ses dires, un bruit épouvantable leur meurtrit les oreilles. Partout, dans la capitale, les immeubles s'écroulaient.

Marcy, toujours impassible, continuait de démonter les dernières pièces.

Tago s'était précipité vers l'extérieur, pour tenir l'appareil prêt à prendre le départ, mais à ce moment-là, un immeuble voisin s'écroula, ensevelissant sous ses décombres le Gotien et l'appareil.

De la fenêtre par laquelle il regardait, Eddie avait vu la catastrophe et il mit ses amis au courant.

— Cette fois, murmura Franck, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à rédiger notre testament.

Marcy tenait entre ses mains la dernière pièce du transcritteur qu'elle rangea elle-même dans la caisse.

Puis, complètement anéantie, elle se laissa choir sur un siège en murmurant :

— Et dire que tout cela n'aura servi à rien.

Le danger se précisait. On entendait un bruit tumultueux. Par la fenêtre, ils virent au loin une masse d'eau gigantesque qui approchait à une vitesse considérable.

Dans quelques instants, ils allaient périr, engloutis par les flots.

Franck se dressa et cria :

— Montons en haut de l'immeuble.

Les deux hommes prirent chacun une caisse et foncèrent dans l'escalier, suivant Marcy.

Ils arrivèrent péniblement sur la terrasse.

La masse d'eau, mouvant des vagues énormes, déferlait vers eux, engloutissant tout sur son passage dans un vacarme infernal.

Les immeubles disparaissaient un à un, tandis que le ciel devenait d'un noir d'encre.

Le vent souffla avec une telle violence qu'ils durent s'aplatir à même le sol et se cramponner pour ne pas être enlevés.

Ils se regardèrent une fois encore.

À tout moment, ils s'attendaient à être précipités dans les flots qui poursuivaient leur progression implacable.

Bientôt, sous une secousse encore plus violente, le sommet de l'immeuble oscilla dangereusement. Sous le choc, la tête de Marcy heurta une paroi métallique et la jeune fille s'évanouit.

La masse liquide avait heurté l'immeuble en plein milieu.

L'immeuble ne saurait résister longtemps à l'assaut de ces tonnes d'eau. Autour d'eux, tout avait disparu, emporté, englouti.

De hautes vagues mugissantes s'écrasaient impitoyablement contre les murs qui résistaient on ne savait par quel miracle.

Tout à coup Franck poussa un cri. Dans le ciel venait d'apparaître un appareil et on entendait une sirène qui mugissait sans cesse.

Les deux hommes se dressèrent et firent des signaux désespérés vers cet engin providentiel qui semblait les avoir aperçus et se dirigeait vers la terrasse sur laquelle il parvint à se poser, après avoir lutté quelques secondes contre les rafales puissantes.

Eddie et Franck firent entrer Marcy, embarquèrent les deux caisses et se regardèrent ensuite lorsque l'appareil eut décollé. Ils étaient étrangement pâles, mais ils souriaient.

Avant que l'appareil eut pris de la hauteur, ils eurent le temps de voir le dernier immeuble de la capitale s'engloutir dans les flots...

*

* *

— Il me semble, dit Uko, que je suis arrivé à temps. Franck eut la force de lui rendre son sourire.

— Pour une fois, vous avez eu une bonne idée. Malheureusement, vous êtes arrivé un quart d'heure trop tard pour cet infortuné Tago.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'ils apprirent ce qui s'était passé. Ne recevant plus de message de Tago, Uko avait décidé de se porter à leur secours à l'aide de son appareil personnel.

Uko et Holden se hâtèrent, aussitôt après le retour, de donner des soins à Marcy à qui une piqûre rendit toute sa vaillance, puis ils s'empressèrent de monter l'appareil transcripteur.

Le déchiffrement des pensées se fit sans trop de difficultés.

C'était inouï et simple à la fois. Holden pensa que la fameuse histoire de l'œuf de Christophe Colomb pouvait encore s'adapter aux circonstances présentes.

Peter Holden avait d'abord pensé à employer des appareils aux ailes surchauffées par des moyens classiques, puisqu'il suffit d'une élévation de température de quelques centaines de degrés pour réduire l'ozone en oxygène. Mais pour arriver à un résultat positif, des milliers d'appareils auraient été nécessaires, et il aurait fallu attendre longtemps.

Holden avait préféré s'atteler à la réalisation d'un appareil, possédant des ailes immenses, lesquelles seraient enduites d'un produit très radioactif dont l'appareil transcripteur venait de leur révéler la formule secrète.

James Holden, émerveillé et comme subitement inspiré, avait, à cette révélation, saisi le bras d'Uko :

— Je comprends la suite, s'était-il écrié. Ce produit, sans cesse activé, doit émettre des protons à vitesse rapide, de l'ordre de plusieurs centaines de mille kilomètres-seconde qui heurteront de plein fouet les trois atomes d'oxygène accolés formant l'ozone, et la transmutation s'accomplira instantanément.

Une centaine d'appareils radioguidés évidemment étaient suffisants, d'après Holden, pour transmuter en quelques mois les deux cinquièmes de la masse d'ozone, ce qui ramènerait l'ordre normal dans la couche atmosphérique de Gota.

*

* *

Holden avait imaginé des espèces de ballons-sondes radioguidés qui auraient pour mission de suivre les engins. Il avait installé dans ces ballons des appareils enregistreurs reliés au sol par un système d'ondes appropriées qui devraient les renseigner sur les résultats de l'expérience au fur et à mesure qu'elle se déroulerait.

Dès les premières heures, et alors que les engins avaient déjà accompli deux fois le tour de la planète suivant des trajectoires différentes, les résultats communiqués par les ballons-sondes furent bouleversants.

Les atomes d'oxygène composant l'ozone explosaient en masse et la couche perdait de son volume avec une rapidité étonnante.

Le corps scientifique gotien était enthousiaste et Uko déclara, avec une certaine émotion dans la voix :

— Gota est sauvé... Grâce au génie du professeur Holden, notre planète va retrouver son bien-être d'autrefois.

Tout rentrerait bientôt en ordre sur Gota.

Holden envisageait maintenant son retour sur la Terre, en compagnie d'Eddie et de Franck, à qui tout avait été pardonné.

Les trois hommes allèrent trouver la jeune Marcy, car Holden voulait lui demander si elle ne désirait pas les accompagner.

Elle refusa et il n'insista pas davantage, car il était trop préoccupé de sciences pour s'intéresser aux problèmes humains.

Dès qu'il fut sorti, Eddie demanda :

— Pourquoi ne voulez-vous pas venir avec nous ? Vous pourriez être heureuse sur la Terre. Ce n'est qu'une question d'adaptation.

Puis il ajouta, après une certaine hésitation :

— Vous allez nous manquer beaucoup.

La jeune fille sourit :

— Je n'en doute pas, Eddie, mais c'est impossible.

*
* *

L'heure du départ était venue. Franck avait saisi la main de Marcy :

— Réfléchissez, Marcy, ce brave garçon est amoureux de vous.

Il vit des larmes perler aux yeux de la jeune fille. Elle détourna la tête et murmura :

— Pourquoi faut-il que ce soit vous qui me disiez cela... Oh, je vous en prie, partez vite...

Franck eut une envie folle de la prendre contre lui et de l'embrasser. Il soupira, longuement et confia :

— Je ne vous oublierai jamais, Marcy... jamais...

Elle s'était enfuie, en pleurant comme une enfant qu'elle était encore.

La voix de Holden la tira de sa rêverie.

Uko était près de l'appareil avec le corps scientifique. On se congratulait, et Uko tint à faire un discours bien senti.

Pourtant, lorsqu'il tendit la main à Franck, celui-ci la serra et murmura :

— Avouez quand même, professeur, que votre combinaison pour augmenter la couche d'ozone sur la Terre c'était du bidon.

Uko le regarda. Rien ne passa sur son visage. Il se contenta de dire :

— Je suppose que tout s'est terminé pour le mieux. N'essayons pas de penser plus loin.

Quelques minutes plus tard, l'appareil interplanétaire du professeur Holden disparaissait dans le ciel de Gota en direction de la Terre.

ÉPILOGUE

Le colonel Garland feuilleta hâtivement les dernières pages du rapport de son agent Franck Mac Norton, au cours duquel celui-ci retraçait le voyage de retour qui s'était effectué normalement et, par là-même, n'offrait aucun intérêt.

Il posa sur Franck un regard interrogateur :

— Je me demande si vous n'avez pas rêvé. C'est tellement incroyable. Heureusement que je vous connais.

Un sergent entra et se mit au garde à vous.

— Voilà sans doute mes preuves qui arrivent, sourit Franck.

— Le professeur Holden et son assistant Eddie Murphy désirent vous voir. Ils disent qu'ils ont été convoqués par Franck Mac Norton.

Comme le colonel demandait au sergent d'introduire les visiteurs, Franck vida d'un trait son verre de whisky et demanda :

— Garland, puis-je passer un coup de fil ?

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— J'ai donné rendez-vous à une jeune fille avant de partir pour ce week-end. Il faudrait peut-être que je lui donne de mes nouvelles.

Et il forma le numéro.

FIN

VIENT DE PARAÎTRE :

Jimmy GUIEU

LES MONSTRES DU NÉANT

À PARAÎTRE :

M. A. RAYJEAN

ATTAQUE SUB-TERRESTRE



— Publication mensuelle —
Dépôt légal 2^e trimestre 1956